



MARTINE  
**Provis**

**LA SOUPE  
AUX CAILLOUX**  
*L'ITINÉRAIRE D'UNE  
PETITE FILLE TYRANNISÉE*

RÉCIT



Martine Provis

LA SOUPE  
AUX CAILLOUX

Mazarine

# Table des matières Couverture

Page de titre

Page de copyright

Maman Cathy

Lenlèvement

La troisième marionnette

Le grand chambardement

Une sale baraque

École et provocations

La détente, et adieu les amis

Le nouvel enfer

Un « quotidien » avec surprises

Passage au paradis

Les crises de brutalité

Le retour à Reims

La fugue de Pierre

Le chantier infernal

Vision cauchemardesque

Lorsque l'on parle mariage

Cela n'arrive pas qu'aux autres

La pendule capricieuse

La pose du lapin

La vocation d'Alberte

Une nuit d'apocalypse avant la joie

La canne et la fuite

© Mazarine, département  
de la Librairie Arthème  
Fayard, 2000.

978-2-863-74391-1

# DU MÊME AUTEUR

*Les Chemins de pierre*, éditions  
Mazarine

*À ma sœur  
Alberte,  
à mon  
frère  
Pierre,  
à tous ceux  
qui  
manquèrent  
d'affection  
au long de  
leur  
enfance,  
et à ceux  
qui,  
tyrannisés,  
martyrisés,  
pleurèrent*

*trop  
souvent.*

*À ces  
orphelins  
du cœur,  
je dédie ce  
livre.*

*Lorsque nous avons quelque ennui  
dans le cœur,*

*Nous nous imaginons,*

*Pauvres fous que nous sommes,*

*Que personne avant nous n'a senti  
la douleur.*

Alfred de MUSSET



# Maman Cathy

C'était l'époque bénie de ma prime jeunesse. Mon cœur éclatait alors de bonheur. Je vivais choyée, adulée par celle qui m'appelait « mon amour » en me pressant dans ses bras.

Je garde une image floue, mais attendrie, de maman Cathy. On ne peut l'imaginer plus belle : ses grands yeux pervenche pétillaient de joie, ses lèvres vermeilles formaient un écrin délicat à deux rangs de perles fines ; sa chevelure mordorée était retenue en torsades autour de son visage régulier et lui retombait le soir en flots vaporeux sur les épaules ; enfin, sa voix était douce et son rire cristallin.

Tous les prétextes lui étaient bons pour me cajoler, me serrer contre son cœur ; avant que je ne m'endorme, elle me contait des histoires imaginaires de princes charmants, d'oiseaux merveilleux et de fleurs aux parfums extraordinaires.

Parfois, le dimanche, nous allions au marché d'Épernay et nous rendions visite à quelques amis. En revanche, je ne me souviens pas avoir vu un homme, une femme, ni quelque enfant que ce soit franchir *Le Seuil du Bonheur* : c'était le nom de ce pavillon superbe, isolé dans la vallée de la Marne, où maman Cathy et moi coulions des jours heureux.

L'enlèvement Depuis le  
matin je jouais dans le  
jardin d'agrément du  
pavillon, avec toute  
l'insouciance et la candeur  
de mes premiers printemps.  
Accroupie, à moitié nue  
sous le soleil encore chaud  
d'une belle journée  
d'automne, amplement  
barbouillée de chocolat, je  
bâtissais de fabuleux  
châteaux de sable, ma  
patience étant aussi grande

à les construire que l'était  
mon impétuosité à les  
détruire.

Bref, j'étais heureuse quand soudain,  
de noir vêtue, une femme vint au-  
devant de moi.

En toute quiétude, je lui souris et lui  
tendis affectueusement les bras ; sans  
aménité et sans un mot, elle saisit mon  
poignet potelé — dont la main serrait  
jalousement une petite pelle rose -, me  
releva brutalement, me tira de droite et  
de gauche, me poussa jusqu'à la porte  
du jardin restée ouverte.

Je hurlai d'effroi, j'appelai maman,  
je trépignai de colère, je tentai de fuir :

rien n'y fit ; la main de cette femme dure écrasait plutôt qu'elle ne prenait, et sa griffe enserrait impitoyablement mon poignet.

Malgré ma résistance acharnée et mes cris suraigus, elle parvint à me traîner jusqu'à un chemin creux d'où se faisait entendre le hennissement d'un cheval caché par une haie vive ; finalement, elle me souleva de terre et m'envoya rouler sur un sac de jute placé au fond d'une charrette attelée. Le cheval semblait piaffer d'impatience.

J'essayai de me relever : trop tard, ma geôlière me maintenait sous sa poigne de fer.

Je criai de plus belle, luttai pour lui échapper : en fait je ne pouvais qu'agiter mes bras et mes jambes comme un pantin. Le cocher, lui aussi, s'impatientait. Il me menaça du fouet, criant à tue-tête : — Ça suffit, toi ! Montez, nom d'un chien !

Visiblement irritée, la femme le foudroya du regard pour toute réponse. Elle me lâcha et, comme un automate, prit place auprès de lui.

J'étais anéantie, éperdue de chagrin. Une dernière fois, j'appelai désespérément au secours : seul l'écho me répondit. Un coup de fouet cingla l'air embaumé de la campagne.

J'éclatai en sanglots. Les roues du

véhicule écachèrent la terre sèche du chemin tortueux, avant de faire crisser le gravier de la route étroite et cahoteuse.

Par la suite, copieusement balancée, je devins muette de terreur au point de ne plus pouvoir pleurer. Je me cramponnai au sac sur lequel j'étais assise. Ce fut peine perdue ; au fil des cahots, le jute et moi glissions inéluctablement vers l'avant.

Je me retrouvai de la sorte sous la banquette et m'y agrippai pour ne pas tomber.

Ce n'était pas plus confortable : lorsqu'un cahot de la voiture me projetait trop près de leurs pieds, je

recevais une ruade. En revanche, je pouvais contempler plus aisément la croupe ondoyante du magnifique percheron gris, moucheté de blanc, qui trottait allègrement.

Nous venions de quitter Épernay. La grande route sur laquelle nous nous étions engagés coupait dans le vif le vignoble champenois qui s'étendait à perte de vue. Un paisible panorama qui, en d'autres circonstances, m'aurait éblouie : la cueillette des raisins était à peine commencée, et les grappes généreuses s'offraient encore, langoureuses, aux derniers rayons du soleil.

Un souffle d'air vint à point tempérer

la chaleur étouffante et sécher les gouttes de sueur sur la robe du cheval.

Pour ma part, je me torturais l'esprit avec des questions auxquelles je ne trouvais pas de réponses : « Pourquoi maman, ce matin, m'a dit "adieu ma petite Marthe" avec des larmes dans les yeux ? Pourquoi elle est pas venue avec moi ? Je les connais pas, eux ! »

— Hue, Grisou ! Hue ! lança le cocher d'une voix presque guillerette.

Comme piqué au vif, ledit Grisou s'ébroua bruyamment, caracola l'espace d'un instant, puis prit le galop en soulevant un nuage de poussière sur la route fraîchement sablée. Des gravillons projetés par les sabots

tombaient près de moi, et je les regardais sautiller, se croiser, ricocher jusqu'aux bords de la charrette avant de retomber sur la chaussée.

Ce divertissement naïf, la vue de Grisou frappant sa croupe de sa queue blanche et la beauté du paysage, sans pour autant me libérer de la peur, me rassérénèrent quelque peu.

Par la suite, comme tous les enfants, je m'enhardis. Je fixai les yeux sur cette femme, puis sur cet homme, en espérant ardemment être payée d'un sourire en retour, un sourire qui aurait peut-être tout changé.

Hélas ! mon regard implorant n'apitoya pas. Il ne m'attira même pas

un signe de réconfort. J'en ressentis une grande amertume. D'une manière générale, ils donnaient l'impression, l'un comme l'autre, d'être enfermés dans un mutisme hostile. Pas un mot n'avait été encore échangé entre ces deux êtres apparemment étrangers et tellement différents : elle, sèche, le corps droit comme un « I », les lèvres pincées ; lui, d'un physique banal, l'air tantôt bourru, tantôt jovial, en fait indéfinissable.

Le ciel, bleu depuis le matin, s'assombrit brusquement. De gros nuages noirs s'amoncelèrent comme pour protéger le soleil du vent qui s'était levé, puis ils le masquèrent entièrement avant de laisser échapper

quelques larmes de pluie, pareilles à des pièces d'argent.

Nous entrâmes enfin dans la ville de Reims.

L'orage lardait les nuées de longues zébrures ; le vent faisait rageusement claquer les volets, soulevait malicieusement les jupons, se jouait des coiffures, retournait les parapluies imprudemment ouverts, se ruait à la « chasse aux feuilles » en rugissant à travers les branches des arbres ; la foule, prise de panique, se dispersait en tous sens à la recherche d'abris.

À chaque coup de tonnerre, Grisou

se cabrait et hennissait longuement. Alors le cocher fouettait à tour de bras la pauvre bête qui repartait à bride abattue.

— Hue, sacrebleu ! Hue !

La voix avait mué : le timbre en était sec et nerveux comme les coups de fouet assénés.

Depuis l'entrée en ville, j'étais durement ballottée ; grelottante de froid et de peur, je claquais des dents, les mains crispées sur le montant central de la banquette.

À chaque secousse un peu plus forte, ma tête portait violemment contre mon toit improvisé. J'avais l'estomac au

bord des lèvres, le front mouillé de sueur ; ce n'était pourtant pas le moment de demander à descendre.

Je ne me souvenais pas avoir ressenti pareil malaise lors de mes promenades avec maman. « Elle, elle me laisserait pas comme ça ! Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle vient peut-être par une autre route ? »

Un spasme fulgurant me plia subitement en deux et coupa court à mes pensées. J'eus tout juste le temps de faire un demi-tour sur moi-même et crus me vider de mes entrailles. Une autre enfant eût appelé à l'aide — à tout le moins gémi pour attirer l'attention — mais craignant de m'attirer

les foudres de mes deux cerbères, je me soulevai et masquai du sac de jute l'incident fâcheux.

Maintenant la grêle tombait drue, me transperçait. Malgré tout, je souhaitais que l'on ne s'arrêtât jamais, tant j'appréhendais l'avenir.

Pourtant il me fallut bientôt regarder la réalité en face : le cocher, le corps soudain rejeté en arrière, tirait nerveusement sur les rênes en hurlant : — Hoo ! hoo !

Naseaux fumants pointés vers le ciel, écume aux lèvres, Grisou se raidit sous la contrainte, puis s'immobilisa devant le porche d'un vieil immeuble à la façade de briques noircie par le

temps.

La femme descendit de son siège. Par prudence, je réintégrai à quatre pattes le fond de la charrette, abandonnant mon « coussin » et me recroquevillant à même le plancher boueux. « S'ils pouvaient m'oublier ! » Je me berçais d'illusions. En un clin d'œil la diablesse me ramassa, tel un ballot, et me déposa sur la première marche d'un escalier fleurant bon le miel. Je restai sur place, ahurie, ne sachant que faire.

— Monte au premier, malpropre !  
cria-t-elle en me poussant rudement.

Enfin j'entendais sa voix : le ton acéré, brusque, n'avait rien

d'engageant.

Je me relevai et grimpai l'escalier, bien plus vite que je ne m'en serais crue capable, pour arriver sur un palier exigü et sombre.

Une porte s'ouvrit aussitôt devant nous, comme mue par une force maléfique, et la mégère me bouscula jusqu'au fond d'une cuisine dont l'aspect lugubre m'inspira dans l'instant un sentiment d'aversion.

Je demeurai hébétée dans le coin où j'étais tombée ; néanmoins, rapidement, la porte restée ouverte exerça sur moi une irrésistible attraction : profitant

d'un moment d'inattention, je tentai d'en franchir le seuil lorsqu'une gifle retentissante me paya aussitôt de ma témérité.

C'était la première gifle de ma vie : elle me renversa. Je me relevai avec l'agilité d'un félin puis, cambrée sur mes jambes flageolantes, je criai d'une voix mêlée de sanglots : — Je veux partir ! je veux voir maman !

— Ah ! tu *veux* partir. Ah ! tu veux voir maman. Je vais t'apprendre à dire *je veux*, moi !

La femme rugissait de fureur et je n'eus pas le temps de voir son geste.

Le pot d'eau reçu en plein visage me

fit suffoquer, me stupéfia ensuite, me neutralisa enfin, mais ne put m'empêcher d'entendre : — Ta mère, c'est moi ! Tu es sous ma coupe, à présent, et tu vas m'obéir, je te le dis !

Son regard était terrifiant : il brisa sur-le-champ mon cœur d'enfant. Reniflant bruyamment, tout en reculant devant l'injonction, je glissai sur le carrelage mouillé et retombai sur mes fesses.

— Tu ne bouges plus, sinon je te brise !

Ces menaces, auxquelles je n'étais pas habituée, me découragèrent d'aller plus avant ; de toute façon j'étais incapable de résister plus longtemps à

cette force sauvage. Paralysée par la peur, je ne pus que rester assise sur le sol.

Soudain, une très vieille dame aux cheveux de neige entra dans la pièce. Elle avança lentement vers moi, me regarda longuement ; de ses yeux d'un bleu délavé coulaient de grosses larmes qui jouaient à saute-mouton de ride en ride sur son visage blafard ; ses lèvres flétries semblaient ressasser quelque prière. Elle alla chercher très loin sa respiration avant de balbutier : — Écoute, mon petit, je suis grand-mère ; il faut obéir à ta mère !

Je pensai tout aussitôt : « Mais j'ai maman Cathy, moi ! J'ai pas besoin

d'elle ! Je la connais pas, elle est trop méchante ! » J'en étais là lorsque deux enfants se tenant par la main se présentèrent à moi en disant : — Je suis ta sœur Alberte, j'ai dix ans.

— Je suis ton frère Pierre, j'ai six ans.

La fille avait le visage hâve et triste à pleurer ; son corps malingre se dessinait à peine sous une longue blouse d'un gris funèbre ; le garçon, d'une mine impassible, portait le même accoutrement. Leur leçon bien récitée — car visiblement c'en était une -, ils quittèrent la pièce.

L'image de Roméo et Juliette, les deux interprètes du théâtre de

marionnettes que maman Cathy m'avait offert pour mes quatre ans, s'esquissa un instant sous mes yeux. Mais la comparaison s'arrêta là : « Eux aussi ont des grandes robes et se tiennent par la main, mais ils s'embrassent ! Eux m'envoient des baisers, dansent, et repartent toujours en sautillant ! »

Je me revoyais rire et crier en frappant des pieds et des mains.... À l'évocation de ces jours heureux, je ne pus retenir ma détresse : — Maman ! éclatai-je entre deux sanglots.

— Assez ! hurla la femme en noir.

Le ton de sa voix suffit à me faire ravalier mes larmes.

Bien que je fusse plongée dans un profond désespoir, mon attention se fixa très vite sur une présence sympathique : c'était un long chat de gouttière à la démarche ondulante et au regard languissant. Il venait tout droit d'un placard à la porte entrebâillée et s'approchait de moi. Je tendis naturellement les mains vers lui ; il les effleura de sa douce fourrure en manifestant sans restriction son contentement : Ronron ! ronron !

D'un coup de pied, la mégère envoya la bête s'adonner ailleurs à ses démonstrations de joie ; les sentiments ne semblaient pas être d'un bon usage dans la maison.

« Pauvre minet ! Toi non plus, elle t'aime pas ! »

J'apprendrais plus tard que le minet répondait au joli nom de Marquis.

Depuis longtemps déjà, la nuit était tombée. Alberte dressa le couvert à même la table de bois blanc. Sur la cuisinière, un seul faitout dans lequel mitonnait je ne savais quoi.

Le cocher, la mine renfrognée, présida la table ; la femme, le visage empreint d'un mépris ostensible, prit place en face de lui ; la vieille dame s'affaira dans la pièce.

— Toi ! Viens t'asseoir entre Alberte et Pierre, m'ordonna sèchement la

femme.

Toute tremblante, baissant la tête pour éviter son regard, je passai et l'entendis ricaner. Je n'étais plus la petite fille tout de rose habillée, aux boucles dorées ; je devais être méconnaissable, échevelée par la pluie et le vent, la barboteuse maculée de boue et le visage détrempé par les larmes...

Je grimpai sur le banc, un peu haut pour moi ; il avait davantage la rugosité d'une râpe que le confort d'un siège, mais au moins je n'étais plus assise dans l'eau. Le nez à la hauteur de la table fraîchement javellisée, je risquai timidement : — Où est maman

Cathy ?

— Nom d'un tonnerre ! jura le cocher.

Je sursautai et j'en fis tomber ma fourchette dans un bruit amplifié par le silence.

Alors, grimaçant comme un masque d'horreur, l'homme écrasa son énorme poing sur son assiette qui se brisa, et hurla à en crever les tympans : — Silence, ou je me lève ! Ta mère c'est elle ! fit-il en pointant l'index en direction de la mégère. Et tu vas nous foutre la paix !

Terrorisée, je n'osai plus ciller.

Mon esprit se débattait maintenant

dans un amas de mots confus, mystérieux, entendus depuis mon arrivée chez ces inconnus : « Ta mère, c'est moi. — Je suis grand-mère. — Je suis ta sœur. -Je suis ton frère. — Ta mère c'est elle... »

Vraiment je ne comprenais pas. N'étant jamais sortie sans maman Cathy, je me demandais pourquoi je me retrouvais sans elle aujourd'hui, loin du pavillon. Quant à ces gens-là, je ne les avais jamais vus.

« Maman ! maman ! viens vite m'expliquer ! » suppliai-je de toute

mon âme. Mais je n'osais plus poser de questions, d'autant que je m'étais aperçue combien les menaces proférées par le cocher semblaient prises au sérieux par tous : Alberte avait glissé du banc et, sans faire de bruit, ramassé sur le sol la vaisselle cassée ; Pierre, la tête baissée, s'était contenté de rectifier la position de ses poings de chaque côté de son assiette tandis que la vieille dame était repartie poser le plat sur la cuisinière.

Le plus discrètement possible, je reniflai et essuyai mon nez coulant de mes mains souillées, achevant ainsi de me barbouiller le visage.

— Mouche-toi, grosse sale ! dit la

femme.

Puis, s'avisant que je n'avais pas de mouchoir, elle ajouta en grimaçant sa répugnance : — Avec les doigts ! Et tu n'auras qu'à te lécher, comme les bêtes !

J'allais pleurer de plus belle et me mordis la lèvre ; ma poitrine se souleva, un sanglot me noua la gorge, mes yeux se troublèrent et de grosses larmes s'en échappèrent malgré moi.

— Arrête ! ou...

La femme me menaçait de son poing levé Une fois encore, mes larmes s'arrêtèrent net et la terreur eut raison de mon désespoir.

Le grincement d'une chaise malencontreusement déplacée par la vieille dame, suivi d'un timide « pardon » et d'un toussotement embarrassé, détourna l'attention de ma personne.

— Grand-mère ! faites un peu attention ! Apportez tout ce qu'il faut sur la table et prenez place ! ordonna le cocher.

Le visage impénétrable, sans répondre, la vieille dame déposa sur la table une corbeille de six tranches égales de pain de campagne, une carafe d'eau, le plat de carottes et de pommes de terre, et elle s'assit en face de moi.

Nos regards se croisèrent : le sien

ressemblait à une caresse et alluma une petite flamme d'espoir au fond de mon cœur piétiné depuis de si longues heures.

La femme servit le cocher sans plus attendre. Ensuite de quoi, elle remplit uniformément les autres assiettes, reprenant de l'une pour en remettre dans l'autre.

— Et ne laisse rien, toi ! tu y as intérêt ! lança-t-elle en me tendant ma ration de pain et de légumes.

Le repas se déroula dans une ambiance éprouvante : pas un mot ne fut prononcé. L'échine courbée, j'étais toute à ma peur ; à peine osais-je porter la fourchette à ma bouche.

J'avais surtout soif. La femme avait oublié de me donner de l'eau et, visiblement, elle seule avait le privilège de servir. Comment le lui faire comprendre ? Je risquai un timide « hum ».

La femme leva tout de suite la tête : son regard noir, menaçant, annonçait l'orage.

— Tu manges ? Je ne te le dirai pas deux fois ! Tant pis, je n'avais pas le courage de réclamer à boire. Il me faudrait attendre qu'une occasion se présente ou m'en passer.

Bien que risquant de m'étrangler à chaque bouchée, je ne laissai rien de mon repas. Non pas que j'eusse faim,

loin de là, mais pour éviter de nouvelles vociférations... et peut-être pire.

Il semblait n'y avoir rien d'autre pour le dîner. Aussi, mon assiette terminée, je me risquai à scruter mes convives du coin de l'œil pour savoir ce que nous attendions.

Cinq têtes étaient penchées sur leur assiette vide, trois attendant sans conteste l'ordre de sortir de table ; que pouvais-je faire d'autre, sinon les imiter ?

Oui, mais la fatigue avait fait son œuvre sur moi. À force de fixer la faïence de mon assiette, la torpeur s'empara de moi et je m'endormis.

Je me réveillai en sursaut au moment où le cocher se leva en faisant tomber sa chaise ; j'en profitai alors pour me laisser glisser à terre.

— Alberte, tu l'emmènes dans sa chambre et tu reviens immédiatement.

— Oui, papa !

Je ne résistai pas ; j'en étais bien incapable. La peur, la fatigue et le chagrin avaient eu raison de toute résistance en moi. Qu'importe où j'allais dormir : je retournerais sûrement chez maman Cathy le lendemain et lui raconterais tout ce qui m'était arrivé.

La pièce pompeusement appelée chambre n'était qu'un réduit au fond d'un couloir étroit. Peu de meubles : un lit d'enfant, très usagé, une chaise rustique, une table ovale où trônaient une cuvette et sa cruche en faïence blanche à fleurettes roses ; l'unique ampoule suspendue au plafond diffusait une pâle clarté.

— J'ai soif ! dis-je aussitôt entrée dans la pièce.

— Bois dans la cruche ! me dit Alberte en fermant les volets.

— J'ai envie, maintenant...

— Fais dans la cruche, mais dépêche-toi ! continua Alberte en

ouvrant le lit.

Vite déshabillée — je ne portais au départ de chez maman Cathy qu'une barboteuse et des bottines -, je me couchai aussitôt. Le lit était froid et humide, de plus il dégageait une désagréable odeur de renfermé.

Loin du cocher et de la femme en noir, j'avais retrouvé un peu d'assurance et demandai : — Tu viens m'embrasser ?

— Tais-toi ! chuchota Alberte, l'index sur la bouche.

Manifestement contrainte, la petite fille, guère plus grande que moi, éteignit la lumière et tira la porte

derrière elle, sans me manifester la moindre marque d'affection.

C'était vraiment trop pour une enfant de quatre ans. Je me sentis frustrée, abandonnée ; ma lassitude ne compta plus. Je voulais retourner chez maman Cathy tout de suite. Malgré ma peur du noir, et en frappant de mes poings contre le bois du lit, je me mis à hurler : —Je veux partir ! Je veux voir maman Cathy !

Je n'eus pas le temps d'en dire plus. La porte s'ouvrit brusquement, le cocher se précipita sur moi, m'arracha du lit sans mot dire et me fouetta à coups de martinet.

Il repartit ensuite à grandes

enjambées, claqua la porte sur lui et tourna la clé dans la serrure.

De nouveau plongée dans les ténèbres, accablée d'effroi, je me recouchai à tâtons. Le lit me parut non plus froid et humide, mais glacé malgré mes fesses en feu.

Je pleurai longtemps, tremblante sous la légère couverture, appelant maman de toute mon âme, avant de m'endormir enfin.

La troisième marionnette  
Après avoir dormi  
profondément malgré la  
soirée cauchemardesque de  
la veille, je me réveillai triste  
et prudente, m'efforçant de  
retenir les pleurs prêts à  
rejaillir de mes paupières  
douloureuses, et laissant  
vagner mon imagination  
puérile dans le monde du  
merveilleux, lequel n'était  
autre pour moi que la vie  
chez maman Cathy.

Enfin, Alberte ouvrit la porte ; de l'embrasure elle me sourit, me fit un geste de la main, et me précisa d'une voix sans timbre : — Tu te lèves, tu t'habilles et tu attends ici ! Surtout, sans faire de bruit ! ajouta-t-elle en partant.

Tout heureuse, je crus immédiatement que c'était pour repartir chez maman. Je me vêtis donc en hâte et attendis silencieusement, comme Alberte me l'avait spécifié.

Au moment où cette attente commençait à me peser, le tintement d'une sonnette me fit sursauter et j'entendis courir dans le couloir.

« Qu'est-ce qui se passe ? C'est sans doute maman qui vient me chercher. »

Je glissai un regard par la porte entrouverte lorsque je vis Pierre, suivi d'Alberte, venir vers moi.

— C'est maman ? demandai-je exaltée.

— Non ! mais viens à la cuisine. Il ne faut pas traîner, ou ça va encore tomber..., murmura Pierre.

— Qu'est-ce qui va tomber ? fis-je étonnée, en trottant derrière eux.

— On t'expliquera plus tard ! poursuivit Alberte d'une voix sépulcrale.

— Alors tu me raccompagnes chez maman Cathy tout de suite ?

— Tais-toi pour l'instant ! chuchota

Alberte.

— Et ne recommence pas à pleurer !  
ajouta Pierre.

— Quand est-ce que tu fais ma  
toilette ?

— Tais-toi ! répéta Alberte au  
moment où nous franchissions le seuil  
de la cuisine.

Nous attendions, silencieux, alignés  
dans la fameuse cuisine par ordre  
croissant d'âge, lorsque la cloche d'une  
église qui me sembla proche rompit le  
silence, le temps d'égrener ses huit  
coups.

Un instant après mon regard  
affrontait celui de la femme en noir :

elle entra par la porte que nous avions empruntée ; sa bouche se tordit de mépris à ma vue, gravant sur son visage deux profondes rides, des ailes du nez jusqu'aux commissures des lèvres. Le cocher fit ensuite son apparition, tenant d'une main un verre poisseux et de l'autre un bidon fort rouillé et malodorant qu'il posa directement sur la table.

Marquée par les mésaventures de la veille, j'étais décidée à obéir scrupuleusement et à accepter ce que l'on me donnerait, dans l'attente de retrouver maman.

Depuis leur entrée, pas un mot n'avait été échangé. Tout se passait jusqu'ici comme dans un film muet : Alberte reçut la première le verre à demi rempli d'huile de foie de morue non raffinée, aux émanations pestilentiellles ; un sourire ironique aux lèvres, la femme dit comme pour ajouter à notre tourment : — Et pas de grimaces ! C'est pour votre bien ! Nous nous sommes assez privés pour vous faire venir ça de Norvège (du menton elle désignait le bidon).

Alberte, pâle, le front ridé par l'angoisse, but le breuvage avec des haut-le-cœur qui me firent mal ; puis, les yeux révulsés de dégoût, elle passa le verre vide à Pierre qui trouva le

courage de sourire, lui, lorsque l'homme lui versa son quantum d'huile qu'il avala d'un trait. Je n'y échappai pas : j'essayai bien, moi aussi, de boire d'un coup le liquide visqueux et à la saveur nauséabonde dont une cuillerée eut amplement suffi, mais je manquai de renvoyer l'huile tant elle était répugnante.

Ce n'était hélas qu'un prélude à ce qui nous attendait, je devrais dire à ce qui m'attendait puisque Alberte et Pierre en avaient l'habitude.

En effet, toujours debout face à la table, aux mêmes places que la veille au soir, il nous fallut chacun ingurgiter un bol rempli à ras bord d'une soupe

consistante comme une pâtée. Comble de sadisme, cette soupe contenait une poignée de graillons figés — résidus de morceaux de suif de bœuf fondu.

Fallait-il que Pierre eût faim, ou qu'il fût courageux ? À moins qu'il ne préférât se débarrasser au plus vite de la corvée ? Qu'importe, il s'en acquitta le premier. La mégère en profita d'ailleurs pour glapir : — Alors, les filles, ça vient ? Nous avons autre chose à faire qu'à vous attendre ! Dépêchez-vous un peu plus ou vous en aurez une autre ration !

Comme nous en avions enfin terminé et que nous nous apprêtions à quitter la cuisine, la vieille dame entra à son

tour. Personne ne la salua, et je m'étonnai de cette atmosphère d'hostilité.

Incommodée par l'absorption d'un petit déjeuner aussi insolite, je me traînai le long du couloir avec pour tout soutien l'espoir du retour chez maman Cathy. Mais Pierre, qui ne pouvait pas comprendre la raison de ma mélancolie, me prit tout à coup par les épaules pour me dire à voix basse : — T'en fais pas, ici on s'habitue à tout. Même à l'huile de foie de morue et aux graillons...

Curieuse, je chuchotai : — Ils vous en donnent souvent, de cette huile ?

— Tous les jours que Dieu fait ! me

répondit-il en affectant l'indifférence.

— Les dimanches aussi ? insistai-je.

— Ce sont des jours comme les autres, dans cette maison : ici, y'a pas de dimanches !

Et, l'air crâne, il me devança en haussant les épaules pour se donner une contenance. Je remarquai pourtant, tandis qu'il rejoignait Alberte dans l'entrée, qu'il avait les larmes aux yeux.

Vêtus tous deux d'un caban à gros boutons en métal oxydé enfilé sur leur sarrau noir, chaussés de galoches cloutées, Alberte et Pierre partirent pour l'école qui se trouvait non loin de là. Peu de temps après, l'homme et sa

compagne quittèrent eux aussi la maison, me laissant seule en compagnie de la vieille dame.

À peine la porte était-elle refermée que « grand-mère » m'emmenait dans la cuisine, où j'eus la joie de retrouver, en liberté, le chat Marquis et ses caresses ; puis elle sortit une grosse tablette de chocolat de la poche de son tablier de toile bleue, elle en râpa un peu sur une tartine de beurre et me tendit le tout en disant : — Mange, mon petit ! Et surtout ne le répète pas !

Heureuse avec elle, je ne pensais

plus à rien et m'amusais de tout, riant aux éclats. Je la suivais d'un bout à l'autre de la pièce. Quand elle posa sur la table un panier de légumes et commença, avec dextérité, à faire glisser la lame d'un couteau sous la fine robe d'une pomme de terre, j'avais retrouvé mon bonheur d'enfant.

— Nous déjeunerons ensemble à midi, mon petit ! me dit-elle, sans lever les yeux de son travail.

— Mais, tu me raccompagnes quand, chez maman ?

— Pas tout de suite, ma petite fille ! répondit la vieille dame, dont les lèvres s'agitaient au rythme de l'épluchage.

— Pourquoi pas tout de suite ? Je veux pas rester ici, moi ! Je veux rentrer chez maman ! Elle doit s'ennuyer !

— Tu ne veux pas rester encore un peu avec moi ? insista-t-elle, d'une voix chevrotante.

— Non, je veux rentrer tout de suite !

Puis, déconcertée, je me remis à pleurer en courant vers la porte lorsque, lâchant son couteau, la grand-mère me rattrapa, me prit dans ses bras et m'expliqua en m'embrassant tendrement : — Ils ne rentrent pas à midi... Nous sommes seules et allons bavarder toutes les deux... J'ai

beaucoup de choses à te dire...

Du moment que les brutes n'étaient pas là, je voulais bien rester encore un peu ; elle était si gentille !

J'essayai alors mes yeux du revers de la main et, poussée par la curiosité, je posai mille questions pendant que la vieille dame, l'air inquiet, allait nerveusement du buffet à la table sur laquelle elle disposait le couvert.

Ce fut au cours de ce repas, composé comme la veille de légumes, que j'appris, d'abord incrédule, puis convaincue, mon véritable état civil.

Certaines subtilités m'échappèrent

malgré les éclaircissements que grand-mère me donnait avec une extrême douceur ; néanmoins, je dus me rendre à l'évidence : j'étais bel et bien, après Alberte et Pierre, le troisième enfant de cet homme et de cette femme qui m'avaient enlevée, la veille, de chez la nourrice que je croyais être ma mère.

Grand-mère m'apprit également ce jour-là qu'ils ne travaillaient pas et vivaient d'une pension d'invalidité (à 100 % plus 10 degrés) de grand blessé de la guerre de 14-18, ce qui à vrai dire n'évoquait rien pour moi.

À l'idée de vivre désormais avec ces gens méchants, et de ne pas retourner dans le pavillon où j'étais

tellement heureuse, je pleurai et demandai naïvement :

— C'est maman Cathy qui va venir ici, alors ?

— Oh non, mon petit ! Ce n'est pas possible !

— Pourquoi c'est pas possible ! Y'a pas de place ?

— Ta nouvelle maman ne s'entend pas avec elle ! me répondit simplement grand-mère.

— Mais je l'aime pas, celle-là ! Elle n'a qu'à aller dans le pavillon, et puis maman Cathy viendra ici !

— Ce n'est pas possible, voyons !

— Ce n'est jamais possible avec toi ! criai-je.

La vieille dame, qui m'avait également expliqué qu'elle était la grand-mère de la femme en noir, poussa un profond soupir puis, m'attirant affectueusement contre elle, continua d'une voix brisée par l'émotion : — Tu ne les aimes pas, bien sûr ! Mais ce sont tes parents, mon petit ! Et puis tu as une grande sœur, Alberte, et un frère, Pierre ! Ils sont bien gentils, tu sais ! ajouta-t-elle très vite comme pour s'excuser.

Un silence poignant suivit, vite rompu par mes nouvelles questions qui, de plus en plus, semblaient

embarrasser grand-mère : — Maman Cathy, elle va aller où ? Je pourrai la voir ?

— Ta maman Cathy va rester dans le pavillon, et tu iras la voir plus tard !

— Pourquoi elle était pas là quand je suis partie ?

— Je pense qu'elle devait avoir beaucoup de chagrin, et elle n'a pas voulu te le montrer, alors elle s'est cachée.

— Mais je serai toujours obligée de rester avec ceux-là ?

— Oui mon petit, pour l'instant, répondit grand-mère qui semblait épuisée.

Je trépignai et criai de toutes mes forces : — Je les déteste ! Je les déteste ! Je les déteste !

— Tais-toi, ma petite fille ! Ils vont rentrer, et s'ils t'entendent, ils te battront.

— Ça m'est égal !

C'est avec émotion que je me souviens aujourd'hui des merveilleux moments de gâteries et d'affection sans retenue que grand-mère et moi partagions. Ils ne me faisaient certes pas oublier le temps où je bâtissais des châteaux de sable, mais ils m'aidaient à supporter cette nouvelle existence faite

d'une foule d'interdictions, d'une pluie de coups et de privations de nourriture.

Comme Alberte et comme Pierre, je fus désormais chaussée de sabots de bois et habillée d'une longue blouse de cette couleur grise qu'ils semblaient préférer à toute autre. Mes boucles blondes furent tirées et retenues sur la nuque par une ficelle. Ainsi, je devins la troisième marionnette.

Le grand chambardement  
Les jours s'écoulaient  
semblables à eux-mêmes,  
avec davantage de mauvais  
moments que de bons. Par  
« bons moments », il faut  
entendre ceux durant  
lesquels nos parents étaient  
absents. Néanmoins, grâce  
à l'affection de grand-mère,  
mais aussi à celle de ma  
sœur Alberte et de mon  
frère Pierre, je m'habituais  
par force à vivre avec eux,

sans toutefois parvenir à les  
aimer ; d'ailleurs, ils me le  
rendaient bien.

Un matin, après avoir consommé ce  
que nous appelions entre nous trois,  
avec ironie, le « petit déjeuner complet  
», bien vite dénommé le PDC (trois  
lettres seulement à susurrer), Alberte et  
Pierre reçurent un ordre de nos parents,  
qui, comme tous ceux qui émanaient de  
ces êtres irascibles, n'admettait aucune  
demande d'explication : — Vous deux !  
Vous rapporterez ce soir toutes les  
affaires que vous avez à l'école.

Nous n'étions pas toujours obligés  
de répondre ; souvent ils n'écoutaient

même pas le oui de rigueur. L'important était d'obtempérer.

Ce matin-là, le dernier, Alberte et Pierre s'en furent normalement à l'école ; je restai seule avec grand-mère jusqu'au retour de ma sœur et de mon frère. Quant aux parents, ils ne rentrèrent que beaucoup plus tard.

Le lendemain matin, alors que rien ne paraissait pouvoir changer le cours monotone de notre vie, quatre hommes arrivèrent à la maison avec quantité de caisses et de paniers remplis de paille, chacun sifflotant son refrain, ce qui créa une belle cacophonie ; et c'est ainsi que nous avons appris que nous allions partir... Mais pour où ?

Marquis, le chat, flairant le changement, ne retourna pas dans le placard comme il le faisait toujours après avoir lapé le lait de sa soucoupe ; sautant d'un bond à l'intérieur de l'un des paniers vides qui se trouvaient dans la cuisine, il commença par y faire ses griffes, puis, soudain, en ressortit les moutaches en bataille, tenant entre les dents une pelote de ficelle qu'il poussa de patte en patte sur le carrelage.

Quant à nous trois, après avoir absorbé notre PDC dont nous ne fûmes jamais dispensés quoi qu'il arrivât, on nous sépara. Alberte disparut avec grand-mère dans le dédale du déménagement, tandis que Pierre et

moi nous découvriions une mine d'or : une cuvette à moitié remplie d'une eau sale, mais savonneuse, que nous transportâmes dans le réduit à balais. Là, à l'abri des cris et des coups, nous fîmes de fabuleuses bulles de savon avec des fétus de paille ramassés dans le couloir.

En fin d'après-midi, le déménagement terminé, notre père monta à bord de l'un des deux camions qui prit aussitôt la route. Nous, nous devions voyager par le train de nuit, événement tout nouveau pour moi.

Au moment de partir pour la gare, notre mère nous réunit tous les quatre dans l'entrée et, l'index pointé en canon

de revolver sur les bagages restés là, commanda d'une voix de stentor, désignant Alberte du menton : — Toi ! prends ça !

Alberte, à deux mains, souleva à grand-peine une valise presque aussi haute qu'elle.

— Pierre ! tu es assez grand maintenant pour porter cette valise et le sac à côté ! Ne rechigne pas, je te prie !

— Je n'ai encore rien dit ! rétorqua Pierre d'un air boudeur.

— Ne réponds pas ! Ça suffit !

— Non maman ! répondit mon frère d'un ton las.

— Qu'est-ce que c'est, de la rébellion ?

Une gifle s'abattit sur sa joue sans qu'il eût le temps de faire un geste pour l'esquiver.

— Grand-mère ! vous vous occuperez d'elle, poursuivit-elle en me désignant toujours du menton, et vous prendrez la dernière valise qui est là ! Je vais quant à moi porter Marquis dans un panier !

Enfin, après avoir jeté un regard circulaire autour d'elle et engagé la clé dans la serrure de la porte, elle continua : — En route ! et vite ! Il s'agit de ne pas rater le train, sinon vous allez entendre votre père !

Toujours en éveil et ne perdant pas une occasion de prendre nos parents en flagrant délit d'hypocrisie, Pierre murmura à mon oreille : — Évidemment, si nous étions restés avec lui, nous aurions eu droit à la même tirade qui se serait achevée par « sinon vous allez entendre votre mère »...

De fait, nous nous étions aperçus que nos parents se renvoyaient toujours la responsabilité des malheurs qui nous arrivaient, faisant mine de nous en prévenir, nous plaignant même, alors qu'ils se tenaient mutuellement au courant de tous nos faits et gestes ; au demeurant, ils s'entendaient et se complétaient à merveille pour nous punir et nous corriger, le plus souvent

sans raison.

Il faisait nuit lorsque nous arrivâmes à la gare de Reims, dans un tohu-bohu de grand départ. Toujours imprégnée de sa hargne et, ce qui n'arrangeait rien, accompagnée des miaulements de Marquis furieux d'être enfermé dans son panier, notre mère monta dans le train pour y chercher un compartiment au voisinage bienveillant. Pendant ce temps, grand-mère et Alberte hissèrent d'abord les bagages sur la plate-forme, puis Pierre et moi.

Par deux fois il nous fallut changer de wagon ; non pas à cause du chat, mais en raison des propos désobligeants tenus par notre mère à

l'égard des autres voyageurs. Nous redescendions alors, moi pendue aux basques de grand-mère, ma sœur et mon frère s'épuisant à traîner les valises et les sacs ; la troisième fois, prétextant l'encombrement, nous attendîmes sur le quai l'ultime décision.

Quand le chef de gare annonça le départ imminent du train, notre mère se décida enfin à nous appeler : il n'était que temps de monter mais elle ne daigna pas nous aider, se contentant de jouer la mouche du coche.

Du trajet qui devait nous mener jusqu'au Havre, c'est surtout le défilé des rails qui me reste en mémoire ; je l'observai des heures durant par l'orifice de la cuvette des toilettes, à laquelle je me cramponnais pour ne pas tomber. En effet j'étais malade, tout comme je l'avais été en charrette lors de mon enlèvement.

Au début, notre mère accepta de m'accompagner aux toilettes ; elle n'eut pourtant que des regards noirs pour les passagers qui se montrèrent compatissants envers moi ; mais alors que je la suppliais de m'y reconduire, elle n'y tint plus et éclata : — Ça suffit,

maintenant ! Ta comédie a assez duré !  
C'est la dernière fois que je  
t'accompagne !

De fait, après avoir regagné sa  
place, elle se plongea dans la lecture  
d'un roman-feuilleton sans plus  
s'occuper de moi.

Sans vouloir la contrarier — je n'y  
avais d'ailleurs aucun intérêt -, je dus  
pourtant la déranger à nouveau, car  
grand-mère était accaparée par Alberte  
et Pierre.

— J'ai mal au cœur..., murmurai-je  
avec appréhension.

— C'en est trop ! hurla-t-elle en me  
secouant sans ménagement.

Pourtant, elle me raccompagna une fois encore jusqu'aux toilettes. Mais ce fut pour m'abandonner en ce lieu inconfortable tout en me précisant : — Ne bouge pas d'ici ! Je reviendrai tout à l'heure !

Je restai là un temps infini, ballottée en tous sens, et ce fut grand-mère, inquiète de ne plus me voir, qui vint me délivrer juste avant l'entrée en gare de Paris, où nous devions prendre une correspondance.

Complètement épuisée, je ne me préoccupai plus de rien et me laissai traîner, avant de m'endormir dans un nouveau train.

Mon calvaire n'était cependant pas

terminé. Arrivés au Havre nous dûmes attendre, dans la froidure de cette fin d'hiver, un autocar qui devait nous mener jusqu'à Gonneville-la-Mallet, une bourgade de trois cents âmes distante d'une quarantaine de kilomètres. Enfin, nous rejoignîmes le hameau d'Anglesqueville, notre ultime destination située à deux kilomètres de là, grâce à une charrette prêtée par la seule épicière de Gonneville.

Parvenus à destination, tous les trois exténués par un si long et si pénible voyage — et qui plus est désolés par l'absence de grand-mère restée au Havre —, nous eûmes l'autorisation de nous reposer, bien que la matinée fût déjà très avancée. Sans doute nos

parents souffraient-ils d'ailleurs d'une semblable lassitude puisqu'ils en oublièrent de nous donner notre PDC.

Après une vingtaine d'heures de sommeil réparateur, tirée de mon repos par des cocoricos retentissants, je m'aperçus que j'étais couchée dans le même lit qu'Alberte ; comme elle dormait encore j'évitai de bouger.

Enfin je pouvais pleinement observer cette fille maigre et aux épaules saillantes, aux cheveux raides et ternes qui encadraient un visage anguleux, mais qui assumait si courageusement son rôle ingrat d'aînée que, pour la première fois, je ressentis un peu d'affection pour elle.

Puis, en attendant son réveil, je regardai autour de moi. La pièce était lugubre, sans aucun intérêt, et je pensai à mon nid douillet chez maman Cathy, à ce chagrin qui n'était qu'à moi.

« Si je pouvais partir ! mais comment retourner à Avize ? Comment la retrouver ? On doit être loin, maintenant ! »

Là-dessus, Alberte s'éveilla à son tour.

— T'as bien dormi ? me demanda-t-elle en frottant énergiquement ses yeux tout ensommeillés.

— Oui !

— T'as l'air d'avoir du chagrin,

Marthe...

— Non, mais pourquoi grand-mère est restée au Havre ?

Tout de suite elle posa l'index sur la bouche. C'était devenu une habitude sinon une manie : dès que l'un de nous trois voulait communiquer avec l'autre — nous n'avions pas le droit de nous parler à la maison -, il faisait ce geste. Alberte me dit, les lèvres collées à mon oreille : — Grand-mère a décidé d'habiter au Havre, près de ses amis qui sont boulangers ! Il n'y a pas de place ici pour elle !

— Pourquoi y'a pas de place ici pour grand-mère ? demandai-je indignée.

— Chut ! je t'expliquerai plus tard !  
répondit Alberte en jouant avec ses  
cheveux pour se donner une  
contenance.

Lorsqu'elle voulait venir à bout de  
mes questions, Alberte me répondait  
invariablement qu'elle m'expliquerait  
plus tard.

Une immense tristesse s'était  
emparée de moi ; d'un coup je perdais  
une alliée, et surtout une source  
inépuisable d'affection. Néanmoins, me  
refusant à perdre tout espoir, je  
questionnai encore : — Elle revient  
quand ?

— Je ne sais pas ! susurra Alberte en haussant les épaules. Elle m'a promis de venir nous voir de temps en temps.

L'idée de me retrouver seule, sans l'affection de grand-mère qui me comprenait si bien, me fut tellement douloureuse que je m'épanchai malgré moi : — Comme je suis malheureuse...

— Mais moi je t'aime bien ! Et Pierre aussi, tu sais ! Tu n'es pas seule !

Malgré son indéniable affection pour moi, je sentais bien que ma sœur ne pouvait pas comprendre ; elle n'avait jamais connu autre chose, elle !

— Allons dépêche-toi, il faut y aller ! ajouta-t-elle.

Déjà nous entendions les vociférations de nos parents.

Après avoir frappé avant d'entrer dans la salle commune, nous fûmes tout de suite avertis, rien qu'au timbre de la voix de notre mère, que l'humeur n'était pas au beau fixe ; du reste, le contraire eût été extraordinaire.

L'emménagement semblait valoir au centuple le déménagement, tant par la surexcitation qui régnait que par les incidents de toutes sortes qui l'émaillèrent. Car, comme à Reims, de la vaisselle et des objets de valeur furent brisés.

— Si ça continue, je pars et je vous laisse vous dém... ! hurlait notre père.

— Voyons, Louis !, minaudait notre mère, ne vous énervez pas ! Je fais ce que je peux pour vous aider, moi !

Notre mère était passée maîtresse dans l'art de détourner les colères de son mari en répandant son fiel contre ses enfants. Sans compter la perfidie avec laquelle elle essayait parfois, tout comme notre père, de nous dresser les uns contre les autres. Ce matin-là, par exemple, elle ne se gêna pas pour nous dire : — Vous n'êtes pas très courageuses, les filles ! Regardez votre frère, il nous aide depuis plus d'une heure ! N'est-ce pas, mon garçon ?

Aussi il a été gâté, ce matin, il a déjeuné comme nous ! Tandis que vous deux vous allez avoir une double ration d'huile de foie de morue pour vous apprendre à devenir comme lui ! N'est-ce pas, Louis ?

À la regarder attendre la réponse de son mari, je savais qu'elle aurait été déçue de ne pas avoir à nous servir cette double ration, qu'elle augmenta d'ailleurs.

Pierre, coincé derrière leur dos, nous fit comprendre que c'était notre mère qui l'avait réveillé et qu'il avait normalement absorbé son PDC ; seulement, par crainte des représailles, il n'osa pas contredire à haute voix ces

mensonges.

L'installation dura plusieurs jours, ce qui nous laissa tout loisir d'explorer les lieux. Notre nouvelle maison, une ancienne ferme de style normand, était de plain-pied ; un escalier intérieur conduisait au grenier, où nous découvrîmes des trésors de vieilleries que nous cachâmes derrière une réserve de ces chaumes dont le toit était recouvert. Dans la spacieuse salle commune, aux poutres apparentes, un gros chaudron de fonte pendait encore dans l'âtre noirci d'une imposante cheminée. Les trois chambres se ressemblaient par leur côté lugubre. Quant au cellier, une grande pièce sans ouverture sur l'extérieur, il renfermait

déjà, et notre odorat ne s'y trompait pas, la réserve d'huile de foie de morue.

Partout des sols de terre battue, des murs de pisé blanchis à la chaux mais grignotés par l'humidité.

Derrière la maison s'étendait un jardin en friche ; au fond de celui-ci se trouvaient les lieux d'aisances à la porte agrémentée du cœur symbolique.

Devant, un potager, avec un puits à la margelle envahie de mousse sacrifiée aux limaçons. Une cour, plantée de vieux pommiers torturés par le temps. Une grange, qui servait sans aucun doute de quartier général aux rats, à voir avec quelle obstination

Marquis restait sur place. Deux étables, encore emplies des émanations de litières. Une mare frétilante de têtards. Le tout entouré de hauts talus plantés de chênes majestueux.

L'emménagement enfin terminé, notre père nous réunit pour, dit-il, « nous ramener à la raison ».

Pierre, en passant près de moi, me poussa du coude et trouva le moyen de me glisser à l'oreille : — Ça y est, on y a droit...

Alors, debout devant la table érigée en tribunal, où, assis l'un à côté de l'autre, nos parents siégeaient face à la

cheminée, nous écoutâmes deux heures durant des litanies de recommandations, ainsi que des reproches de toutes sortes. Cela commença par l'évocation de la santé de notre mère, qui n'avait pourtant pas l'air si mauvaise, et par les bonnes manières à acquérir le plus rapidement possible. Notre père précisa ensuite : — Vous serez réveillés tous les jours par une sonnette, en été à cinq heures, et en hiver à six.

— À six heures, parce que nous sommes gentils ! coupa notre mère de cette voix dure qu'elle savait rendre meilleure.

— La garce ! grommela Pierre qui

avait des tendances à la révolte.

— Qu'est-ce que j'ai entendu ? demanda notre mère qui avait aussi l'ouïe fine.

Évidemment, aucun de nous trois ne répondit, tout en nous étonnant que notre père ne prît pas fait et cause pour sa femme.

— Je disais donc, reprit notre père, ponctuant chaque syllabe d'un coup de poing sur la table, que vous serez réveillés à cinq heures en été et à six en hiver.

— Pour faire des économies de pétrole ! lança notre mère qui tenait à se faire entendre.

— Oh vous, taisez-vous ! Lorsque je parle, je veux que l'on m'écoute ! tonitrua l'orateur.

— Et vlan, en plein dans les gencives..., murmura Pierre qui, cette fois-ci, ne rata pas la gifle retentissante de notre mère, avide de se rattraper.

Puis, après cet intermède, notre père hurla : — Vous avez compris ?

Il extirpa alors de sa poche une grande feuille de papier qu'il déplia. Puis, nous fixant longuement l'un après l'autre, il débita la liste des tâches qui étaient assignées à chacun de nous trois, l'agrémentant d'appréciations sur nos caractères respectifs qu'ils se chargeraient de mater au plus tôt.

La sueur me perlait au front. Voyant le mur d'en face qui vacillait, je dus me résoudre à porter mon corps d'une jambe sur l'autre, alternativement, pour éviter l'évanouissement qui me gagnait. L'énumération des brimades continuait inlassablement : — Vous ferez votre toilette tous les matins, été comme hiver, dans la cour. Je le faisais bien lorsque j'étais jeune ! Au retour, vous ferez vos lits ; nous nous chargerons du nôtre.

Pierre toussota discrètement. Notre mère — qui restait très tard au lit — releva le menton d'un coup sec, serra davantage les lèvres, et ses yeux de jais, dont le regard filtrait sous les paupières mi-closes, lancèrent des

éclairs rageurs en direction de son fils. Il baissa aussitôt la tête, non en signe d'allégeance comme elle dut le penser, mais par prudence.

— Alberte ! continua notre père, tu es assez grande et nous te faisons confiance. Tu prépareras notre petit déjeuner et tu nous l'apporteras tous les matins à sept heures dans notre chambre. En accord avec votre mère je m'occuperai du vôtre, que vous prendrez à huit heures, avant de partir à l'école. Tu éplucheras également les légumes qui auront été choisis la veille par ta mère, et tu remonteras un seau d'eau du puits, juste avant de t'en aller.

— Pierre ! tu entretiendras toutes les

chaussures et vos galoches, ainsi que les sabots qui ne devront jamais rester dehors la nuit. Attention, je regarderai les semelles. Tu aideras aussi au jardin ! Ah oui, j'oubliais la Marthe ! ajouta-t-il en ricanant. Pour le moment tu donneras à manger aux lapins matin et soir, et tu nettoieras leurs cages tous les dimanches après-midi ! Tu n'as pas besoin d'aller à l'école ! Ta mère se chargera de t'apprendre à travailler !

Repliant posément la feuille qui lui avait servi de pense-bête, il ajouta d'un air patelin, comme il aimait le faire lorsqu'il était seul à nous parler : — Ne pensez pas que j'ai voulu vous ennuyer, mais il est temps que vous preniez des responsabilités et que vous

appreniez à obéir. Vous verrez comme le travail aguerrit ! C'est tout pour aujourd'hui ! Vous pouvez disposer !

— Dans la cour ! renchérit notre mère calmement mais avec force.

Abasourdis par le long monologue de notre père, mais surtout consternés par l'attitude et le regard méprisant de notre mère, nous traversâmes le jardin. Malgré la pluie d'orage, nous préférâmes nous dégourdir les jambes sous les pommiers dégouttants de pluie en attendant l'autorisation de rentrer.

Nous marchions silencieusement, les mains derrière le dos comme nous y étions obligés, lorsque nous entendîmes la voix acide de notre mère

: — Alors ? C'est moi qui vais mettre le couvert, maintenant ?



# Une sale baraque

Il n'y avait vraiment aucun danger que le confort de la maison amollisse notre volonté. Un jour où je me croyais seule, je gratifiai cette ancienne ferme de « sale baraque », ce qui me valut d'être giflée. Toute vérité n'était pas bonne à dire !

Chaque matin, l'hiver, Alberte allumait un feu dans la cheminée de la salle commune, ceci grâce aux bûches que nous avons tous trois amassées durant l'été. Par sécurité, il était éteint à vingt heures. Comme il n'y avait pas d'eau courante, c'était également Alberte qui devait tirer de l'eau du puits, cela faisait partie des tâches qui

lui incombait.

Pas de gaz, pas d'électricité. Au centre de la table une lampe à pétrole suffisait à notre éclairage, et encore, nous ne l'allumions que lorsque notre père, d'un commun accord avec notre mère, en avait décidé ainsi. À l'heure dite nous devions retrouver nos chambres respectives, Pierre la sienne, Alberte et moi la nôtre, avant qu'ils ne regagnent la leur en emportant l'unique lampe que, les matins d'hiver, nous devions reprendre à tâtons.

La première année, il ne se passa pas une semaine sans que le verre de la lampe ne se brisât à l'allumage de la mèche — ou ne soit brisé dans un

moment d'humeur — et qu'il ne me fallût courir en chercher un autre à Gonneville (deux kilomètres à travers la campagne) à la lueur vacillante d'une lampe à acétylène.

Alors, aussitôt la porte refermée sur moi, la face giflée par la pluie et le vent, je m'enfonçais dans les ténèbres, les lèvres pincées, retenant mon souffle, les narines béantes, les poings serrés cachés sous les manches de mon caban, marchant sur la pointe de mes galoches, m'arrêtant à tout instant pour écouter les bruits de la nature amplifiés par mon imagination, sursautant au passage d'un rat ou au meuglement d'une vache, tantôt pleurant sur mon sort en invoquant Dieu et tous les

saints, tantôt chantonnant en moi-même pour me donner du courage, me retournant sans cesse sur les chimères qui hantaient mon esprit d'enfant.

Arrivée au village, plongé lui aussi dans les ténèbres — mais plus rassurantes puisque habitées -, je devais à chaque fois attendre que l'épicière, qui n'aimait pas être dérangée si tard, voulût bien ouvrir son magasin et me donner le précieux verre, agrémenté de cette sempiternelle recommandation : — Ne le casse pas ! Je n'en ai pas d'autre ! Fais bien attention !

Elle claquait la porte sur moi et je reprenais le chemin du retour, avec en

plus la peur de casser ce verre « unique » que je tenais comme le saint sacrement, ainsi que je l'avais vu faire au curé de la paroisse qui portait celui-ci à un moribond, plus attentive encore aux mouvements de mes pieds qu'aux battements de mon cœur, me répétant sans cesse les recommandations de l'épicière : « Ne le casse pas ! il n'y en a pas d'autre, fais bien attention ! »

J'arrivais enfin devant la maison, ruisselante de sueur en dépit de la bise cinglante ou de la bruine transperçante, pour m'entendre dire dès l'ouverture de la porte : — Enfin, te v'là ! t'en as mis du temps !

Malgré cet accueil, aussi froid que

le climat extérieur, je me détendais comme un ressort qui lâche brusquement ; j'étais surtout fière d'avoir réussi à « semer » tous les fantômes qui me pourchassaient à travers la campagne ; je me souriais à moi-même, je me glorifiais de mon exploit.

Heureusement, l'hiver suivant, je fus exemptée de la corvée : l'épicière, excédée par ces dérangements tardifs, avait convaincu mes parents d'acheter une réserve de verres de lampe à pétrole.

Il y avait eu bien peu de

changements dans notre vie quotidienne : nous avons retrouvé, avec la même régularité, nos fameux PDC à huit heures tous les matins. Quant aux déjeuners, ils devaient être pris à douze heures sonnantes, sauf à être purement et simplement annulés. Lorsque Alberte et Pierre n'allaient pas à l'école, ils touchaient, comme moi, une grande assiette de légumes et une tranche de pain. Les dîners étaient prévus à dix-neuf heures précises, eux aussi sous peine de suppression. Deux innovations cependant : les dîners s'enrichissaient d'un grand bol de café au lait où trempait du pain, et les dimanches soir, en supplément, nous recevions été comme hiver une pomme

cuite ou du riz au lait.

Pierre et moi avions tout de même trouvé le moyen d'agrémenter l'ordinaire : nous avons très vite remarqué qu'en arrivant assez tôt à la ferme où nous allions chercher le lait, la « mère Julie » nous donnait à l'un et l'autre une grande tartine de confiture pour nous faire patienter pendant la traite des vaches, laquelle durait une heure.

Ce stratagème, qui ne faisait de mal à personne, fut malheureusement découvert à la suite d'une indiscretion. De ce jour, nous dûmes partir à la ferme une heure plus tard et il nous fut interdit d'accepter quoi que ce fût

d'autrui, sous peine d'une sévère correction.

Nous avions déjà suffisamment d'occasions de prendre des coups sans chercher à les provoquer, aussi, malgré notre rage, nous nous jurâmes d'obéir. Seulement il nous fallait trouver au plus vite une solution de remplacement. Nous la découvrîmes le soir même en allant fermer la grange aux lapins ; une ruse qui allait, dès le lendemain, nous permettre de calmer notre faim obsessionnelle.

En effet, quelques poules du voisin passaient le plus clair de leur temps dans la grange, juste sous les cages de nos lapins ; certaines, pressées,

pondaient leurs œufs régulièrement sur place. Comme je n'allais pas à l'école, que mes différentes occupations me permettaient des déplacements sans trop éveiller les soupçons, il me suffisait de rester à l'écoute du caquet annonceur de la ponte, de sortir par derrière et d'attendre patiemment en demeurant sur le qui-vive. Lorsque, fière et heureuse, la poule ressortait en clamant sa joie, je n'avais plus qu'à ramasser l'œuf encore chaud. Il allait en rejoindre un ou plusieurs autres dans la cachette que nous avions aménagée dans le talus, sur le chemin de la ferme. Le soir, en allant chercher le lait, Pierre et moi en profitions pour les gober ; souvent deux chacun,

parfois plus quand le grand frère avait eu la chance, en été et sur le chemin de l'école, d'en dénicher dans une meule.

En conséquence, du jour au lendemain, il y eut dans notre grange beaucoup moins d'œufs abandonnés, ce qui étonna nos parents qui cependant, fait étrange, ne nous soupçonnèrent pas. Seulement les volailles, considérées désormais comme des intruses improductives, furent chassées et la trouée obturée.

— Nous aurons aussi nos volailles, avait annoncé notre père en faisant fuir la dernière poule du voisin.

— Au revoir les amis, et bon retour ! cria notre père depuis le seuil de la maison.

Les deux paysans s'en allèrent après avoir déposé dans la cour un grand panier d'osier d'où s'échappèrent quatre poulettes d'un blanc virginal et un coq, superbe par la richesse de ses couleurs, monté sur de hautes pattes jaune d'or aux ergots impressionnants, la tête arborant avec fierté une crête rouge sang.

Sans doute l'occasion avait-elle prévalu : deux couples de canards nasillant étaient de la livraison et d'instinct, sitôt en liberté, ils prirent à la queue leu leu la direction de la mare

en se dandinant.

Nous assistions de loin à cette arrivée — sans y avoir été conviés le moins du monde — et, tout aussi curieux qu'ébahis, nous regardions le spectacle inhabituel de notre mère courant après un canard qui lui-même pourchassait une des poulettes.

— Si elle pouvait tomber dans la mare, murmura Pierre.

Pensant ne pas être vus, nous ne cachions pas notre hilarité lorsque notre père, s'avisant de notre présence, lança un avertissement sec : — Henriette ! Veuillez vous tenir un peu !

Puis il ajouta presque aussitôt,

rouge de colère : — Ça suffit, vous entendez ? Vous avez voulu ces bêtes, mais maintenant qui va les prendre en charge ?

— Que croyez-vous, je les surveillerai ! répondit sèchement notre mère, tout en continuant à poursuivre le palmipède qui ne voulait pas lâcher la partie postérieure de la jeune vierge, qu'il avait réussi à pincer de son large bec jaune.

— Il n'y a pas que de la surveillance ! Vous me comprenez ! enchaîna notre père qui cherchait à lui faire reprendre sa dignité.

— Je le sais aussi bien que vous ! riposta avec dédain notre fermière de

salon.

La mauvaise humeur gagnait du terrain à une vitesse vertigineuse. Alberte, toute pensive, nous prit Pierre et moi par les épaules et dit d'un ton grave : — Vous allez voir comment ça va encore se terminer... nous n'aurions pas dû rester ici. On ne peut plus partir, à présent !

Enfin, revenant vers la maison, notre mère annonça ce que nous avions pensé tous les trois : — La Marthe, qui donne à manger aux lapins, s'occupera d'eux.

Et, désignant la cour du menton, elle conclut : — Et elle nettoiera le poulailler après le clapier, le dimanche après-midi, au lieu de rester à rien

faire.

— Qu'est-ce que je vous disais ?  
marmonna Pierre. « Au lieu de rester à  
ne rien faire ! » répétai-je en moi-  
même, la gorge serrée.

Soudain, nous apercevant tous les  
trois près du puits où nous  
complotions, et réalisant que nous  
avions été témoins de ses  
extravagances, elle éclata comme une  
bombe : — Que faites-vous ici ? Vous  
n'avez donc rien à faire à la maison ?

En un instant, elle fut à notre hauteur  
et lança des gifles, de gauche et de  
droite, qui ne firent que fendre l'air au-  
dessus de nos têtes promptement  
baissées à la vue de la main

vengeresse.

Mais notre mère n'était pas femme à essuyer un échec sans riposter. De retour, sur le pas de la porte, elle se répandit en invectives contre notre père, connaissant pertinemment l'issue fatale de cette tactique qui lui avait maintes fois réussi : — Vous laissez ces feignants faire ce qu'ils veulent lorsque je suis occupée ! Vous êtes bien faible !

Le résultat qu'elle escomptait ne se fit pas attendre : — La Marthe ! Va me chercher le martinet ! commanda notre père d'une voix vibrante de colère.

Alors, confortablement assise dans son fauteuil, un rictus moqueur

retroussant légèrement sa lèvre supérieure, ravalant l'abondante salive qui dénonçait sa joie, notre mère se réjouit sans honte de voir nos jambes danser une gigue effrénée sous les coups redoublés.

Au bout de plusieurs mois, il fut décidé par nos parents que les jours de fêtes religieuses il y aurait, midi et soir, débauche de poulet, canard ou lapin : croissant et multipliant, ils commençaient à envahir les deux étables respectivement transformées en clapier et en poulailier.

D'aucuns auraient attendu l'exécution de ces décisions avec gourmandise ; nous, nous les appréhendions. C'est que notre mère était une femme qui avait une certaine propension à tuer, pour ne pas dire une sanguinaire.

La veille des jours dits, le regard luisant et les lèvres pincées laissant échapper, à intervalles presque réguliers, un ricanement de plaisir, notre mère nous désignait avec délectation la ou les bêtes que nous devions attraper et lui présenter, tandis qu'elle aiguisait patiemment la hache ou la lame dont elle allait se servir.

Entre ses mains, celle qui devenait sa proie faisait mal à voir tant notre

mère prenait plaisir à faire traîner les choses en longueur avant d'accomplir son acte, devenu barbare à force de préparatifs. Le plus rebutant pour nous était la fin de ces tueries : chacun notre tour, nous devions boire le sang encore chaud, vite coagulé, de la victime qui gisait pantelante à nos pieds.

— C'est un fortifiant ! disait-elle en riant, démoniaque.

Perverse, il lui arrivait souvent de plumer le dessous du cou d'un poulet, ou d'allonger la tête d'un canard sur le billot ensanglanté, avant de les relâcher, s'esclaffant de la frayeur qu'elle avait causée, tant aux malheureuses bêtes qu'à nous trois.

Le plus terrible, le procédé le plus immonde à nos yeux d'enfants : cette femme, notre mère, nous obligeait parfois à choisir une de ces bêtes et à la tuer devant elle, se gaussant de notre répulsion et de notre gaucherie qui devenaient la cause d'un surcroît de souffrance pour les sacrifiées.

École et provocations Pour  
la première fois de ma vie  
j'allais à l'école, en sarrau  
noir sous mon caban et  
chaussée, comme Alberte et  
Pierre, de galoches cloutées.

Matin et soir, tous les trois nous empruntions le chemin sinueux, long de deux kilomètres, bordé à la belle saison d'herbes folles humectées de rosée ; d'abord d'accès facile, il fléchissait ensuite vers une dénivellation menant à la décharge municipale, puis se redressait progressivement, pour s'élargir enfin avant l'arrivée à Gonneville. C'était

d'ailleurs le seul chemin praticable, couramment appelé « le serpent », pour aller au bourg.

Les rats étendaient leur royaume sur toute la décharge ; à la saison du cidre nouveau, les fermiers de la commune y déversaient le marc des pommes.

En hiver, alors que la terre, recouverte d'un épais manteau d'hermine, conservait frileusement au plus profond de ses entrailles les graines des semailles de l'automne, l'on pouvait rencontrer, de l'aurore au crépuscule, de hardis rongeurs tantôt attendant au bord du chemin, tantôt se déplaçant en colonne, pour se nourrir de l'avoine du crottin des chevaux qui

utilisaient cette unique voie de communication.

L'école, non loin de l'église, comportait deux classes : l'une pour les filles, l'autre pour les garçons, séparées par la maison de l'instituteur et de sa femme, elle-même institutrice.

Avec son haut poêle à charbon au tirage défectueux, ses murs blanchis à la chaux qui maculaient nos sarraus au moindre frottement, son unique fenêtre disjointe complice des plus froids courants d'air, sa porte grinçante aux carreaux trop souvent en carton, son plancher griffé par les clous de nos galoches et son tableau noir ovalisé par l'usure, la salle de classe des filles

était divisée en trois rangées : celle des grandes avec six élèves, dont Alberte, celle des moyennes et celle des petites, où nous n'étions que deux.

J'étais évidemment très en retard sur ma compagne, d'un an ma cadette, qui déjà savait lire et écrire. Néanmoins, pour éviter les pleurs, inévitables, de l'une ou de l'autre des petites filles, l'institutrice nous classait *ex æquo*.

Pendant la mauvaise saison, la région est pluvieuse ; Alberte, plus grande que nous de quelques pouces, faisait office de « passeur » ; aussi traversions-nous sur son dos, matin et soir, cette dénivellation envahie d'une eau fangeuse où abondaient les rats

morts. Elle nous portait de la même façon lorsque les bourrasques de neige, attisées par l'immensité du terrain à découvert, formaient des congères.

De tous les maux dont nous souffrions l'hiver, le pire était sans conteste ces engelures suintantes que nous attrapions aux membres inférieurs. Dès leur apparition, notre mère nous les enduisait d'une couche de graisse de canard et les recouvrait d'un linge qu'elle changeait de temps à autre, en attendant qu'avec les beaux jours ces plaies puissent sécher à l'air libre.

Bien évidemment, même au plus fort de l'hiver, nous étions les seuls enfants

à aller à l'école et au catéchisme. Heureusement, nos parents étant connus pour leur dureté de cœur, le couple d'instituteurs ne nous renvoyait pas. Au contraire, ils nous gardaient toute la journée au chaud. Nous étions tellement gâtés, ces jours-là, qu'il nous arrivait de souhaiter le retour de la mauvaise saison.

Ce fut après un de ces longs et pénibles hivers que les « passages à dos » qui, en d'autres saisons, étaient un jeu pour nous, prirent une tournure catastrophique : Alberte, dès le début du printemps, fut immobilisée par une crise aiguë de rhumatismes, compliquée d'un début de paralysie des membres inférieurs.

Il ne fut donc plus question pour notre sœur d'aller en classe, et ce fut l'institutrice qui, chaque semaine, vint délivrer ses cours à la maison, afin qu'Alberte ne perde pas cette année qui était celle de l'examen du certificat d'études.

En toute impartialité, je ne crois pas que nous ayons été des enfants difficiles ; seulement les privations, les brimades et les brutalités nous poussèrent souvent à commettre quelques larcins pour améliorer l'ordinaire, et nous incitèrent à utiliser l'hypocrisie ou le mensonge pour parer les coups.

Certes, nous avons les défauts de

notre âge ; mais étaient-ils plus affirmés que chez d'autres enfants ?

Toutefois, nous ne fûmes pas assez astucieux pour déjouer certaines des ruses déployées par nos parents afin de triompher de nos jeunes esprits. Que penser d'une pièce de deux sous en bronze par exemple placée, comme par inadvertance, dans l'angle droit du buffet normand, de manière à éveiller l'attention et les mauvaises intentions d'enfants en mal de friandises ?

Bien sûr, la pièce ne resta pas là longtemps ; deux jours peut-être... avant de disparaître dans la poche de Pierre, puis dans la caisse de l'épicière de Gonneville, qui fut un peu étonnée

que des enfants de notre âge, et à l'éducation tellement stricte, fussent en possession de cette somme — nous étions en 1930 — pour s'offrir des bonbons, alors qu'ils ne lui en avaient jamais achetés.

Cependant, ayant avant tout le sens du commerce, la marchande nous servit, et avec quelle grâce, à chacun un sac contenant le même poids de bonbons. Puis, elle dépêcha un émissaire auprès de nos parents pour les prévenir de cet achat insolite.

La suite est aisée à deviner : une correction en deux temps nous attendait ; d'abord, par notre mère, un bon échauffement de notre corps à l'aide de

gifies et de pincements ; ensuite par notre père, des coups de martinet et de ceinture. Après quoi ce fut une mise au pain sec pendant un mois tout entier.

De ce jour-là nous redoublâmes de vigilance, sans pour autant parvenir à déjouer tous les pièges qui nous étaient tendus.

J'étais seule à la maison lorsque je vis, à mon grand étonnement, que le sucrier avait été « oublié » sur la table de la salle commune. D'aucuns auraient tout de suite éventé le stratagème ; Pierre, par exemple, aurait pressenti qu'il se tramait quelque chose, et se

serait bien gardé de toucher à l'objet devenu suspect. Tandis que moi, inconsciente, impulsive, j'ouvris aussitôt le sucrier pour voir, avec stupeur, une mouche s'en échapper. Complètement affolée, je courus du buffet à la table, de la fenêtre à la porte, je sautai à droite, à gauche, sans réussir à attraper un insecte de remplacement. « Il doit être plus facile d'attraper un éléphant qu'une mouche ! » pensai-je avec rage.

J'étais hors d'haleine lorsque nos parents rentrèrent. D'un geste serein, notre mère souleva le couvercle du sucrier, puis le referma en hochant la tête en direction de son mari.

Notre père enfila alors des gants de cuir, arracha une poignée d'orties dans le jardin et m'en frictionna le bas du dos, jusqu'à ce que les plantes ne fussent plus qu'une bouillie dans sa main.

Puis, toute la journée du lendemain, notre père me fit répéter, les bras levés et à intervalles réguliers : — Je demande pardon à mon père et à ma mère de les avoir volés !

Maintenant que nous étions un peu plus grands, nous nous demandions pourquoi nos parents se complaisaient

dans un tel isolement. Certes, l'arbre généalogique n'avait guère donné de rameaux depuis quelques générations, comme nous l'avait expliqué grand-mère.

En effet notre père, fils unique, puis orphelin de mère, avait été élevé par ses grands-parents qui avaient eu de leur côté deux enfants : un fils, notre grand-père, que nous ne devons jamais connaître en raison de dissensions familiales, puis une fille, notre grand-tante Émilienne, restée veuve avec un fils, Victor. Une autre grand-tante, Jeanne, sœur de la défunte grand-mère maternelle, était également restée veuve avec une fille, Marthe.

En ce qui concerne notre mère, cela était encore plus simple : fille unique, puis très jeune orpheline de père, à la suite du départ de sa mère avec un gitan, elle avait été élevée par sa grand-mère maternelle, veuve sans enfant, ainsi que par la sœur de celle-ci, notre grand-tante Hélène, elle aussi veuve sans enfant.

Mais que cette famille fût restreinte ou non, pourquoi nos parents se refusaient-ils à la fréquenter ?

Un auteur écrivit un jour : « Le hasard qui fait que l'on naît roi ou pomme de terre... » Le hasard fit, pour nous trois, que notre père connut les horreurs de la guerre de 1914, qu'il y

laissa sa santé contre une poignée de décorations, mais aussi contre une appréciable pension d'invalidité ; il épousa alors une femme pour le soigner, mais celle-ci se révéla très vite, après nos naissances non désirées, être une véritable marâtre.

Cette femme froide, au regard perçant et au cœur de pierre, incapable d'un geste d'affection ou de pitié, savait pourtant garder les bonnes grâces de son « seigneur et maître » dans les pires moments, en offrant ses enfants en pâture aux colères malades de ce dernier.

Notre perte fut que nos parents s'entendaient comme larrons en foire et

passaient le plus clair de leur temps à fomenter d'obscures machinations, en recourant souvent à la ruse ou à la méchanceté pour triompher.

Aucun jour ne se déroulait sans heurts de toutes sortes ni sans quelques horions ; ils tombaient sur nous avec un manque total de discernement ; en outre, les sévices consistant à nous faire rester debout sans bouger face au mur, les bras en l'air, jusqu'à l'évanouissement, ou à nous faire agenouiller sur une règle pendant des heures étaient devenus monnaie courante. Il n'y avait aucune équité dans la distribution de ces mauvais

traitements, en tout état de cause disproportionnés s'ils avaient été mérités.

Par exemple le jour où Pierre et moi nous trouvâmes seuls, tandis que notre mère conduisait à Criquetot Alberte, qui remarchait presque normalement, pour l'examen du certificat d'études. Avant d'éplucher les pommes de terre, comme elle nous l'avait commandé, nous jouâmes avec Tchao, le chien fétiche de notre mère, nouveau venu dans la maison.

Tout en prenant la précaution de monter fréquemment sur le talus pour regarder, comme sœur Anne, si nous ne voyions rien venir, le moment arriva

où, tellement absorbés par nos jeux, nous oubliâmes toute prudence ; ce fut le bruit rapproché de pas sur la terre desséchée qui nous avertit du retour de notre mère. Pierre cria : — Vite ! vite ! la voilà !

En un tournemain les pommes de terre furent épluchées, mais de quelle manière !

Tandis que notre mère franchissait le jardin, Pierre, plus astucieux que moi, se déroba aux explications inévitables, courant derrière la maison et criant en se tenant le ventre : — J'ai mal ! j'ai mal !

Je restai donc seule face aux cris hystériques poussés par notre mère à la

vue du gâchis.

D'une main griffue pinçant mon bras, elle m'entraîna vers le puits, et, s'agrippant à mes cheveux, elle me tint la tête au-dessus de l'ouverture béante. Je m'accrochai désespérément à la chaîne du puits, hurlant de détresse, lorsque le voisin, attiré une fois de plus par les vociférations de l'une et les appels désespérés de l'autre, lança calmement mais sévèrement, depuis le talus où il avait grimpé : — Alors, madame !

— Ce n'est rien ! répondit notre mère d'un ton cassant mais en me libérant sur-le-champ.

Aussitôt rentrée à la maison, elle se

calma en apparence, attendant le retour de son mari, notre père, pour lui expliquer son martyre de mère d'enfants monstrueux, comme elle se plaisait à le dire. Il ne fut question que de « mon gâchis » et des tourments que je lui occasionnais ; Alberte et Pierre, ne se trouvant pas impliqués dans l'affaire, vaquaient normalement à leurs occupations.

La réaction ne se fit pas attendre : avec des gestes d'une extrême lenteur, ce qui était toujours inquiétant chez lui, notre père releva le muid qui servait de niche à Tchao, le traîna jusque dans la grange et me déposa à l'intérieur.

Saisie de frayeur lorsque la porte,

exceptionnellement fermée, me plongea dans l'obscurité, transie de froid quoique nous fussions au meilleur de l'été, je passai une nuit infernale à frapper contre les douves du tonneau, afin de chasser les rats qui grimpaient sans relâche le long de la paroi extérieure.

Le lendemain matin, comme s'il ne s'était rien passé, notre père vint me délivrer à cinq heures, et je repris mon travail au sein de la maison.

La détente, et adieu les amis  
Lorsque nos parents, par un  
chaud mois d'août, partirent  
pour un voyage d'agrément  
de trois semaines au  
Luxembourg, nous  
profitâmes pleinement de  
cette liberté qui nous  
tombait du ciel.

Plus d'horaires pour les repas, pour  
le lever et le coucher, et surtout plus de  
PDC. Tout nous fut prétexte pour jouer,  
certes avec les seuls moyens dont nous  
disposions, mais qu'importait, nous  
étions ivres de joie, déchaînés même :

Tchao fut tout d'abord notre préféré, il en perdit vite sa rondeur ; Marquis, patient d'ordinaire, plusieurs fois habillé de ma chemise et couché dans le lit, finit par prendre la clé des champs ; les lapins adultes que nous menions dans les prés, à l'aide de laisses confectionnées avec de vieilles courroies que nous accrochions aux troncs des arbres, ou aux instruments aratoires, semblaient pique-niquer, alors que les plus petits étaient placés à proximité de leurs parents. Ainsi avions-nous résolu le ramassage de l'herbe et l'entretien des cages.

Nous ne fûmes plus seuls : Léon et Lucien, les fils de la fermière, des garçons de nos âges qu'il nous était

interdit de fréquenter, se mêlèrent à nos jeux. Ils nous amenèrent une charrette à bras pour des promenades alentour.

Ne possédant pour toute subsistance que quelques kilos de pommes de terre, le pain livré chaque semaine et le lait que nous allions chercher quotidiennement, nous n'avions pas d'autre ressource que de suivre les ordres donnés par nos parents : — Vous n'avez pas besoin d'argent ! Le pain et le lait seront réglés à notre retour ! avait dit notre père.

Il avait ajouté, comme s'il nous faisait une faveur : — Vous pourrez manger un poulet et un lapin !

— Cela vous apprendra à les tuer

avec un peu plus de dextérité ! avait précisé notre mère.

Comme nous ne voulions pas supprimer la vie de nos amis, il nous fallut recourir à un stratagème, que nous trouvâmes facilement ; la dure vie que nous menions nous avait rendus malins.

Tout d'abord, le premier dimanche après leur départ, Alberte nous devança pour arriver de bonne heure au marché où elle vendit un poulet. Avec l'argent nous achetâmes tout ce dont nous avions envie, y compris un peu de sucreries qui nous manquaient

tant. Ce fut d'ailleurs notre première expérience de gestion, tout au moins pour Alberte et Pierre qui savaient compter.

Des pissenlits ramassés dans les champs furent, avec les œufs dénichés, un complément aux menus. Et toujours sans bourse délier, nous « trouvâmes » des fruits dans les vergers.

La réussite de notre organisation nous poussa à recommencer le dimanche suivant avec un lapin, puis le troisième ce fut un poulet ; pourtant, craignant un retour prématuré, nous avons caché l'argent de la vente dans le talus.

Sans eux, les jours défilaient à toute

vitesse, et je ne saurais me rappeler si ce fut la pensée de leur retour imminent, l'idée de subir de nouveau leur méchanceté, ou le chagrin contenu de ne pas revoir maman Cathy, qui me mit en tête l'idée morbide de monter sur une chaise, hissée sur la table de la salle commune, pour accrocher une corde au centre de la poutre maîtresse ; les trois raisons s'étaient peut-être conjuguées pour me conduire à ce geste.

J'allais passer ma tête dans le nœud coulant, comme je savais qu'un fermier du bourg voisin l'avait fait, quand Alberte et Pierre, qui me cherchaient, entrèrent dans la pièce. Comprenant immédiatement mon intention, ils

hurlèrent en s'accrochant à mes pieds et m'aidèrent à descendre.

Pas de parole entre nous, simplement le face-à-face terrible de trois enfants malheureux qui éclatèrent en sanglots.

Alberte et Pierre furent visiblement très troublés par mon geste, mais, par la suite, ils n'y firent jamais allusion. De ce jour, je les sentis plus près de moi ; ce moment cruel fut d'ailleurs le germe de notre solidarité ultérieure, mais il devint aussi le levain de notre rancœur.

Malgré les travaux largement prévus

pour les trois semaines de leur absence, nous avons eu la possibilité de nous distraire, de nous dépenser physiquement, d'échanger nos sentiments, de mieux nous comprendre, de parler librement, toutes choses qui nous étaient strictement interdites en leur présence.

Et il arriva bien trop vite ce sombre soir, où nous nous couchâmes l'âme chagrine et la peur de nouveau ancrée au fond du cœur ! Car, si nous avons bien calculé, leur retour était pour le lendemain.

Hélas oui, nous avons bien calculé ! En fin de matinée nos géniteurs rentrèrent, heureux de vivre et toujours

aussi arrogants et indifférents à notre endroit.

Le voyage ne les avait pas transformés. Nous redevînmes leurs esclaves taillables et corvéables à merci. Nous retrouvâmes aussi très vite l'ambiance des cris, la douleur des sévices et des humiliations.

Un dimanche après-midi — alors qu'Alberte et moi remmaillions les bas de soie de notre mère et qu'un vent d'agressivité laissait augurer une tempête -, une immense joie effaça subitement la noirceur de l'instant :

grand-mère, que nous n'avions pas revue depuis deux mois, arrivait avec l'une de ses amies.

Instantanément transformés par le bonheur de retrouver notre seule affection, nous fûmes heureux de voir qu'elle était accompagnée par Mme Paulet, que nous ne connaissions que de nom ; sa présence ne pourrait que contribuer à améliorer l'ambiance qui régnait dans la maison.

Tout frétilant devant la belle étrangère, notre père commença par faire notre présentation, en insistant lourdement sur les travers de chacun, pendant que grand-mère ouvrait calmement le paquet qu'elle avait

apporté et posait sur la table l'énorme brioche dorée que nous n'y avons pas vue depuis son absence.

Puis Mme Paulet, se désintéressant de notre père et des détails mesquins donnés sans retenue ni raison à propos de nos comportements respectifs, sortit d'une boîte blanche posée sur ses genoux une petite charrette attelée à un poney, un livre et une magnifique poupée, en porcelaine, habillée de tulle rose.

Les yeux écarquillés, bouche bée, je n'avais pas eu le temps de me remettre de mon émotion que la dame disait d'une voix douce, agrémentée d'une pointe d'accent indéfinissable : — La

petite charrette est pour ce grand garçon !

— Merci madame ! dit Pierre d'une voix troublée par l'émotion en se saisissant du jouet.

— Ce livre pour Alberte !

— Oh ! merci, madame ! J'aime beaucoup la comtesse de Ségur ! fit notre sœur, rouge de plaisir.

— On ne te demande pas ton avis ! Tu ne la connais pas ! coupa sèchement notre mère.

— Je vous demande pardon, madame ! s'excusa Alberte encore plus rouge.

— Et moi, je n'ai pas droit aux excuses ? cria notre mère.

— Je vous demande pardon, maman !

Mme Paulet était trop bien élevée pour relever l'incorrection de notre mère, elle poursuivit comme si de rien n'était : — La belle poupée que voilà est pour la petite Marthe !

— Ah, non ! Elle ne l'a pas méritée ! D'ailleurs elle la casserait tout de suite, elle est tellement brute ! rétorqua notre mère en prenant la poupée des mains de Mme Paulet, avant même que, les bras tendus, je n'aie eu le temps de saisir l'objet de ma convoitise.

— Nous la lui donnerons plus tard,

quand elle sera sage ! ajouta-t-elle.

Mme Paulet allait de surprise en surprise ; cependant elle n'insista pas. Après cet incident, les grandes personnes entamèrent une conversation, tandis que, dans un coin de la pièce, nous mangions notre part de brioche. Pour moi, elle fut arrosée de pleurs amers.

Je savais qu'il n'y aurait pas de plus tard, que je ne reverrais jamais la merveilleuse poupée.

Tout était ainsi. Il fallait s'y habituer, voilà tout...

Chaussés de gros sabots de bois,

vêtus de nos longues blouses grises, coiffés de chapeaux de papier, ressemblant à s'y méprendre à des épouvantails (les oiseaux avaient fui depuis notre arrivée dans le jardin), nous n'en finissions pas de désherber sous le soleil d'un bel après-midi de juillet.

Tantôt accroupis, tantôt penchés pour nous dégourdir les jambes, tenant chacun un sac qu'il ne fallait surtout pas poser, nous arrachions à main nue les herbes, dites mauvaises, que nous ne devions pas confondre avec la civette, l'estragon, le persil, la ciboule, semés entre les rosiers et les différentes fleurs à bulbe.

Sous les pommiers où ils se prélassaient, nos parents devisaient tout en surveillant attentivement nos faits et gestes. Ce fut ainsi que nous attrapâmes au vol quelques bribes de leur conversation, dans laquelle revenaient les mots « déménagement » et « Le Havre », ce qui éveilla en nous maints espoirs.

Aussi, lorsqu'ils se retirèrent dans leur chambre après le dîner, nous commençâmes aussitôt à échafauder des plans d'avenir, espérant que le changement finirait par nous apporter des jours meilleurs.

Les sacro-saints préparatifs de ce nouveau déménagement commencèrent

alors que les joyeux carillons de l'Assomption retentissaient dans la campagne ensoleillée.

Bien évidemment, il ne fut pas question d'obtenir l'autorisation d'aller à l'office qui nous aurait procuré quelques heures d'évasion. Dès le lever du soleil, des tâches bien définies avaient été assignées à chacun d'entre nous avant l'arrivée des déménageurs, ceux-là mêmes qui avaient effectué le déménagement de Reims.

Depuis le matin, et cela nous sembla vraiment extraordinaire, il régnait dans la maison une ambiance bon enfant et Pierre, en passant près de moi,

scandant les mots sur un air connu, marmonna : — Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pourvu que ça dure !

Dans un climat tout aussi serein qu'inattendu, nous continuâmes inlassablement d'apporter dans la salle commune les objets fragiles désignés par notre mère et que notre père se chargeait lui-même d'emballer.

Les déménageurs allaient leur petit train. Les meubles étaient déjà amarrés par de larges sangles aux ridelles des deux camions. Il ne restait que quelques caisses et paniers à remplir et à charger lorsque la cloche de l'église du village annonça midi.

Aussitôt les quatre hommes — se rappelant sans doute le déménagement de Reims où ils n'avaient pas eu une minute de repos — sortirent de la cabine de l'un des camions qui une musette, qui un panier d'où dépassaient les goulots de bouteilles aux bouchons violacés, et s'installèrent paisiblement à l'ombre des pommiers, sous l'œil critique de notre père qui, lui, supprimait simplement le repas tant qu'un travail n'était pas achevé.

Fusèrent des réflexions aigres-douces, aussi bien de la part de notre père que de celle de notre mère ; visiblement elles n'atteignirent pas leur objectif, ce qui les irrita davantage.

Le sort en était jeté. L'ambiance bon enfant n'avait duré que quelques heures et déjà les esprits s'échauffaient ; cet « incident » allait très vite dégénérer et mettre le feu aux poudres.

Notre mère, uniquement occupée depuis le matin à inspecter les travaux, fulmina d'abord contre les déménageurs, puis passa plus facilement ses nerfs sur le pauvre Pierre : il en lâcha la pendulette qu'il portait religieusement ; ensuite de quoi les coups s'abattirent furieusement, tour à tour sur Alberte et sur moi, sans plus de raison.

Puis, par des reproches sans fondement, elle attisa la colère de notre

père qui donna aussitôt de la voix et brisa, dans un moment de rage, un objet qui devait avoir de la valeur, du moins si j'en juge par les cris horrifiés de notre mère qui, ayant semé le vent, s'étonnait de récolter la tempête.

Enfin les déménageurs, après avoir satisfait leur faim et pris quelque repos, retournèrent tranquillement à leur travail ; le calme retomba sur la maison.

Le déménagement se termina heureusement plus tôt que prévu et notre père, sans plus attendre, monta dans le premier véhicule prêt à partir, lequel démarra dans un nuage de poussière sur la route de Criquetot.

Dès que la porte de la maison fut refermée, le deuxième camion s'éloigna, emportant Marquis qui miaulait désespérément dans son panier, et nous partîmes fouler une dernière fois, non sans mélancolie, le sol desséché et craquelé du long « serpent » riche en souvenirs, bons et mauvais, qui menait à Gonnevillle où nous devons prendre l'autocar en direction du Havre.

En compagnie de notre mère, nous marchions silencieusement. Me retournant un instant, je pensai à tous mes amis : lapins, poulets, canards, ramassés le matin même par un paysan. Et, parcourant du regard l'immense campagne, cette campagne que je ne

reverrais peut-être jamais plus, cette campagne verdoyante, riante malgré la misère qu'elle savait si bien dissimuler, je lançai du fond de mon âme un adieu à nos camarades d'infortune : là-bas, tout au fond à droite, le petit Luc, toujours battu par son ivrogne de père ; derrière nous, la petite Solange, détestée elle aussi par sa mère ; à gauche, le grand Jacques, méchamment surnommé dans toute la région « le Bâtard » ; Mimi la Misère ; Léon et Lucien, déjà imbibés d'alcool ; et puis, notre si gentil Bébert qui, l'hiver, couchait dans la niche de son chien pour avoir chaud !

Enfin, nous traversâmes le village pour arriver à l'arrêt de l'autocar, situé

non loin de l'église d'où nous entendîmes les fidèles chanter l'*Ave Maria* Stella, pas forcément à l'unisson, mais avec un tel cœur, une telle puissance de sentiments, que nous demandâmes avec insistance à notre mère l'autorisation de nous joindre à eux.

Hélas ! Malgré l'avance de plus d'une heure sur le départ de l'autocar, nous nous heurtâmes à un refus catégorique ; il fallut bien nous rendre à l'évidence : nous devions partir sans nous retourner.



## Le nouvel enfer

Le court trajet de Gonneville au Havre s'effectua sans trop d'inconvénients : notre mère étant assise à l'écart, aux côtés d'une vague relation retrouvée par hasard, je pus profiter pleinement du voyage.

En approchant du littoral de la Manche, avec quel étonnement et quel délice mes narines palpitèrent-elles aux effluves marins, moi qui n'avais le plus souvent humé que l'air de la campagne !

L'arrivée le soir, dans la ville, m'émerveilla bien plus encore. Mon esprit critique, malgré mes huit ans,

s'amusa de l'allumeur municipal, un petit homme chauve qui, muni d'une longue perche, enflammait l'un après l'autre les réverbères à gaz. Après quoi mon âme d'enfant, toujours prête à s'attendrir sur les animaux, plaignit les chiens que je voyais tirer désespérément sur leur laisse, pour flairer les coins de murs ou les réverbères sans vie et sans chaleur, qui sont pour eux le seul attrait d'une ville.

À cet instant je revis Tchao, la fragile petite boule blanche que nous avons tellement fait courir à travers la campagne, perclus de rhumatismes à force de coucher dehors par tous les temps, baptisé chien de garde et traité comme tel pour ne pas avoir à payer

l'impôt créé à l'époque sur les chiens de luxe. Maintenant qu'il était pris en charge par le vétérinaire de Criquetot, nous espérions tous les trois pour lui une vieillesse heureuse.

Dans l'autocar bondé, notre mère conversait toujours en aparté, aussi profitâmes-nous de l'occasion pour échanger nos impressions : — Vous avez vu ? commenta Pierre, il n'y a pas de boue, ici ! J'aurai moins de travail avec leurs chaussures ! Et puis j'aurai plus de sabots à décrotter !

— Vous croyez qu'on aura des lapins ? demandai-je.

— Y'a pas de champs, dans une ville ! ricana Pierre. Avec quoi tu veux les

nourrir, tes lapins ?

— Vous n'allez pas commencer à vous disputer, tous les deux ! trancha Alberte. Regardez plutôt comme les rues sont bien éclairées. Je n'aurai plus peur en rentrant de l'école.

— Parce que tu crois retourner à l'école ? lui dit Pierre.

— Bien sûr ! Dans les grandes écoles, maintenant que j'ai mon certificat d'études ! lança Alberte avec fierté.

Le nouveau logis était un appartement de quatre pièces, au premier étage côté rue et au troisième

côté mer en raison de la pente sur laquelle était bâti l'immeuble. En arrivant à l'angle de la rue, nous avons aperçu la mer.

Nous nous étions fait une fête de quitter « la sale baraque » d'Anglesqueville en raison de son manque de confort, mais nous fûmes stupéfaits devant l'état du nouveau local que nous allions habiter : malgré l'eau courante, le gaz, l'électricité, les lieux d'aisances à l'intérieur, nous nous trouvâmes dans un taudis d'une insalubrité inimaginable.

De toutes les pièces, une odeur de crasse et de renfermé émanait. De l'ensemble se dégageait une impression

de misère : des murs lépreux, en maints endroits, des morceaux de tentures de couleurs indéfinissables pendaient en lambeaux ; les sols étaient tellement crasseux qu'il fallut les gratter pour en connaître le matériau ; l'installation électrique consistait en de simples fils qui couraient tout au long des murs, maintenus au moyen de clous plantés au hasard ; les prises de courant et les commutateurs arrachés pendaient lamentablement.

Devant nos airs consternés, notre père éclata de rire, de ce rire sardonique qui déclencha aussitôt celui de notre mère ; elle nous chapitra : — Mais enfin ! Qu'espériez-vous, tous les trois ? Vous qui n'avez jamais gagné

votre vie, vous n'aurez qu'à nous aider, au lieu de perdre votre temps à l'école !

— Mais maman ! osa timidement Alberte, prête à pleurer, vous m'aviez promis que si...

— On t'avait promis pour que tu travailles, un point c'est tout ! culpa notre père.

— Et puis assez de commentaires ! glapit notre mère ; vous allez donner un coup de main pour mettre les choses en place, si vous voulez vous coucher cette nuit !

Je crois me rappeler que nous nous couchâmes très tard et que je ne pus

m'endormir, en raison de l'environnement sordide et de l'extrême fatigue dans laquelle je me trouvais.

Le lendemain nous fûmes réveillés à cinq heures, puisque nous étions en été. Rien ne paraissait changé dans notre vie courante.

Les travaux commencèrent aussitôt, pièce par pièce : d'abord l'installation électrique dont notre père se chargea, tandis que tous trois nous grattions les planchers à l'aide des morceaux de verre d'un carreau brisé, arrachions ce qui restait du papier peint, pour finir par le lessivage des boiseries et des

plafonds ; inlassablement, il nous fallut porter des seaux d'eau.

En un mois de travaux harassants, nous avons gommé plus de cinquante années de souvenirs d'un couple de rentiers — maintenant retirés chez des amis — dont l'appartement était devenu, au fil des ans, par paresse, misère ou maladie, le taudis que nos parents avaient acheté pour une bouchée de pain.

Ce n'était pas terminé, restait à embellir ces murs nus et sans âme ; en premier lieu, notre père prépara consciencieusement les peintures, émoussant avec sadisme la patience de son entourage jusqu'à ce qu'il eût

trouvé les couleurs recherchées par son goût. Cela dura plusieurs jours pendant lesquels nous dûmes rester présents à ses côtés, sans bouger, jusqu'à ce qu'il se décidât à appliquer la peinture sur les boiseries et à nous faire peindre les plinthes.

À partir de ce moment, il nous fallut supporter les caprices du pinceau paternel, et essayer au fur et à mesure la peinture qu'il s'ingéniait à laisser tomber alentour ou à nous envoyer dans les cheveux.

Levés dès l'aurore, couchés bien après minuit, nous prenions nos repas debout, en hâte, sur le lieu du travail ; s'il nous arrivait de défaillir, c'était

notre mère qui, à l'aide d'une paire de gifles et d'une serviette trempée d'eau, appliquée avec vigueur sur le visage, nous remettait sur pied.

Lorsque enfin les peintures furent sèches, que les parquets eurent retrouvé un bel éclat, que les meubles se mirent à reluire sous les lustres scintillants, nous fûmes réunis dans la salle principale, devant le « tribunal » érigé comme à Anglesqueville, pour écouter la sentence.

Notre père, trônant dans son fauteuil à côté de notre mère assise dans le sien, sortit de sa poche, avec la même attitude compassée que nous lui avons connue la première fois, la grande

feuille de papier blanc, sur laquelle nous pûmes remarquer que les trois colonnes de la nomenclature des travaux s'étaient allongées.

Nous intimant l'ordre de rester debout, notre père attaqua : — Je n'ai pas besoin de vous rappeler vos devoirs ! Vous les connaissez, je crois ? Rien n'est changé ! Toutefois, comme il y a beaucoup plus de charges pour votre mère dans cette maison, que nous avons dû prendre plus grande à cause de vous, il vous faudra par conséquent l'aider davantage : — Alberte ! Tu es responsable désormais de l'entretien des chambres et de tous les carreaux.

— Pierre ! Toi qui n'as plus grand-

chose à faire, tu monteras le charbon de la cave, tu éplucheras les légumes et tu descendras tous les jours la "boîte".

— Toi, la Marthe ! (Je n'avais jamais été appelée autrement par nos parents.) Il n'y a plus de lapins, tu n'as donc plus rien à faire ; ta mère t'initiera et désormais tu t'occuperas des lessives et du repassage.

Ce dimanche d'automne ensoleillé où nous venions de terminer notre remise en état, notre mère nous ordonna : — Habillez-vous pour sortir avec vos parents. Je vous appellerai !

C'était la première fois que j'entendais émettre un ordre de la sorte et, je ne sais pourquoi, je me mis à

appréhender une promenade avec eux. Pourtant, il n'y avait pas à tergiverser : un ordre donné ne pouvait pas être enfreint.

Tous trois, vêtus avec soin des seuls vêtements que nous possédions, attendîmes dans notre chambre que notre mère nous appelât ; ce qui ne se fit pas attendre.

— Alors, ça vient ? Nous sommes dans l'entrée !

Tremblants, nous nous présentâmes sur toutes les faces, puis ils nous firent descendre l'escalier devant eux. Arrivés sur le trottoir, première halte en vue de recevoir les ordres.

— À droite et prenez la première rue à votre droite ! commanda notre père d'un ton bourru.

— Regardez bien le chemin que vous allez parcourir ! Vous serez questionnés au retour ! ajouta notre mère.

Encadrée de Pierre à ma droite et d'Alberte à ma gauche, je sentais mes jambes flageoler sous le poids des regards de nos parents, que je savais pertinemment fixés sur nos faits et gestes.

Au premier carrefour, nous nous arrê tâmes, ignorant la destination de notre sortie. Je me retournai imperceptiblement : ils devisaient

calmement à plus de cinq pas de nous.

— Tout droit et la deuxième rue à droite ! ordonna sèchement notre père en arrivant à notre hauteur.

— Hep ! les filles ! Ne vous déhancez pas en marchant ! jugea bon d'ajouter notre mère.

En reprenant la route, je me raidis et serrai les fesses, essayant d'avancer les jambes sans bouger le corps. Alberte et Pierre, quant à eux, regardaient sans cesse le nom inscrit sur les plaques des rues, et je les entendais répéter : « Rue Félix-Faure, rue du Blanc-Manteau, rue de la Gaîté, rue Félix-Faure, rue du Blanc-Manteau, rue de la Gaîté... »

Encore des attentes aux carrefours, encore des ordres, pour revenir enfin devant leur maison et remonter l'escalier derrière eux.

C'était odieux ! La « promenade » avait peut-être duré une heure, pendant laquelle nous n'avions pas osé nous dire un mot, Alberte et Pierre étant trop occupés à retenir le nom des rues empruntées et à marcher correctement. Montant les marches derrière Alberte, je marmonnai malgré moi : — Combien j'aurais préféré rester à la maison !

— Ne t'en fais pas ! La journée se termine ! me glissa Alberte à l'oreille.

Dès l'entrée, nos parents nous

demandèrent de les rejoindre dans la salle commune, devenue en fait leur salle à manger.

Comme à l'accoutumée, nous nous plaçâmes aussitôt devant eux ; c'est que nous étions rodés !

— Vous avez visité la ville du Havre ! attaqua notre père sans préambule.

Devant nos visages figés et incrédules, il rectifia : — Je veux dire le seul quartier que vous aurez le droit de fréquenter jusqu'à nouvel ordre ! Vous êtes passés devant vos écoles et les commerçants où éventuellement nous vous enverrons ! continua-t-il. Vous n'aurez donc jamais à aller ailleurs ! De même, les trottoirs que

nous venons d'emprunter pour la promenade d'aujourd'hui sont les seuls, vous entendez, les seuls où nous devons pouvoir vous trouver.

Puis il ajouta d'une voix monocorde : — Vous êtes trois, ici ! Vous n'avez donc pas besoin de camarades et vous devrez rentrer seuls de l'école comme des courses ! Du reste, je ne veux voir aucun de vous trois parler à qui que ce soit ! Compris ?

— D'autre part, nous avons calculé que vos écoles sont à dix-huit minutes de chez nous ! persifla notre mère, et nous n'admettons aucun retard ! N'est-

ce pas, Louis ?

— Parfaitement ! Merci d'y avoir pensé, Henriette !

— Nous sommes d'accord sur tout, j'espère ? railla notre mère. Alors ! allez prendre votre service !

Nous n'avions pas de réponse à donner. De toute manière les réponses, comme les questions, leur appartenaient.

Un « quotidien » avec surprises La terre continuait de tourner et une nouvelle semaine commença sous de curieux auspices.

Tout d'abord des sonneries électriques stridentes, placées au-dessus de nos lits, retentissaient le matin jusqu'à ce que nous frappions l'un après l'autre à la porte de nos parents, en nous annonçant, comme ils nous l'avaient demandé.

À ce sujet, nous avons surpris un interminable conciliabule et entendu notre mère insister avec force : « Je ne

veux pas qu'ils flânent au lit, et qu'un seul frappe à notre porte pour les autres ! »

Puis, nos ablutions terminées, nous effectuons nos travaux respectifs avant de rejoindre notre père dans la cuisine, afin d'y prendre notre PDC à huit heures.

Enfin, le temps de nous vêtir, de donner quelques caresses à notre compagnon Marquis, nous partions vivement à l'école, avides de ces heures passées loin de la maison.

Alberte restait à l'étude le soir tandis que Pierre et moi rentrions directement en empruntant, bien évidemment, le trottoir qui nous avait

été assigné, sachant que nous nous exposions à rencontrer nos parents.

Rapidement notre sentiment s'avéra justifié.

Lorsque nous les aperçûmes, nous fîmes semblant de ne pas les voir, regrettant amèrement le temps où nous fendions les champs de céréales, chantant à tue-tête avec nos camarades.

— Tu te souviens ! me dit Pierre en fredonnant : « Joli mois de mai, quand reviendras-tu faire pousser les feuilles de choux pour... »

— Tais-toi ! fis-je troublée. Ils peuvent nous entendre !

Enfin, à cinquante mètres de la

maison, d'un regard, nous nous inspectâmes mutuellement puis, tirant sur nos sarraus noirs légèrement remontés par la rapidité de notre course, essuyant machinalement nos joues du revers de la main, nous grimpâmes l'escalier et attendîmes l'arrivée de nos parents.

Dès que nous fûmes rentrés, Pierre, comme il nous l'avait été ordonné, demanda : — Me permettez-vous de faire mes devoirs ?

— Installe-toi et travaille ! fut la réponse sèche de notre père qui sortit précipitamment de la cuisine au moment où je posais à mon tour la même question.

— Toi, prépare le dîner ! me rabroua notre mère. Pour ce que tu fais !

Puis, ouvrant la porte de leur salle à manger où se tenait notre père, visiblement de connivence avec elle, notre mère égrena son chapelet de vexations : — Ce serait perdre ton temps d'étudier ! Tu es tellement bête, ma pauvre fille ! Tu ne comprendras jamais rien ! D'ailleurs pour faire une domestique, t'as pas besoin de savoir lire et écrire !

Puis elle claqua la porte en riant aux éclats.

Ces brimades continuelles, comme nos parents le désiraient,

m'imprégnèrent jusqu'au plus profond de mon âme. Combien de fois, en les entendant déverser sur moi avec délectation leurs injures, leurs insultes, leurs affronts, n'ai-je pas regretté le simple jeu d'un nœud coulant qui eût été ma délivrance !

Une nouveauté fut instaurée dans la maison : désormais nous devions tous trois prendre nos repas dans la cuisine et devenir, chacun à notre tour, le serviteur ou la servante de nos parents.

Je me souviens de scènes typiques, à chaque retour des grands restaurants, où parfois ils prenaient leurs repas, lorsqu'ils voulaient nous initier à la manière de servir et de desservir. En

fait, cela se terminait immanquablement par de la vaisselle cassée et par une distribution générale d'invectives et de coups.

Le service consistait donc, au premier coup de sonnette, à présenter le plat et à servir d'abord notre père, le maître, puis notre mère, avant de retourner dans la cuisine avec le restant des légumes que nous nous partageons. Au deuxième coup de sonnette, celui ou celle qui était de service, portant tablier blanc, allait desservir et présenter la suite éventuelle. Au troisième coup, nous devons nous lever de table et commencer les travaux de remise en ordre, toujours dans le plus grand

calme.

En vérité, nous ne trouvâmes rien à redire à cette nouvelle organisation qui nous favorisait ; grâce à elle, nous échappions tant aux récriminations continuelles qu'aux coups de manche de couteau ou de fourchette adroitement appliqués sur le dessus de nos poings qui devaient reposer sur la table et encadrer notre couvert. De plus, en chuchotant, nous pouvions nous parler et par là même nous défouler.

Hélas ! Notre père n'eut-il pas l'idée géniale, au bout de quelques jours, d'installer entre les deux pièces un miroir qui dénonçait tous nos faits et

gestes ? À compter de ce moment, nous en fûmes réduits à nous appeler du pied et, les yeux rivés sur le miroir espion, à marmonner en nous aidant de mimiques expressives et de nos codes ; la fourchette posée sur la table les dents en l'air : l'humeur est massacrate ; les dents en bas : ils sont souriants ; le pouce dépassant du poing posé sur la table : ils vont sortir ; le pouce à l'intérieur : ils restent.

À force d'être confrontés à leurs tracasseries, nous devînmes de plus en plus ingénieux. Nous avons réalisé que celui qui se trouvait de service pouvait parler en revenant vers notre table : il tournait le dos au miroir ; aussi en étions-nous arrivés à souhaiter

être « sonnés » le plus souvent possible.

Une fois encore, nous l'avions emporté sur la mesquinerie.

Grand-mère, cette sainte femme malheureusement pour nous octogénaire, sentant sans doute sa fin prochaine, avait supplié nos parents de nous faire accomplir, Pierre et moi, notre première communion : elle fut exaucée.

Cette décision prise, j'allai donc au catéchisme tous les dimanches, mais, trop illettrée pour suivre les cours, j'étais reléguée dans un coin de la salle

et me contentais de réciter les prières qu'une religieuse m'apprenait avec une patience sans limites.

Dieu soit loué ! Probablement grâce à ces prières que je répétais avec ferveur, j'obtins la note nécessaire à l'admission. Puis nous attendîmes le jour « J », toutefois sans entrain.

Évidemment, comme nous l'appréhendions, la première communion de Pierre et la mienne commencèrent par des cris et s'achevèrent dans les larmes.

Tout d'abord, la robe de

communiantes qu'avait portée Alberte, cinq années auparavant, m'arrivait à mi-mollets ; grand-mère s'en apercevant réussit, après bien des heurts et à force de supplications, à obtenir l'autorisation de l'allonger, ce qui nous mit en retard pour l'office.

Ensuite le cadeau de notre marraine — que Pierre et moi n'avions jamais revue depuis notre baptême, et qui ne fut même pas invitée — fut pour moi une paire de souliers vernis noirs, très jolis mais trop petits, que je dus porter de force. J'avais les pieds au supplice pendant l'office, où j'aurais dû être heureuse et recueillie, je pleurais à gros sanglots et me dandinais comme un canard.

Peut-être aurais-je dû faire davantage pénitence ? Notre mère décida que nous rentrerions à pied à la maison, ce qui accentua ma souffrance.

Puis, après avoir pris notre repas dans l'atmosphère de principe dite « ambiance de jours de fêtes », nous retournâmes à l'église, toujours à pied, sous une pluie battante, pour assister aux vêpres et chanter des psaumes trois heures durant.

Dès le retour à la maison, prétextant que la robe était abîmée par la pluie, ce qui était partiellement vrai, notre mère me la fit retirer pour revêtir ma grande blouse grise ; j'avais également quitté les souliers, mais eux c'était sans

regret.

Dans la cuisine, notre refuge, nous fîmes la vaisselle, la « fête » était finie.

Quel mauvais souvenir pouvais-je bien lui rappeler tout à coup, ou qu'avais-je pu faire de mal, pour que notre père ne voulût plus me voir, ni entendre parler de moi, sauf à entrer dans une colère terrible ?

Tout allait de mal en pis ; j'osais à peine bouger du coin de la cuisine où je me terrais lorsque, m'apercevant quelques semaines avant Noël, il éclata, me désignant de ses mains

menaçantes : — Je ne veux plus la voir à la maison, celle-là ! Et qu'on ne me parle plus d'elle ! Vous entendez ?

— Je vous en débarrasserai demain, Louis ! lui répondit calmement notre mère.

Me saisissant par un bras, elle m'entraîna sans ménagement dans notre chambre et m'enferma à clé.

Sans une larme, car, à trop souffrir, mon cœur de neuf ans s'était endurci, je m'assis près de la fenêtre et attendis qu'Alberte vînt se coucher ; ce jour-là, ce fut bien après minuit.

— Que se passe-t-il ? lui demandai-je. Vont-ils me renvoyer chez maman ?

— Je ne sais pas ! me répondit Alberte qui visiblement avait beaucoup pleuré.

En la voyant détourner la tête lorsque nos regards se croisaient, je sus qu'elle ne me disait pas la vérité. Malgré cela, je finis par me coucher et m'endormir.

Le lendemain, le PDC fut exceptionnellement servi à sept heures, puis Alberte et Pierre reçurent l'ordre de retourner dans leur chambre. Ensuite, sans un mot, notre mère me tendit un léger bagage et m'ordonna de descendre l'escalier devant elle.

Nous marchions depuis longtemps déjà quand, après avoir longé un mur

bardé de tessons de bouteilles qui n'en finissait pas, nous nous arrê tâmes devant une énorme porte noire à deux battants. Brusquement, notre mère tira d'un coup sec une poignée reluisante comme l'or, pendant au bout d'une chaîne ; elle déclencha le tintement d'une cloche, puis l'ouverture d'un judas. Aussitôt, un bruit de verrou que l'on tire se fit entendre et un battant de la porte grinça sur ses gonds, pour laisser apparaître un sourire angélique sous une cornette d'une blancheur immaculée ; enfin, une voix douce comme une caresse annonça : — Suivez-moi, s'il vous plaît ! Notre révérende mère supérieure va vous recevoir !

Je ne compris pas sur le moment le mot de « révérende »... mais je pensai tout de suite avec espoir : « Il y a donc des mères supérieures ! »

Nous suivîmes sur la pointe des pieds les pas feutrés qui glissaient sous l'ample robe bleue, ceinturée d'une cordelière noire ; les ailes de colombe de la cornette semblaient prendre leur envol. Puis nous arrivâmes dans une grande salle aux murs peints en gris, sommairement meublée : quatre chaises pailées, un banc de bois blanc, une bibliothèque bondée de livres ; une seule tache claire sur l'un des murs austères : un superbe crucifix d'ivoire.

Tout était aménagé dans cette pièce

pour conduire le visiteur à la méditation, à la prière ; pourtant je n'arrivais pas à me concentrer, mon esprit était ailleurs, là-bas, à Avize, auprès de maman Cathy.

Notre mère, assise à l'écart sur le bord d'une chaise, gardait les yeux fixés sur une porte : elle s'y engouffra aussitôt qu'elle s'ouvrit ; elle semblait bien connaître les lieux !

Après un long moment, lorsqu'elle réapparut et partit en me regardant d'un air narquois, je ne lui montrai aucune amertume, bien au contraire ; je trouvai la force de lui décocher un sourire qui la désarma.

J'étais seule maintenant avec mon

chagrin, et je pouvais enfin pleurer,  
pleurer, pleurer tout mon saoul.

Passage au paradis La  
mesure prise par nos  
parents, qu'ils estimaient  
draconienne, fut en réalité  
un cadeau pour moi. Tout  
ce qui aurait pu sembler un  
signe d'austérité pour  
d'autres n'était pour moi  
qu'habitudes retrouvées et  
amélioration de mon  
ordinaire : levée tous les  
jours à six heures, café au  
lait sucré, sans huile de foie  
de morue, repas composés

de légumes et de pommes  
de terre, mais cuisinés  
chaque jour différemment,  
soupe le soir et fromage  
blanc ; les dimanches et  
jours de fêtes, nous avions  
du chocolat au petit  
déjeuner avec une brioche,  
du bœuf bouilli à midi, le  
soir une pâtisserie en  
supplément.

Quant aux études, j'avais un retard  
énorme, ânonnant encore et ne  
connaissant pas toutes les lettres de  
l'alphabet, je fus mise dans une classe

de rattrapage.

Nous avions aussi deux heures par jour d'instruction religieuse, dispensée par une jeune nonne, avenante et douce : c'était une joie de l'écouter. Ce fut au cours de l'une de ces leçons que je me permis de lui dire, en raison de mon besoin de chaleur humaine, et par une ignorance complète de la bienséance : — Comme vous êtes gentille ! Je voudrais bien vous avoir comme camarade et porter une cornette comme vous avez !

La jeune soeur parut très étonnée de mon audace ; son sourire se figea l'espace d'un court instant, puis elle me dit : — Je prierai pour vous, mon

enfant ! Vous en avez bien besoin !

J'étais consternée ; je n'avais pourtant rien fait de mal ; qu'allait-il m'arriver ? Allait-on me renvoyer chez mes parents ?

La nonne reprit la lecture du Saint Évangile et distribua très vite les devoirs du lendemain.

À la suite de ce malentendu, il n'y eut pourtant ni sévices, ni vexation, ni punition, encore moins de correction. La religieuse me fit seulement appeler et m'expliqua posément mes devoirs envers la congrégation : obéissance, respect, prière.

J'aurais voulu la remercier,

l'embrasser, je ne savais plus comment me comporter, j'étais émue aux larmes.

Chaque jour, après le Salut qui avait lieu à vingt heures dans la chapelle fleurant bon l'encens, nous étions une vingtaine de fillettes à retrouver notre box dans un immense dortoir.

Dans chacun de ces boxes, il y avait un lit métallique confortable, une chaise pour déposer nos sous-vêtements, une planche, masquée par un rideau de cretonne, pour poser notre nécessaire de toilette et nos affaires personnelles, robe et manteau devant

être accrochés à une patère portant notre nom, dans le fond de la salle.

Venait alors la récréation du soir. Nous avons l'autorisation de bavarder et de rire jusqu'à l'extinction des feux à vingt et une heures trente.

Il n'existait pas de sonnette au-dessus des lits. Chaque matin, à six heures, c'était la douce voix de sœur Agathe qui nous éveillait : — Bonjour, les enfants ! Offrons cette nouvelle journée à notre Seigneur !

— Bonjour, ma sœur !

Cette manière de nous sortir du sommeil tenait pour moi du miracle ; à six heures vingt-cinq, souriantes,

toilettes et lits faits, nous attendions en rang, devant la chapelle, le moment d'assister à la messe de six heures trente.

La journée, commencée dans la sérénité, la joie de vivre, la prière, ne pouvait que bien se passer.

Un temps un peu plus froid, quelques flocons de neige frappaient timidement aux carreaux comme des papillons attirés par la lumière : c'était la veille de Noël.

Je n'avais aucune nouvelle de grand-mère, ni d'Alberte, ni de Pierre. Que pouvaient-ils bien faire ? Comment

allaient-ils passer ce jour de fête ?  
Combien je souhaitais pour ma sœur et  
mon frère qu'ils fussent comme moi  
abandonnés, mais heureux !

Un immense sapin vert trônait au  
beau milieu de la salle de récréation,  
non loin de la chapelle, et nous devions  
le décorer de dizaines de boules de  
tissu de toutes les couleurs et de toutes  
les tailles, boules que l'on nous avait  
fait confectionner pendant les heures de  
couture les jeudis après-midi. Après  
avoir assisté dans la chapelle, joliment  
décorée, à la messe de minuit (ma  
première), on nous fit sortir et nous  
continuâmes à chanter : « Il est né le  
divin Enfant... ! » en faisant la ronde  
autour de l'arbre illuminé et dont les

branches inférieures dissimulaient mal les cadeaux déposés pendant notre absence.

Puis la mère supérieure, dont j'avais souvent apprécié la bonté, la compréhension, le sourire, procéda à la distribution des jouets et des gâteries envoyés par le Petit Jésus : qu'il était bon de m'avoir donné une poupée de chiffon, une balle et un sac de bonbons !

Devant tant de gentillesse et de joie, j'éclatai en sanglots. Les fillettes ne pouvaient pas comprendre et elles s'empressèrent de me consoler. Au réfectoire nous attendaient encore quelques douceurs. Que j'étais

heureuse ! La nuit de ce Noël merveilleux, je m'endormis avec ma petite poupée, ma première poupée, bien installée à côté de moi sur l'oreiller.

Les meilleures choses n'ayant qu'un temps, au bout de trois mois ma vie de rêve s'acheva. Comme il en avait été pour mon départ, je ne connus pas davantage la raison de mon retour.

Un matin, la révérende mère supérieure me fit appeler à son bureau pour me dire : — Ma petite fille ! Vous allez nous quitter et retourner chez vos parents ! N'oubliez pas de faire vos prières. Devant mon air ahuri et mon visible chagrin, la religieuse me

précisa : — Ici, nous ne pouvons garder que les orphelines ! Votre mère doit venir tout à l'heure.

J'étais consternée, mais je savais d'après le règlement affiché que nous n'avions pas à transgresser les ordres : reculant d'un pas, je fis une révérence et montai en pleurant faire ma valise.

Ce fut en effet notre mère qui vint me chercher et, sur le chemin du retour, il n'y eut pas plus de paroles échangées que sur celui du départ.

Arrivée à la maison, je boudai dans un coin, je l'avoue, et reçus de ce fait une première correction qui ne fut pas, on s'en doute, la dernière !

Pour tout arranger, nos parents prétextèrent qu'il était trop tard pour retourner à l'école, et je passai la fin de l'année à jouer les Cendrillon, perdant ainsi le peu que je venais d'apprendre.

Alberte et Pierre furent très heureux de me revoir, mais ils n'eurent pas la possibilité d'extérioriser leurs sentiments. Seul Marquis se précipita vers moi pour me prodiguer ses caresses, ce qui énerva prodigieusement nos parents et lui valut de passer la nuit dehors, malgré le froid rigoureux.

Lorsque grand-mère apprit mon retour, elle demanda à venir tous les

dimanches après-midi.

Ses visites ne durèrent, hélas ! que trop peu de temps. Fatiguée, amaigrie, elle dut un jour s'aliter à la maison, et ne la quitta que pour entrer à l'hôpital.

C'était maintenant notre tour d'aller la voir, tous les dimanches après-midi, seul moment autorisé à cette époque pour les visites ; nous accompagnions nos parents à la « maison de souffrance », espérant chaque fois la ramener chez nous, mais en vain.

Malgré cette dure maladie, grand-mère fit preuve d'altruisme jusqu'au bout, s'intéressant avant tout à la santé et au sort de chacun, souriant malgré la douleur qui visiblement la rongait,

afin de ne pas nous inquiéter davantage. Le mal incurable dont elle était atteinte fit son œuvre en deux mois, et la sainte femme s'éteignit en douceur, semblant, comme à l'accoutumée, ne vouloir déranger personne.

Pour la première fois je vis notre mère pleurer en apprenant le décès de sa grand-mère, celle qui l'avait élevée ; j'en restai perplexe.

Pour nous le chagrin fut immense, la perte incommensurable : avec grand-mère disparaissait la seule affection que nous avions connue. Elle allait nous manquer !

Malgré nos prières, nos parents

refusèrent de nous laisser assister aux obsèques, mais, en revanche, ils nous donnèrent assez facilement, la première année, l'autorisation d'aller nous recueillir sur sa tombe.

Les mois passaient... Comme nous étions arrivés à la fin de l'année scolaire, nos parents reçurent des invitations pour la distribution des prix qui était suivie d'une séance récréative et d'un goûter offerts par la municipalité du Havre.

De cet instant, nous ne cessâmes plus d'entendre, à tout bout de champ,

aussi bien de l'un que de l'autre : « Si vous voulez aller à votre fête !... » Nous l'appelions entre nous « le si diabolique » : il distillait si bien la menace qu'il aurait empêché de dormir les meilleures consciences.

Cela se termina la veille au soir par : — Si vous êtes raisonnables, annonça notre père avant de monter dans leur chambre, demain vous irez à votre fête, et nous vous y rejoindrons à condition que ça ne dure pas trop longtemps.

Que voulait dire « si vous êtes raisonnables » et « à condition que ça ne dure pas trop longtemps » ? La fête était organisée et offerte par la municipalité de la ville et nous ne

pouvions préjuger de sa durée !

Pierre et moi partîmes les premiers, néanmoins en retard, et nous dûmes d'abord rester debout dans le fond de la salle des fêtes de la mairie, où étaient réunis les élèves des écoles et leurs parents, lorsque nous entendîmes murmurer dans la foule : — Le v'là !

C'était l'inspecteur de l'académie, un homme d'une haute stature accompagné par deux assesseurs. Il monta sur l'estrade envahie de piles de livres enrubannés, aux reliures rouge sombre, dont les tranches dorées resplendissaient sous la lumière étincelante, et, dans un silence imposant pour des enfants, prononça

quelques mots de sympathie devant une salle comble. Pendant que les applaudissements crépitaient et que les retardataires se plaçaient, les trois hommes s'installèrent confortablement derrière une longue table recouverte d'un tapis rouge vif.

Quand on appela Pierre, il monta sur l'estrade visiblement ému de recevoir, outre les félicitations du jury et l'accolade de l'inspecteur, tous les prix d'honneur sous un tonnerre d'applaudissements. Mais lorsque l'on demanda aux parents de cet élève surdoué de se présenter, ils n'étaient pas encore arrivés et l'on passa au lauréat suivant.

Fière et heureuse du succès de Pierre, je me sentis pourtant prête à pleurer quand mon frère feuilleta sous mes yeux le plus beau de ses prix, *Robinson Crusoé*. De nombreux lauréats s'étaient relayés lorsque l'on appela Alberte : elle venait d'arriver et se trouvait parmi la foule qui se pressait dans le fond de la salle. Véritablement déguisée, ma pauvre grande sœur commença par s'emmêler dans une robe rouge écarlate à larges volants qui lui arrivait presque aux chevilles, trébucha avec les chaussures à talons de notre mère qu'elle n'était pas habituée à porter, enfin perdit dans l'allée centrale, sous les éclats de rire et les sifflets, son immense chapeau en

paille d'Italie posé, en équilibre, sur le chignon de vieille femme qui avait été imposé à son jeune âge. Des dizaines de voix se mirent à scander son nom jusqu'à son arrivée sur l'estrade, ajoutant encore à sa confusion, et ce fut dans un vacarme assourdissant que lui furent remis ses prix. Puis, au moment de lui donner l'accolade, l'inspecteur ne put s'empêcher de sourire en apercevant les longs gants noirs boutonnés jusqu'au-dessus des coudes. Pauvre Alberte, malgré ses lauriers, elle retourna dans le fond de la salle en pleurant à chaudes larmes, sous les lazzis de ses camarades de classe qui continuaient, dans un chahut indescriptible, à crier : « Chapeau !

Chapeau ! »

Vexés par les moqueries dont était victime leur fille aînée, nos parents nous firent sortir avant le discours de clôture et la fin de la fête. Sans un mot, comme à l'accoutumée, nous repartîmes en marchant devant eux.

Certes l'arrivée s'effectua sans heurt, mais aussi sans la joie que l'on aurait pu espérer ; on ne parla même pas des nombreux prix remportés par Alberte et Pierre. En revanche, je fus accablée de sarcasmes et d'injures : — Alors ! Notre gourde nationale n'a pas été capable de décrocher le prix de la c... ? Y'a donc quelqu'un de plus fort que toi ? lança notre mère en me regardant

avec dédain.

Tant d'injustice me déchirait,  
m'écrasait, me désespérait.

L'école était finie. Il allait falloir vivre, pendant deux interminables mois, cette interruption des études savamment appelée « vacances » par quelques privilégiés qui, à la rentrée, nous vanteraient avec allégresse les joies de la mer, de la campagne et de la famille. J'étais plus habituée à cette existence qu'Alberte et Pierre, eux ne manquaient jamais l'école ; elle leur ouvrait des horizons nouveaux, leur offrait la faculté de s'épanouir, et ils vivaient mal l'existence étriquée et misérable que nous menions.

Cependant, comme notre père réservait toujours cette période de l'année pour la réfection de telle ou telle pièce de l'appartement, et que les travaux ménagers ne ralentissaient pas, ma sœur et mon frère parvenaient à passer le cap.

Nous avions de temps en temps, dès le matin, la promesse d'une promenade — en plus de notre sortie du jeudi après-midi réservée pour aller nous recueillir sur la tombe de grand-mère — sous réserve d'une sanction de dernière minute. Et si nous obtenions cette autorisation, ce ne pouvait être que la promenade décidée par notre père, selon un plan précis des rues à emprunter.

Néanmoins, comme nous ne sortions jamais avant seize heures avec, pour tout horizon, un retour fixé à dix-huit heures précises, nous ne pouvions aller très loin : le plan paternel, si alléchant fût-il, ne servait jamais à rien. En réalité, notre promenade était toujours la même : le tour du quartier.

Le ciel était merveilleusement azuré ; comme tous les après-midi, Marquis, notre compagnon, qui avait pris l'habitude de faire sa sieste sur l'appui recouvert de zinc de l'une des fenêtres de la salle à manger, se prélassait au soleil. Nos parents venaient de sortir et nous terminions notre remise en ordre lorsque, soudain, nous entendîmes un crissement de griffes suivi d'un

miaulement sinistre. Nous nous précipitâmes tous trois à la fenêtre : trop tard, hélas ! Notre pauvre chat gisait, pantelant, miaulant désespérément dans le jardin en contrebas.

Nous le remontâmes aussitôt, mais visiblement il n'y avait plus d'espoir ; déjà très âgé, n'effectuant plus guère de fredaines depuis quelque temps, il s'était mal reçu sur une barre de fer. Peu de temps après le retour de nos parents, il mourut.

Je pleurai beaucoup notre compagnon qui, tout au long de sa vie, pas toujours heureuse, n'avait été pour nous que douceur. Le regardant une

dernière fois, je songeai aux punitions disproportionnées qu'il avait souvent endurées, lui aussi, pour des délits mineurs.

Pour le vol d'un bifteck, ne lui avaient-ils pas maintenu les quatre pattes sur la cuisinière poussée au rouge ?

Après grand-mère, Marquis s'en allait. Cette fois il ne nous restait rien !

Les crises de brutalité Une femme élégante, parfumée discrètement, demanda à voir nos parents qui la reçurent avec emphase.

Depuis un long moment nous les entendions parler, mais nous n'arrivions vraiment pas à deviner le sens de la conversation émaillée de « chère madame ».

Tout à coup notre mère entra dans la cuisine et nous demanda, d'un ton à demi suppliant : — Voyons, les enfants ! Habillez-vous un peu et venez vous présenter ! Vous me faites honte !

Puis, retournant vers l'invitée, nous l'entendîmes se plaindre d'une voix défaillante d'émotion : — Si vous saviez, chère madame ! Le mal que nous avons avec eux ! Ils sont de plus en plus sauvages ! Ils ne veulent jamais s'habiller comme tout le monde !

— La garce ! grommela Pierre en allant dans sa chambre. Et dire qu'il va encore falloir sourire, faire des courbettes à la chère madame, paraître heureux !

Tous trois endimanchés, nous fîmes une entrée remarquée en raison de notre accoutrement, mais la femme ne sembla pas abusée : elle répondit gentiment à nos révérences et dit

quelques banalités à nos parents.

Ce devait être une personnalité importante si je m'en rapporte à la flagornerie avec laquelle ils la traitèrent. Puis notre père cabotina devant l'élégante interlocutrice avant de lancer d'une voix pointue que nous ne lui connaissions pas : — Champagne, chère madame ?

— Volontiers ! répondit la « chère madame », regardant de nouveau dans le coin de la pièce où nous étions sagement assis.

— Vos enfants sont vraiment charmants, madame, et ils ne doivent pas vous donner beaucoup de mal...

— Ne croyez pas cela, chère madame ! Ils sont tellement hypocrites lorsque nous recevons ! répondit notre mère, rouge d'une colère mal contenue.

Nous ne pouvions évidemment pas nous défendre et savions d'avance ce qui nous attendait.

La conversation languissait ; les mots futiles s'épuisaient ; la « chère madame » semblait pressée de partir.

— Je vous reverrai bientôt, j'espère ? dit la jeune femme en se levant.

— Mais ce sera avec joie, chère madame, répondit notre père, rouge lui aussi, mais de confusion.

La chère madame prit congé, non sans avoir déposé un paquet joliment enrubanné sur la table et appliqué un baiser sur nos fronts.

— Nous vous raccompagnons, chère madame !

La porte se referma sur eux, nous restâmes seuls. Nous n'avons jamais su qui elle était.

— Ouf ! dit Pierre, bâillant allègrement.

— Vous avez vu l'hypocrisie ? enchaîna Alberte en imitant les gestes maniérés de l'un et de l'autre.

— Qu'est-ce qu'il y a, dans le paquet ? demandai-je.

— J'suis pas devin ! Mais c'est certainement pas pour nous ! s'esclaffa Pierre à l'instant où nos parents ouvraient la porte.

— Non ! Ce n'est pas pour vous ! hurla notre mère. Vous êtes vraiment trop gourdes, tous les trois ! Vous voulez donc vous faire plaindre ? Passer pour des malheureux ? C'est ça ! Passer pour des malheureux, des martyrs ! hurla-t-elle de plus belle. Changez-vous et allez dans votre cuisine ! Vous n'êtes bien que là !

Nous avions tout de même eu le temps, avant de quitter la pièce, d'apercevoir le contenu du paquet ouvert par notre père.

— Quel baptême y'a bien pu avoir pour qu'on leur donne une telle boîte de dragées ? dit Pierre en retournant dans sa chambre. Un garçon, c'est sûr ! La boîte est bleue.

— Tu crois qu'on en aura ? murmurai-je avec envie. La porte de l'entrée venait de claquer.

— À l'abordage ! cria Pierre en sautant de joie.

Hélas ! Plus de boîte sur la table. Déçus, nous retournions vers la cuisine, notre refuge, quand Pierre, l'index pointé sur le front, déduisit tout haut : — Si c'est plus sur la table de la salle, ça doit être dans leur chambre ! On y va ? Chiche !

La clé de l'armoire était sur la porte. Toutes les clés étant retirées des meubles et des placards, le raisonnement était simple ; ils avaient dû l'oublier.

La curiosité et la gourmandise nous poussèrent à l'imprudence et nous ouvrîmes la porte de l'armoire : la boîte était là, splendide, le couvercle légèrement de côté comme pour mieux nous inviter à admirer puis à déguster ses dragées bleues ponctuées de perles argentées.

Prudente, Alberte refusa d'y toucher ; Pierre et moi, enhardis par l'aventure, cocasse à nos yeux, en prîmes chacun une, nous persuadant de l'impunité : «

Ça se verra pas, ils les ont pas comptées ! Y'en a trop ! »

Dieu, que c'était bon !

En rentrant, nos parents allèrent directement dans leur chambre puis nous appelèrent : — Alberte ! Pierre ! la Marthe !

Au timbre de la voix, nous savions déjà ce qui nous attendait...

— Je vous avais bien dit de ne pas y toucher ! murmura Alberte, les larmes aux yeux.

— Si j'avais su j'aurais tout mangé, quitte à en crever ! répondit Pierre. Ils n'auraient pas eu à me battre pour une seule dragée !

Le martinet en main, notre père attendait sereinement notre entrée. Notre mère était assise dans un fauteuil. Elle attendait le spectacle.

Au moment où notre père saisissait Alberte vigoureusement par un bras, nous avouâmes tous deux en chœur : — C'est pas elle ! C'est nous deux !

Alors, lâchant notre sœur et le fouet, attrapant Pierre d'une main puis m'agrippant, il nous cogna l'un contre l'autre avec une telle ardeur, une telle violence, que je m'évanouis.

Quand je repris conscience, j'étais dans mon lit : les cloches sonnaient à toute volée dans ma tête en feu. De mon œil valide, derrière un voile, j'aperçus

ma sœur tenant une cuvette pendant que notre mère, qui n'avait absolument rien fait pour empêcher cette sauvagerie, posait des compresses d'eau additionnée de javel sur ma paupière fermée, brûlante et meurtrie.

Pourquoi cette comédie ? Par peur ? Par pitié ? Certainement pas par affection !

Au bout de deux jours, notre mère me fit lever : je flageolai sur mes jambes pour parvenir jusqu'à la cuisine.

— Tu ne bouges pas d'ici ! me dit-elle. Ton père n'a pas besoin de contrariétés en te voyant ! Tu feras le ménage lorsque nous serons sortis !

ajouta-t-elle. Un œil suffit pour tenir un balai !

En revanche, Pierre n'avait rien à la face. Plus astucieux, il avait détourné la tête lorsque nous arrivions l'un sur l'autre. Fallait-il encore y penser !

Ayant tout un côté de la tête bandé, je ne pus sortir et manquai la rentrée des classes, où j'étais inscrite pour cette année. La directrice, prévenue de mon accident « survenu en jouant », dépêcha une dame inspectrice qui se laissa influencer par les paroles doucereuses de notre mère, très experte en la matière : — Elle est si brute, en jouant ! N'est-ce pas, ma petite Marthe ? dit-elle en me prenant par les

épaules.

Périodiquement, des crises de brutalité revenaient, elles duraient plus ou moins longtemps. Cependant, chacune d'elles me marqua bien plus moralement que physiquement.

Le jeudi suivant l'histoire des dragées, Alberte, n'ayant vraiment que l'aide de Pierre pour effectuer les gros travaux dans la maison, se fatigua sans doute plus vite et passa légèrement de travers la paille de fer sur le plancher de leur chambre.

Comme notre père surveillait tous nos travaux, il contrôla le travail avant

la remise en place des meubles et, dès son entrée dans la pièce, hurla : — Feignante ! Bonne à rien ! On vous nourrit et vous ne faites que du sabotage ! Tu réponds, oui ou non ?

La réponse à cette question ambiguë déclenchait invariablement son exaspération.

— Non, papa ! répondit la grande sœur, blanche de peur. (Non, elle ne faisait pas de sabotage...) — Comment, non ! Tu ne veux pas répondre à ton père ?

Sortant de la pièce en hurlant, il revint « armé » du martinet et frappa Alberte comme une brute, sous les yeux de notre mère indifférente, assise dans

son fauteuil.

Notre sœur pleurait silencieusement dans le coin le plus reculé de la chambre, alors que notre père nous obligeait tous deux à regarder la scène. Puis, entrant tout à coup dans une rage folle, il souleva sa fille aînée jusqu'au plafond et ouvrit les mains.

Tombée assise, Alberte ne bougeait plus : les yeux écarquillés, la bouche ouverte, elle semblait morte.

— Ramassez ça ! dit la brute.

Notre mère se leva enfin, ramassa sa fille et, sans une marque d'émotion sur son visage, alla la déposer sur notre lit.

Deux jours plus tard, Alberte ne

reprenant pas conscience, un médecin venait à notre domicile. Pierre et moi, qui avions reçu l'ordre formel de rester à la cuisine, écoutions effarés le tissu de mensonges développés effrontément.

Alberte devait se remettre très difficilement de cette brutalité ; elle n'alla pas à l'école pendant plusieurs mois et fut exemptée des gros travaux ménagers pendant un certain temps ; et pour cause !

Nous savions que nos parents se souhaitaient mutuellement fêtes et anniversaires en dehors de la maison,

ce qui était, pour nous, autant de jours fastes ; nous aurions préféré qu'il en restât ainsi, cependant notre mère en décida un jour autrement.

— Vous êtes grands, maintenant ! dit-elle en fixant Alberte. Vous devez souhaiter les fêtes et anniversaires de vos parents !

— Mais nous n'en connaissons pas les dates ! osa la grande sœur.

— Tu pourrais attendre que je finisse de parler et demander la permission pour prendre la parole ! lui lança notre mère.

— Je m'excuse, maman, dit aussitôt Alberte, rouge de confusion.

— On dit à sa mère : « Je vous prie de m'excuser » ! Je ne suis pas une de tes vulgaires copines, moi !

— Je vous prie de m'excuser, maman, ânonna la grande sœur, encore plus rouge.

— J'espère bien ! ajouta notre mère. Qu'est-ce que je disais, déjà ?

— Que nous devrions vous souhaiter les fêtes et anniversaires ! répondit Pierre.

— Alors notez ! dit-elle, visiblement vexée d'avoir perdu un moment le fil de sa conversation : 4 novembre, anniversaire de votre père ; 4 janvier, le mien ; c'est facile à retenir, je pense.

Pour nos fêtes, vous avez le calendrier des postes ! ajouta-t-elle en sortant de la pièce.

Bien entendu nous n'avions pas noté, puisque nous n'avions rien pour écrire ; mais nous savions que l'un ou l'autre avait forcément retenu ces dates, faciles à se rappeler il est vrai.

Vint l'anniversaire de notre père. Nous sollicitâmes de notre mère quelque menue monnaie, ce qui nous fut donné avec parcimonie, mais sans réticence.

Nous étions heureux à l'idée d'être devenus semblables aux autres enfants : nous allions pouvoir donner notre affection, et peut-être en recevoir ?

Lorsque l'autorisation de sortir pour faire nos courses nous fut accordée, notre joie aurait été parfaite si, à la dernière minute, Alberte n'avait été retenue sous je ne sais quel prétexte. Nous partîmes donc tous les deux.

— Si on lui achetait une cravate ? dit Pierre en faisant sonner les pièces dans le creux de sa main.

— Ça doit être cher ! répliquai-je.

— Alors des chaussettes ! reprit-il, comme nous passions devant une mercerie.

Sitôt dit, sitôt fait !

— On voudrait une paire de chaussettes pour notre père, s'il vous

plaît, madame...

— Quelle taille, mes enfants !  
questionna la vieille femme toute cassée.

— Nous ne savons pas, madame, répondit Pierre, étonné autant que moi de la question ; il est grand comme ça (et de monter sur une chaise).

La vieille dame sourit gentiment et fit un paquet cadeau d'une paire de chaussettes à carreaux jaunes et verts, en nous disant : — Je vous la laisse à moitié prix, les enfants ! Vous pourrez acheter des bonbons avec l'argent qui vous restera !

Nous étions heureux et tristes à la

fois ; cette femme âgée nous rappelait grand-mère. Malgré notre envie, nous n'achetâmes pas de bonbons ; est-ce que les autres enfants achètent des bonbons avec l'argent destiné à l'anniversaire de leur père ?

Chez le fleuriste, et désignant les fleurs qui nous semblaient les plus jolies, Pierre dit en montrant les pièces dans sa main : — On en veut pour tout ça !

— Ça va être un gros bouquet, mon garçon ! dit la vendeuse en s'exécutant.

Nous étions fiers de nos achats et pensions à l'effet que nous allions produire en passant devant les voisins. Malheureusement, il n'y avait personne

sur les pas de porte, alors, un peu déçus, nous rentrâmes à la maison en cachant nos cadeaux derrière notre dos.

Enfin, l'heure du dîner arriva. Tremblants d'émotion, nous attendions le premier coup de sonnette pour faire notre entrée : Alberte, les fleurs à la main ; Pierre et moi avec le cadeau.

— Ça y est ! cria Pierre en sautant sur place. Le bouquet de chrysanthèmes du plus beau jaune présenté bien en l'air, nous entrâmes dans leur salle à manger ; nos parents à table étaient assis l'un en face de l'autre devant un superbe gâteau avec de petites bougies bleues.

Le hurlement de colère et les

insultes proférées par nos parents nous laissèrent sur place ahuris et stupides. Le bouquet, tenu jusque-là bien en l'air par Alberte, descendait lentement le long de son corps, alors que Pierre et moi, figés d'incompréhension, ne savions que faire de notre paquet cadeau.

Fou de rage devant nos mines stupides, notre père se leva de table et agrippa les fleurs qui passèrent, sans coup férir, par la fenêtre, pour atterrir sur la terrasse en contrebas, où notre pauvre Marquis s'était blessé à mort quelques mois auparavant. « Au moins ces fleurs n'auront pas été rapportées pour rien ! » pensai-je en me remémorant la fin tragique de la pauvre

bête.

Ne voulant pas gâcher leur fête, ils nous intimèrent l'ordre d'aller dans nos chambres et de n'en pas sortir.

Il était cinq heures du matin lorsque notre père nous fit avaler une double ration d'huile de foie de morue, avec interdiction d'aller à l'école. Rancœur, ou suite dans les idées ? Cet anniversaire du 4 novembre 1934 se termina le 5 par la fameuse correction en deux temps, pour chacun de nous trois, et cette phrase que je ne compris jamais : — Vous apprendrez à ne pas vous moquer de vos parents !

C'était le premier anniversaire que nous leur souhaitions. Les autres furent

tout aussi mémorables.

Le retour à Reims Nous ne grandissions pas, Alberte dépérissait même, s'étiolait de jour en jour, perdant souvent connaissance.

Notre alimentation ne favorisait pas non plus le développement normal d'enfants de quinze, onze et dix ans, et, malgré nos PDC nourrissants certes, mais que nos estomacs ne digéraient plus, le mal empirait.

Nos parents ne voulaient pas l'admettre. Ils refusaient l'évidence. Il fallut une lettre, très officielle, de la directrice de l'école fréquentée par Alberte, les prévenant des fréquents évanouissements de leur fille et de leur impossibilité de la garder, pour qu'enfin ils se décident à réagir.

— Je prends votre santé en main ! jura notre père, vexé et furieux de l'incident. À partir de maintenant vous aurez de la viande deux fois par jour.

Nous avons besoin de viande, c'était certain, mais ce dont nous aurions eu le plus besoin c'était d'un changement d'ambiance, d'être liés à eux par de l'affection, de ne plus

entendre ces cris, ces injures et ces sarcasmes.

Du jour au lendemain, nous eûmes donc de la viande deux fois par jour, mais plus aucun légume, et le résultat fut négatif, décevant même : Pierre maigrissait à vue d'œil tandis que je restais anormalement bouffie. Alors, comme si nous étions responsables de cet état, on nous le reprocha : — Qu'est-ce que vous nous coûtez cher ! Si on pouvait se débarrasser de vous !

Puis, sur les instances de l'administration — nous étions pupilles de l'État —, ils se résolurent à

consulter un spécialiste qui prescrivit d'abord un régime plus équilibré pour les trois enfants, ensuite l'éloignement de toute ville maritime, ce qui amena un autre déménagement.

Trois mois s'écoulèrent et nos déménageurs furent de retour ; le possessif n'est pas exagéré : ce furent les mêmes hommes, ceux qui avaient effectué les déménagements de Reims et d'Anglesqueville, qui revinrent faire celui-là.

Le déplacement eut également lieu au mois d'août et Pierre, qui ne manquait pas une occasion, me glissa à

l'oreille : — Le mois d'août c'est pas le mois de Marie, ici, c'est le mois des départs !

Alors, sous l'œil de lynx de notre mère, nous allâmes déposer inlassablement, sur une table réservée à cet effet, les objets qu'elle nous désignait : une fois encore, pendules et pendulettes, vaisselle et verrerie, toutes choses fragiles passèrent entre les mains de notre père pour être habillées de fin papier et couchées pour le temps du voyage dans un lit de paille.

En regardant avec quelle douceur, pour ne pas dire avec quelle tendresse, il entourait l'une des statuettes, je

pensai : « Quel dommage de ne pas être un simple objet ! »

Le déménagement dura un peu plus longtemps que le dernier ; en effet, l'escalier de ce vieil immeuble compliqua les opérations et certains meubles nouvellement achetés durent être passés par les fenêtres.

Néanmoins, en fin d'après-midi, les camions prirent la route avec, dans la cabine de l'un d'eux, notre père qui partait en éclaireur pour faire l'ouverture.

Le voyage du Havre à Reims par le train — puisque nous retournions à Reims — se passa mieux que l'aller quelques années auparavant. D'une part j'avais dix ans, et je pouvais assumer mes responsabilités sans avoir à demander de l'aide ; de l'autre, pour éviter d'être malade, il me suffisait de rester debout dans le couloir du wagon, afin de ne pas respirer l'air du compartiment alourdi par les relents d'œufs durs et de camembert, aliments de prédilection des voyageurs de l'époque.

Lorsque nous parvînmes à la hauteur du nouveau logis, les camions étaient encore là bien que l'emménagement des meubles, paniers et caisses fût déjà

terminé, ce qui ne manqua pas de nous intriguer ; notre entrée coïncida avec le moment où notre père, devant la dernière caisse ouverte, constatait en proférant des jurons qu'un charretier n'eût pas désavoués que, là aussi, de nombreux objets de valeur étaient brisés. Profitant de notre arrivée, il hurla à l'adresse de notre mère : — Bien sûr ! Ça devait arriver ! Vous ne faites rien ! Je dois tout emballer tout seul !

— Mais voyons Louis ! Je ne peux pas être partout ! Vous savez combien j'ai fort à faire avec ceux-là ! (Elle nous désigna de la pointe du menton.) Nous regardions cette scène, impassibles parce qu'habitué, lorsque

notre mère, irritée que nous assistions aux réprimandes qui lui étaient adressées, se jeta littéralement sur Alberte, restée à sa portée, et lui administra une correction sans retenue.

Pierre et moi, qui avons réussi à nous dégager à temps, attendions que l'orage passe depuis le fond de l'appartement.

Soudain, à l'intensité des sanglots, nous sûmes que notre grande sœur n'était pas loin et, sur la pointe des pieds, nous allâmes la rejoindre : Alberte saignait abondamment du nez et avait une paupière mi-close, déjà cernée de bleu.

— Ils sont partis ! murmura Alberte,

la voix hachée de gros pleurs.

— Elle t'a bien arrangée, la garce !  
hurla Pierre. Il faut absolument que  
nous sortions de cet enfer !

— Comment veux-tu faire ? Où  
veux-tu aller ? Et avec quel argent ?  
questionna Alberte en hoquetant.

— Mais maman Cathy doit pas être  
loin d'ici ? Tu connais l'adresse, toi ?  
demandai-je en regardant  
simultanément Alberte et Pierre.

— Non ! fit tristement Alberte en me  
prenant par les épaules. Il n'y a qu'eux !

— Alors je ne la reverrai jamais  
plus ?

Et à mon tour j'éclatai en sanglots.

— Ne vous en faites pas, les filles ! continua Pierre en serrant les poings, je vous défendrai, moi, quand je serai grand !

Puis, après nous être consolés de notre mieux, nous visitâmes le nouvel appartement en commentant les travaux qui seraient certainement exécutés — nous connaissions la mégalomanie dont souffrait notre père.

Il y avait cinq belles pièces, une grande cuisine, et, ce que nous n'avions jamais vu, une salle de bains et le chauffage central ; le tout desservi par un long couloir.

Nous attendions dans la cuisine lorsque nos parents rentrèrent d'humeur

fort gaie ; la réconciliation s'était apparemment faite autour d'une bonne table.

Sans plus s'occuper de nous, ils allèrent dans leur chambre en claquant la porte ; c'était le signal, bien connu de nous trois, que nous pouvions aller nous coucher.

Comme prévu, quelques jours plus tard, commencèrent les travaux. Qu'en dire ? Rien de plus, rien de moins que lors des emménagements précédents : la même démesure que pour les réfections antérieures, le même esprit pointilleux. Néanmoins, nous eûmes beaucoup moins de travail ; l'appartement était en meilleur état et

l'on sentait qu'il avait été habité par des gens d'un niveau social plus élevé. En conséquence, la remise à neuf fut effectuée en moins d'un mois, avec toutefois des journées de travail de seize à dix-huit heures. C'est qu'il n'était pas question de week-end, à la maison, ni même de repos dominical !

Un soir, nous reçûmes l'ordre d'être présents, le lendemain à quinze heures, dans le bureau de notre père ; car maintenant il avait son bureau, un genre de repaire toujours fermé à clef. Tous deux s'yisolaient parfois plusieurs heures et en ressortaient le plus souvent très bougons.

Comme nous nous doutions

parfaitement des raisons de ce rendez-vous, Pierre, notre boute-entrain, sifflota en catimini : « Lorsque tout est fini, la la la ! »

Le lendemain, à quinze heures sonnantes, nous nous retrouvâmes donc dans l'ancre du « Tribunal » : notre père jouait son rôle de président, notre mère celui d'assesseur.

Nous étions tellement habitués à leurs extravagances que nous préférions en rire sous cape.

Il y eut peu de changement dans l'énoncé des travaux dévolus à Alberte et à Pierre ; en revanche, on ne parla même pas des corvées qui allaient m'être réservées. Peu à peu, je

devenais officiellement la domestique stylée que nos parents rêvaient d'avoir à leur service.

À la période des inscriptions, nos parents me firent normalement porter sur la liste de l'école du quartier, puisque c'était obligatoire, mais en raison de mon retard ce fut dans une classe inférieure à ma classe d'âge.

N'allant en classe, là aussi, que lorsqu'il n'y avait rien à faire à la maison — autant dire presque jamais —, je ne pouvais pas suivre. La maîtresse, comme on l'appelait à

l'époque, se désintéressa très vite de mon cas, et je fus reléguée au fond de la classe pour éviter la dissipation des autres élèves qui riaient de ma naïveté, de mon ignorance, et surtout de mon accoutrement.

Si je n'allais pas à l'école tout au long de l'année scolaire, en revanche nos parents m'y envoyaient pendant les quinze derniers jours avant les grandes vacances. Pendant cette période, alors que les petites filles apportaient leurs poupées ou leurs jouets préférés, j'arrivais avec des chaussettes à raccommoder ; ce qui d'ailleurs semblait être la meilleure distraction

de l'école !

Je l'avoue, je n'aimais pas l'école. Mais qui aurait aimé un lieu où l'annonce de son nom déclenchait le chahut ? Un lieu où il était continuellement la cible de toutes les plaisanteries ? Un lieu où il était, là aussi, méprisé, incompris ?

Nouvelle lubie, du jour au lendemain nos parents décidèrent que nous reprendrions nos repas à leur table, afin de perfectionner les « belles manières » qu'ils nous avaient inculquées et qui, d'après eux, laissaient à désirer.

D'abord, nous ne passions dans la salle à manger que lorsque l'un d'eux nous y autorisait ; ensuite, nous devions rester debout derrière nos chaises, attendant la permission de nous asseoir ; enfin, quand celle-ci était accordée, nous récitons une prière de leur invention : « Nous vous remercions de nous accepter à votre table, ainsi que de la nourriture que vous voudrez bien nous donner. »

Il nous arrivait de rester plus d'une heure debout, chacun derrière sa chaise, dans un silence gênant, les bras le long du corps, la tête qui chavirait — le poids du corps, souvent rompu de fatigue, reposant sur une jambe, puis sur l'autre — pour parfois les entendre

dire, à la fin du supplice : —  
Desservez ! Nous n'avons plus faim !

Comme nous ne devions prendre notre couvert que lorsque notre père commençait son repas, il nous arrivait de rester devant notre assiette sans pouvoir y toucher. Ce qui nous semblait moins pénible : nous étions assis.

Notre père en était souvent le responsable, mais notre mère n'était guère plus tendre, et son regard haineux porté sur des enfants qu'elle avait enfantés faisait mal à voir.

Avec quelle tristesse je me souviens des repas méthodiquement ponctués de réflexions désobligeantes : — Qu'est-

ce que vous nous coûtez cher !

— Tenez-vous droits !

— Moins de bruit ! (Nous ne bougions pas.) Et lorsque enfin nous allions pouvoir porter à notre bouche le morceau tellement attendu : — Pose ta fourchette et donne tes poings, toi !

Notre mère, sans raison, choisissait tantôt l'un, tantôt l'autre, et les coups de manche de couteau tombaient durement sur les os de notre poing fermé, ou sur les deux poings, que nous devions présenter sans broncher ; elle recommençait tant qu'elle n'avait pas entendu le bruit caractéristique du coup bien assené.

Lorsque le repas, que nous avions servi chacun notre tour, était enfin terminé, nous attendions l'autorisation paternelle de nous lever puis, debout derrière nos chaises, nous récitons : « Nous vous remercions de la nourriture que vous avez bien voulu nous donner. »

L'appréhension d'être à leur table était si grande que cette nourriture « qu'ils avaient bien voulu nous donner » était mal assimilée ; bref, nous continuions à dépérir.

Alors, de nouveau, notre père déclara « prendre notre santé en main ». C'était décidément son expression favorite.

De ce jour, il nous gava, le mot n'est pas exagéré, midi et soir, d'extravagantes quantités de pommes de terre frites dans cette graisse de bœuf dont nous retrouvions les résidus dans nos PDC du matin, de viande et de pâté de bœuf des plus gras.

Le résultat fut encore plus décevant : Alberte avait maigri de deux kilos ; Pierre et moi n'avions pas changé de poids.

Fort mécontent de cette opération coûteuse qui ne menait à rien, notre père mit fin au « gavage », pour notre plus grande satisfaction, se contentant de souligner : — Vous apprendrez un jour ce que vous nous coûtez, et les

sacrifices que nous faisons en vous gardant !

Nous menions courageusement cette vie de forçat du vendredi matin au jeudi midi dans l'espoir d'obtenir le « droit de sortie » que nos parents nous accordaient désormais avec un peu plus de liberté d'action. Cette possibilité nous permit d'ailleurs quelques visites agréables : la cathédrale, certaines caves de champagne où, astucieux, nous nous mêlions aux touristes, les cimetières en général — notre façon de pallier l'absence de grand-mère. Est-ce que ce furent nos fréquentes promenades à

travers les tombes, ou la misère morale dans laquelle nous vivions, qui déclenchèrent l'idée de suicide chez notre sœur ? Certainement les deux ! Toujours est-il qu'un soir Alberte ne rentra pas de l'école à l'heure habituelle. L'insulte à la bouche, nos parents partirent à sa recherche, espérant bien se défouler sur elle.

À l'attendre, le temps nous sembla interminable. La nuit était tombée quand un clochard, trempé jusqu'aux os, ramena notre sœur, ruisselante, ses pauvres vêtements collés à son corps décharné, les cheveux griffant son visage pâle de longues ratures noires.

Par la porte largement ouverte,

stupéfaits et heureux, nous regardions Alberte en pleurant, sans trouver les mots qu'il eût fallu. Dans le silence poignant, le vieux bonhomme, le gueux, les trouva. Il nous dit de sa voix rocailleuse : — Eh bien quoi ! Embrassez-vous !

Puis, s'asseyant sans manières dans un fauteuil à sa portée, il nous raconta comment il avait sauvé notre sœur du suicide. Il répétait de temps en temps : — De mon appartement, là-bas, sous le pont de la Vesle, j'ai entendu un plouf ! Et j'y suis allé ! C'est tout !

Il y avait tant de bonté dans ses yeux injectés de sang, il parlait avec tant de douceur que, subjugués, nous

l'écoutâmes avec respect, sans broncher, sans même oser une seule question. Ce vieil homme en guenilles, à la barbe hirsute, aux cheveux blancs était intarissable ; aussi, pour nous qui n'avions pas de grand-père, pour nous qui n'entendions que des cris, ce fut une joie de l'écouter, un délicieux moment d'émotion. Pourtant cet homme si bon, si humain donnait l'impression de vivre dans un autre monde : son regard était lointain, comme absent ; il se leva, prit son gros bâton noueux et nous demanda simplement : — Vous voulez me reconduire jusqu'en bas de la rue ? Après je me débrouillerai !

En le raccompagnant, Pierre et moi, nous nous aperçûmes qu'il était atteint

de cécité avancée mais, par peur ou par timidité, nous n'osâmes pas aller plus loin.

Quand je croise aujourd'hui l'un de ses semblables, il m'arrive encore de me demander : qu'est-il devenu ?

Alberte avait revêtu sa grande blouse grise lorsque nos parents rentrèrent et l'aperçurent. Sans un mot, ils se précipitèrent sur elle, l'empoignèrent chacun leur tour et lui assenèrent une paire de gifles.

Le dernier coup porté par notre mère fut si violent qu'il envoya notre soeur contre le mur de la pièce, où elle resta un moment inerte ; alors notre père, la prenant par un bras, la secoua durement

et l'emmena dans un réduit qu'il ferma à clef.

Après l'enquête normale de la police, où personne ne chercha à approfondir les raisons du désespoir de cette enfant, le dossier fut classé et nos parents purent agir à leur guise, sans davantage éveiller la curiosité.

En effet, Alberte resta enfermée deux mois dans notre chambre : notre père en avait cloué les persiennes, et le seul mobilier consistait en un lit et un seau. Il nous fut interdit, à Pierre et à moi, de lui adresser la parole, même en lui apportant deux fois par jour le pain et l'eau, sa pitance de prisonnière.

Deux mois plus tard, notre sœur

sortit enfin de sa cellule pour retourner en classe, où elle avait été portée malade. Elle avait le visage décomposé, le regard plus triste encore, angoissé.

La fugue de Pierre Un jeudi  
après-midi, à notre grande  
stupeur, nos parents  
brûlèrent le martinet usé, et,  
après nous avoir demandé  
de les en remercier à  
genoux, ils partirent se  
promener.

Après leur départ, ce geste étonnant  
nous amusa sans toutefois que nous y  
attachions trop d'importance, tant nous  
étions habitués à leurs bizarreries de  
toutes sortes. Privés ce jour-là de notre  
« droit de sortie » pour une futilité,  
nous étions avant tout heureux de leur

absence.

À leur retour, notre père m'offrit un joli paquet, et, comme Alberte et Pierre m'avaient embrassée le matin même en me souhaitant ma fête, je fus abasourdie et remerciai en bégayant d'émotion.

Notre mère pouffa alors de rire et me dit d'un ton ironique qui me glaça : — Ouvre ton paquet, la Marthe ! Ouvre vite ! Tu diras merci après !

M'exécutant, non sans appréhension, je sortis d'une boîte enrubannée — comble du sadisme — un affreux martinet aux lanières ferrées à leur extrémité.

Le cœur ulcéré par cette nouvelle méchanceté, je restai stupide devant eux, le martinet en main, ne sachant quelle contenance prendre, lorsque notre père, que nous n'avions pas encore entendu, poussa le sadisme un peu plus loin en me disant : — Donne-en un bon coup à ta sœur et à ton frère ! Comme je restais momifiée, il me prit brutalement le martinet et en assena froidement, à chacun de nous trois, deux énergiques coups sur les jambes.

— C'est une simple anticipation sur l'avenir ! lança gaiement notre mère, en ôtant son chapeau d'un geste large.

C'était toujours les dimanches, ou les jours dits de fêtes, qu'aux heures des repas nous avions droit aux récriminations les plus acides.

Aujourd'hui ressemblait à s'y méprendre à dimanche dernier. Notre père s'était assis très vite, notre mère en avait fait autant ; puis, après avoir récité la prière, nous avions pris place à leur table, où trônait un des plus beaux poulets rôtis que nous ayons jamais vu, et dont le fumet taquinait agréablement mes narines.

Le calme régnait. Sur la cheminée de marbre nouvellement installée, la pendule Louis XVI, flanquée de ses deux candélabres, égrenait

inlassablement ses minutes : vingt depuis notre entrée. J'étais de plus en plus assommée par le profond silence, haché par ce tic-tac qui devenait lancinant.

Pas un toussotement, pas un raclement de gorge pour troubler ce silence de mort, ni donner un brin de vie à la pièce ; les poings posés de chaque côté de mon assiette, je me répétais, au rythme du mouvement d'horlogerie : « Ça va, ça vient », et, tout à coup, j'eus les oreilles qui bourdonnaient, l'impression désagréable que mon corps oscillait, que j'allais tomber en faiblesse ; alors, pour effacer cette illusion, je déplaçai une main et me frottai les yeux, l'un

après l'autre.

— Qu'as-tu ? me demanda sèchement notre mère. J'avais gagné sans le vouloir. Le silence était rompu.

— Rien, mam !

Comme il m'était intolérable de l'appeler maman, je ne prononçais que le début de ce mot qui me faisait mal.

Notre père prit enfin la parole, d'un ton solennel qui laissa augurer que le repas n'aurait sans doute pas lieu, ou beaucoup plus tard.

— Henriette, apportez-moi le livre de comptes !

— Mais, Louis, il est l'heure de déjeuner !

— Je vous demande le livre de comptes ! insista notre père d'une voix ferme qui n'admettait pas de réplique.

En passant près de moi, notre mère calma ses nerfs en me pinçant sauvagement, et elle me lança : — Va donc remettre le plat dans le four, au lieu de rester là comme une gourde !

Je l'aurais remerciée tant j'étais heureuse de me lever. Arrivée à la cuisine, je caressai plusieurs fois le poulet et me léchai les doigts avant de remettre le plat dans le four, puis je revins m'asseoir au moment où notre père clamait à brûle-pourpoint : — Nous avons été obligés de vendre l'appartement du Havre, où nous avons

fait tant de sacrifices, toujours pour votre confort !

Puis, après une interruption de dix minutes, il reprit en ouvrant le livre de comptes : — Votre nourriture nous coûte de plus en plus cher ! Nous ne pouvons pas continuer ainsi !

Où voulait-il en venir ? Nous nous parlions tous trois sous la table à coups de pied, et la conversation allait bon train.

— Alberte ! continua-t-il. Pendant combien de mois vas-tu encore perdre ton temps à l'école ?

— Je devrais passer le brevet en fin d'année scolaire ! répondit ma grande

sœur avec des larmes dans la voix.

— Et ça te servira à quoi ? remarqua notre mère d'un air pincé.

Boursière d'État, leur fille ne leur coûtait rien en études ; mais, se sentant particulièrement visée, Alberte demanda, comme ils le souhaitaient, la permission d'arrêter ses études avant les examens.

Faisant alors mine de la laisser libre de sa décision, notre père dit simplement : — Si tu n'as plus envie d'étudier, tu es libre !

— Nous ne pouvons pas non plus te nourrir à ne rien faire ! lança notre mère avec avidité.

Sans attendre une quelconque réponse, notre père énonça la liste des dépenses usuelles, jour après jour depuis le début de l'année, sans oublier les détails sordides inscrits sur le livre de comptes, comme : un kilo de pain (manque la pesée), un kilo de sucre (manquent deux morceaux), un kilo de pruneaux (en manquent trois), une boîte d'allumettes (en manquent douze). À l'époque, les boîtes d'allumettes en contenaient cent. Sans doute en avons-nous perdu le long du chemin, en courant, car nous ne les avons pas mangées !

Enfin le livre fut lancé sur la table et, dans le silence qui nous écrasait, notre père grommela : — Desservez !

Je n'ai plus faim !

Deux jours plus tard, Alberte se présenta dans les bureaux d'une usine où elle fut embauchée sur-le-champ. Nous étions en 1936, l'année des grèves avec occupation d'usines.

Les brimades, les injures, les sarcasmes, les privations de liberté et de nourriture, les souffrances physiques continuelles et le manque évident d'affection — qui avaient déjà déprimé Alberte au point qu'elle avait tenté de se suicider, étaient en train de démoraliser notre frère Pierre. Élève brillant, ayant toujours les

appréciations les plus élogieuses de ses maîtres, d'un naturel optimiste, regardant l'avenir avec confiance, Pierre commençait pourtant à faiblir, son moral était atteint. À treize ans, notre frère était en effet à l'âge où l'injustice provoque la révolte. Si bien qu'à la suite d'une nouvelle correction imméritée, il m'avait glissé à l'oreille : — Je me sauverai !

Il tint parole. Un soir, pas de Pierre. Comme lors du suicide manqué de leur fille aînée, nos parents partirent à sa recherche, en nous intimant l'ordre de rester cette fois-ci près de la fenêtre pour les guetter, et de n'ouvrir à personne.

Ils rentrèrent furieux, puisque bredouilles, et s'enfermèrent dans leur chambre, non sans nous avoir ordonné de demeurer le reste de la nuit sur une chaise, près de la fenêtre où nous savions n'avoir rien ni personne à attendre. Je m'endormis d'ailleurs très vite, la tête sur les genoux d'Alberte.

Le deuxième jour d'absence mit notre père dans l'obligation de déclarer la disparition de son fils, ce qui entraîna la parution d'avis dans les journaux et à la TSF. De ce jour, nous n'eûmes plus le droit de sortir ni même de nous montrer à la fenêtre, tant nos parents craignaient les questions indiscrètes, questions auxquelles de toute manière nous n'aurions pas

répondu, car les représailles ne se seraient pas fait attendre.

Enfin, le troisième jour, un représentant des services de la préfecture de police vint voir nos géniteurs pour leur apprendre que leur fils était sain et sauf, qu'il se trouvait à quelques centaines de kilomètres de Reims, à la frontière suisse.

De la pièce où nous avons réussi à nous introduire subrepticement nous entendions la conversation, et Alberte me dit tout bas : — Quel dommage qu'il n'ait pas réussi... Il n'en était pourtant pas loin... Qu'est-ce qu'il va payer, maintenant !

Nous retrouvâmes nos chaises avant

le départ des autorités : — Qui va aller chercher ce garnement, comme ils l'appellent ? murmura Alberte en se mordillant les lèvres.

— Tu crois que Pierre sera enfermé dans sa chambre comme tu l'as été, ou qu'ils vont s'en débarrasser ?

En disant ces derniers mots, je me rappelai avec nostalgie la pension où nos parents m'avaient abandonnée un trop court moment à mon gré.

Ce fut notre mère qui partit le chercher par un train de nuit tandis que notre père s'occupait d'aménager la chambre de son fils en cellule.

Dès son retour, également par un

train de nuit pour éviter les commérages des voisins, Pierre n'eut ni le droit de nous revoir, ni celui de nous parler ; après une correction mémorable dont nous entendîmes les échos depuis la pièce voisine, il fut enfermé dans sa chambre aux volets cloués, avec un lit et un seau pour tout mobilier.

— Que devient monsieur Pierre ? me demanda un jour une voisine, un peu curieuse certes, mais surtout lucide.

Bien sûr, je ne répondis pas et fis semblant de ne pas avoir entendu la question : cela devenait embarrassant.

Un dimanche matin, nous ne fîmes

pas réveillées par la sonnerie habituelle. La porte de la chambre-prison de notre frère était ouverte et nos parents partis. Un simple mot griffonné était posé en évidence sur la table de la cuisine : « Vous n'avez pas à sortir ; nous rentrerons ce soir. »

En effet, nos parents rentrèrent le soir, très tard, et sans autre explication notre père nous annonça : — Votre vaurien de frère est désormais en pension !

— Pour les étrangers, vous ne savez rien ! ajouta notre mère pour conclure.

Et la porte de leur chambre claqua.

Personne ne pouvait deviner de quoi était faite l'existence derrière les murs de l'appartement bourgeois que nous habitions ; pourtant, la tentative de suicide d'Alberte n'était pas passée inaperçue, elle n'avait pas manqué d'exciter la curiosité : on en faisait des gorges chaudes dans ce quartier de prolétaires où il n'était accordé que bien peu de sympathie à nos parents, ces gens hautains et durs vis-à-vis de ceux qu'ils estimaient leurs êtres inférieurs.

Dès notre arrivée dans l'immeuble cossu, qui contrastait avec les maisonnettes de la cité ouvrière toute proche, nos parents nous avaient présentés comme des êtres

insupportables, voire méchants et monstrueux, espérant élever une barrière infranchissable entre les deux camps. C'était méconnaître les enfants toujours enclins à rechercher le contact humain.

Le terme de « monstres hypocrites » dont nos parents nous stigmatisaient laissait les esprits assez sceptiques, car nous nous comportions comme des enfants normaux. En outre, nos paupières gonflées d'avoir trop pleuré, les marques apparentes des coups portaient le voisinage à mettre en doute leurs dires, et le nouveau scandale de la fugue de Pierre faisait grand bruit au-delà même du quartier. Le silence qu'ils firent sur cette affaire défraya les

conversations et choqua énormément. Comment ? On avait appris par voie de presse la disparition d'un enfant et son retour chez ses parents et on ne pouvait pas en savoir davantage ?

Les commères, comme il en existe partout, s'impatientaient ; les langues effilées s'ennuyaient de ne pouvoir colporter ce qui se passait chez ces gens « pas comme les autres ». Car, enfin, devait-on se dire : cet enfant retrouvé, où était-il maintenant ? Et si les parents... ?

Ces commentaires allèrent bon train et, un après-midi, deux messieurs bien polis vinrent demander à nos parents des éclaircissements sur les raisons de

la fugue de leur enfant, et surtout sur l'endroit où il se trouvait.

Furieux de ce qu'ils estimaient être une incursion dans leur vie privée, qu'ils savaient avoir été dictée par la curiosité du voisinage, nos parents décidèrent de ne plus adresser la parole à qui que ce fût. De même, Alberte et moi reçûmes l'ordre impératif de ne plus répondre aux marques de sympathie.

La guerre était déclarée entre les deux classes rivales. Alors nous ne tardâmes pas à entendre dire sur notre passage : « Ce sont les mecs aux as », ou, nous aventurant dans la cité ouvrière, à recevoir des cailloux.

Alberte, qui avait repris son travail, avait la chance inouïe de partir à sept heures du matin et de ne rentrer à la maison qu'à dix-neuf heures, car l'humeur massacrate qui régnait depuis le début de cette affaire n'était plus supportable.

Cela faisait un an déjà que Pierre avait été emmené de nuit par nos parents, d'après eux en pension. Alberte et moi étions toujours sans nouvelles de lui.

En effet, nous n'avions pas revu notre frère depuis son dernier départ pour le collège : pendant le laps de

temps où il avait été prisonnier dans sa chambre, notre père, qui détenait la clef de la pièce, s'était même chargé en personne d'apporter à son fils sa subsistance, c'est-à-dire le pain et l'eau.

Pas une fois, depuis son entrée en pension, nous n'avions entendu prononcer son prénom. La visite ce jour-là de trois représentants de la Compagnie de Jésus ne nous procura que peu de précisions, malgré l'espoir que nous avions conçu en les voyant arriver. Nous apprîmes quand même que notre frère était à Hirsou. Cachées derrière les doubles rideaux de la pièce jouxtant le bureau de notre père, nous essayâmes d'en savoir davantage.

En vain ; malgré mon attention fixée au maximum, retenant par instants ma respiration pour mieux me concentrer, je ne percevais que des chuchotements. Mis à part les « jamais » réitérés avec force par notre père, l'on eût pu se croire à proximité d'un de ces confessionnaux rangés le long des nefs latérales.

Lorsque l'entretien sembla se terminer, nous quittâmes notre cachette pour retrouver la cuisine, l'unique endroit où nous devions demeurer, déçues l'une et l'autre de n'avoir rien appris de plus.

Néanmoins, sitôt après le départ de cette délégation de jésuites, une

explication orageuse entre nos parents, dont le ton montait peu à peu, nous apprit que Pierre ne resterait pas à Vouziers — donc nous avons bien compris -, mais qu'il serait conduit dans une école de mousses à Brest et que les démarches en ce sens seraient entreprises sans tarder.

Il fallait se rendre à l'évidence, nous ne reverrions pas notre frère avant longtemps, d'autant que nos parents le conduiraient eux-mêmes jusqu'à Brest.

Le chantier infernal Nos  
parents voyageaient  
beaucoup depuis quelques  
mois, ils disparaissaient  
parfois une semaine entière.  
C'était alors le calme pour  
Alberte et pour moi et,  
malgré les travaux  
ménagers intensifs dont  
j'étais chargée — je n'allais  
même plus à l'école — et le  
peu de nourriture laissé à  
notre disposition, nous  
étions heureuses de mener

cette nouvelle existence.

Puis leurs absences se firent plus nombreuses, plus fréquentes aussi, jusqu'au jour où nous apprîmes qu'un nouveau déménagement était en préparation pour la mi-juillet. Rien n'était changé, ce furent les mêmes péripéties que pour les départs précédents.

« Amiens ! Amiens ! quinze minutes d'arrêt ! » criait par intervalles le chef de gare, pendant que nous passions les bagages à notre mère descendue sur le quai.

Au sortir de la gare vieillotte, je remarquai tout de suite le nombre

impressionnant de panneaux publicitaires sur les renommées gastronomiques de la ville ; de quelque côté que l'on se tournât on pouvait lire : « Ne partez pas d'Amiens sans avoir dégusté, ou emporté, son célèbre pâté de canard, ses macarons, ses tuiles », ce qui démontrait le goût prosaïque de la population. En revanche, il n'y avait qu'un seul panneau, masqué par le feuillage d'un superbe platane, pour vanter : « Amiens, sa cathédrale gothique du XIII<sup>e</sup> siècle, ses célèbres sculptures des portails, son beau Dieu », comme si les habitants de cette ancienne capitale de la Picardie avaient honte de faire valoir l'un des plus beaux bijoux de l'architecture.

Étant donné que nous avons appris par grand-mère qu'Amiens était le berceau de la famille paternelle et maternelle, je saisis mieux l'esprit calculateur de nos parents, tellement envieux, toujours animés par l'appât du gain, prétextant toutefois ne se démener que pour notre seul confort.

En effet, s'ils avaient choisi Amiens, n'était-ce pas pour retrouver la riche tante Émilienne et son fils Victor encore célibataire ? Ne les avons-nous pas entendus dire, au retour de l'un de leurs incessants déplacements : « Il ne s'agit pas de laisser passer l'héritage entre les mains d'une

étrangère, alors que nous avons une fille à marier ! »

Et si c'était pour se rapprocher de la tante Jeanne ? Beaucoup moins riche, c'est un fait, mais qui avait une fille bigrement jolie et toujours libre, à ce qu'il paraissait, et dont la correspondance suivie avec notre père occasionnait des scènes de ménage !

À moins que ce ne fût pour revoir la tante Hélène ! Grand-mère ne nous avait que peu parlé de sa sœur cadette, la mal-aimée ; il n'y avait qu'un bien maigre héritage à attendre à sa mort ; mais à les connaître, nos parents voulaient certainement sauvegarder aussi cette succession, si minime fût-

elle.

À suivre le pas décidé de notre mère, nous ne tardâmes pas à arriver au pied d'une maison bourgeoise qui surplombait un peu les autres. Dès l'entrée, nous fûmes accueillies par la veuve éplorée, à l'accent dur des gens du Nord, qui avait vendu à nos parents la propriété où elle était née, où elle s'était mariée, et avait donné le jour à un fils unique, Henri, qu'elle allait rejoindre en Normandie.

Visiblement cette femme malingre, souffreteuse, s'arrachait difficilement aux murs qui avaient été, nous dit-elle, les témoins de soixante années de bonheur avant la mort de son mari.

« Soixante années de bonheur ! qu'est-ce que tu en penses ? » glissai-je à l'oreille d'Alberte, pendant le brouhaha des adieux.

La vieille dame s'en alla les yeux embués de larmes, et la porte n'était pas encore refermée que notre père, tout rayonnant de la bonne affaire qu'ils avaient faite, annonça : — Nous allons fêter ça dehors !

Mais il ajouta presque aussitôt, pour qu'il n'y eût pas de quiproquo : — Vous, les filles, finissez de déballer !

— Sans rien casser ! glapit notre mère en refermant bruyamment la porte.

Nous ne déballâmes pas tout de suite, je l'avoue. Nous commençâmes par visiter cette grande maison de deux étages, où tout était dans un état de vétusté inimaginable, où les pièces dégageaient une odeur âcre, semblable au parfum indéfinissable qui s'échappe d'une boîte à souvenirs.

Du grenier à la cave en passant par les deux chambres, le salon, la salle à manger, la véranda, tout avait un charme antique et solennel malgré le délabrement et la patine du temps qui avait marqué de son empreinte les boiseries et les peintures.

Quant au jardin, merveilleuse petite forêt vierge, il ne resterait sûrement

pas ainsi, avec ses murs prêts à s'écrouler si on les séparait brutalement du lierre qui les étreignait, avec ses arbres aux troncs déformés par les ans, encore verts mais sans aucun doute pas assez pour leurs nouveaux propriétaires qui allaient en estimer la valeur avant toute chose.

Nous déballions le dernier panier lorsque la porte s'ouvrit. Toujours heureux de vivre, repus, nos parents constatèrent alors que nous n'avions pas terminé et, bien évidemment, se défoulèrent en nous frappant comme des brutes.

Cela faisait des années que nous endurions coups, brimades, injustices

de nos parents, et que nous continuions quand même à les respecter et à leur obéir, sans avoir trouvé le moyen de montrer notre révolte.

Toute rébellion s'avérant impossible, nous décidâmes pourtant de nous détacher d'eux ; c'était une résolution enfantine mais qui pour nous marqua la rupture : ainsi, lorsque nous pensions ou parlions d'eux, les mots de père et mère n'eurent plus cours et furent remplacés, avec un sens très péjoratif, par monsieur et madame.

Un an ! cela dura un an ! un an

pendant lequel jour après jour, été comme hiver, de cinq heures du matin à vingt-deux heures, voire vingt-trois heures, avec deux poses d'une heure chacune à des moments indéterminés, tous les trois, c'est-à-dire « monsieur », Alberte et moi, abattîmes des cloisons, changeâmes planchers et cheminées, gâchâmes du ciment et du plâtre, transformâmes les installations d'électricité, de gaz et d'eau, peignîmes, tapissâmes, et j'en passe. Une année durant laquelle nous vécûmes sur un véritable chantier dont n'aurait pas eu à rougir un entrepreneur et où, tour à tour, nous exerçâmes tous les corps de métier.

Au bout de cette année infernale, où nous n'étions sorties en ville que six fois au plus — et encore, uniquement pour rapporter du matériel estimé trop lourd pour « madame » —, Alberte, qui ne supportait plus l'existence harassante que nous menions sans perdre connaissance, reçut de « monsieur » un ordre formel : — Tu feras dorénavant les commissions à la place de ta mère qui est fatiguée, et tu en profiteras pour te chercher un emploi !

— Au lieu de passer ta vie à ne rien faire ! estima nécessaire d'ajouter « madame » de sa voix aigre.

À force de côtoyer les commerçants, Alberte trouva en effet un emploi chez l'un d'eux et demanda l'autorisation à « monsieur » et à « madame » de s'y faire embaucher.

Au seul nom du futur employeur, le plus connu des épiciers sur la place d'Amiens, « monsieur » s'écria : — Voilà une fille intelligente !

Le lendemain matin, Alberte disparut très tôt pour ne rentrer que le soir.

Au bout de quelques jours, « monsieur » annonça à sa fille aînée qu'elle pouvait sortir aussi les dimanches et aller à la messe selon son désir. Cette fois-ci, c'en fut trop pour

moi : comment ? Alberte pouvait sortir tous les jours, et les dimanches maintenant ! « Mais c'est une trahison ! pensai-je. Elle tourne de leur côté ! »

Nous ne nous parlions plus depuis cette décision ; d'ailleurs, comme sa chambre était séparée du grenier où je couchais par un étage, cela nous évitait tout contact ou explication.

En créant des différences de vie entre leurs filles, « monsieur » et « madame » savaient pertinemment ce qu'ils faisaient, et ils pouvaient se réjouir de la zizanie qu'ils semaient entre nous. Ils espéraient ainsi contrebalancer l'une des forces qu'ils sentaient se dresser contre eux.

Bien que la fatigue morale, autant que physique, me marquât de son empreinte, je dus suivre l'impétuosité de « monsieur » qui s'attaqua sans répit à la petite forêt vierge du jardin.

Je me jetai alors à corps perdu dans le travail, sans rechercher autre chose que l'oubli, quelle que pût être ma répugnance à détruire les splendeurs naturelles dispersées sous l'inextricable enchevêtrement de ronces et de lianes odoriférantes : rosiers, pavots, oeillets, asters, hortensias, pivoines, jacinthes furent arrachés et jetés au feu que je devais allumer dès le matin et, par précaution, éteindre tous les soirs.

À leur tour les lilas, groseilliers, cassis eurent les honneurs des flammes et, pour parachever ce véritable massacre, les arbres fruitiers : pommiers, poiriers, pruniers furent ébranchés, abattus, tronçonnés, et les billots fendus à la hache, cette hache qui avait déjà tranché tant d'autres vies auparavant !

Le lierre fut à son tour arraché des murs sans rémission avant d'être brûlé lui aussi.

Après deux mois de saccage, de vandalisme, il ne resta qu'une terre cendrée et trois murs pitoyables, dont chaque pierre semblait bouder sa voisine et menaçait de se désunir.

Au début du mois de novembre, une benne de sable, des briques et des sacs de ciment furent déchargés sur le trottoir de la maison.

Pour les qu'en-dira-t-on du voisinage, qui allaient déjà bon train, « monsieur » et « madame » rentrèrent eux-mêmes les sacs de ciment et les briques dans le couloir : j'accomplissais le reste du chemin pour les déposer dans la cour ; puis ils transportèrent le sable à l'aide de seaux qu'ils déposaient dans le couloir, seaux que je devais aller vider en courant dans la cour pour ne pas les faire attendre.

Préalablement au nouvel emploi de

maçon qui allait m'être affecté, je dus préparer mon travail, c'est-à-dire une tranchée le long des murs, arracher les racines profondes restées en terre, et dégager le vieux mortier des joints ; ce qui me prit un long mois, souvent sous la pluie automnale, alors que de la véranda « monsieur » et « madame » surveillaient attentivement l'avancement des travaux.

Un geste, pourtant, que je pris pour de la compassion : un jour de froid intense, « monsieur » m'apporta un grand bol de chocolat chaud et me prépara le mortier pendant que je réchauffais mes mains au récipient.

Sevrée de tendresse, il ne m'en

fallait pas plus pour fondre et, tout heureuse de cette intention, je repris les outils et me remis au travail ; une petite flamme réchauffait mon cœur.

Décembre et sa froidure, janvier et sa neige, février et son verglas, et toujours la truelle passait et repassait sur les joints que je finissais souvent avec les doigts de mes mains devenues calleuses et informes.

Enfin je recouvris d'un glacis la crête des murs ; du haut de l'échelle, je voyais les rideaux des fenêtres alentour écartés pour mieux voir ce maçon pas comme les autres.

Avant l'arrivée du printemps, « monsieur » s'occupa lui-même de la

plantation des nouveaux arbres fruitiers : pommiers, poiriers, pruniers, ainsi que des arbrisseaux. Pendant ce temps, j'achevai, dans le fond du jardin, la construction d'un muret qui devait garder hors de la vue les litières de ces chers lapins que nous allions avoir, mais aussi cacher le seau de crottin qu'il me faudrait ramasser tous les jours, dans les rues avoisinantes, pour parfaire le compost qui servirait à fumer la terre.

Je terminai ces travaux par la pose du nouveau pavage — choisi par « madame » — de la cour qui jouxtait la véranda, tout en espérant qu'une vie normale allait enfin pouvoir commencer pour moi.

Les fameux grands travaux terminés, « madame » allait de nouveau pouvoir exercer, sans retenue, son emprise sur moi.

— Tu as de bien vilaines mains, ma fille ! me dit-elle un jour. Une bonne lessive arrangerait ça ! Je vais t'en préparer une pour la fin de la semaine, ça va te distraire un peu ! ajouta-t-elle avec cynisme.

Sans broncher, je la regardai droit dans les yeux et restai stoïque ; pourtant, mon cœur hurlait dans ma poitrine : « Pitié, je n'en peux plus ! ça ne finira donc jamais ? »

Stupéfaite devant l'audace qui m'avait poussée à soutenir un instant son regard — j'en étais moi-même surprise -, elle continua à grands traits : — Tu vas avoir la joie de travailler dans une cour joliment aménagée ! C'est moi qui en avais donné l'idée à ton père ! Tu vas être heureuse, maintenant ! Tu pourrais m'en remercier !

La remercier du travail de brute que le carrelage de cette cour m'avait occasionné ? quel cynisme ! quelle méchanceté !

Depuis le début des travaux que j'avais effectués dans le jardin, ni « monsieur », ni « madame » n'avaient

une seule fois frappé sur leur *punching-ball* favori ; c'est qu'il leur fallait garder intactes les forces vives de cette fille, très vite devenue un cheval de labour. Mais maintenant, elle pouvait redevenir leur chose, leur bien propre, et ils trouveraient bien assez tôt le moyen d'assouvir leur cruelle passion !

— Je t'ai parlé ! tu réponds ? lança-t-elle.

— Oui, mam ! La cour est très jolie avec le nouveau carrelage que vous avez choisi !

Visiblement déçue de ma réponse, qu'elle eût souhaitée arrogante, rouge de colère et les lèvres en lame de

couteau, « madame » tourna les talons et partit en haussant les épaules.

Avec le caractère vindicatif que je lui connaissais, je devais m'attendre à quelque vengeance ; en effet, la lessive qu'elle me fit commencer dès le lendemain matin, sans me laisser me reposer un peu, dura huit jours dans la cour enneigée, cette cour dont rien n'avait été pensé pour le confort : je dus dégeler le robinet pour effectuer le rinçage du linge qui gelait au fur et à mesure que je le sortais de l'eau.

Évidemment, à force de tremper dans ce bain où « madame » ajoutait de temps en temps une décoction de cristaux de soude et d'alcali pour me «

réchauffer », disait-elle en jetant d'un coup le liquide bouillant, mes mains n'étaient plus calleuses ; ce furent les crevasses et les engelures qui suintèrent et laissèrent leurs empreintes sur les draps lorsque je dus les sortir de l'eau.

Quand fut terminé le blanchissage de ce linge, qui m'attendait depuis plusieurs mois, je repris normalement mon travail au sein de la maison où, toujours réveillée par la stridence de la sonnette placée à la tête de mon lit, en été à cinq heures et en hiver à six heures, je finissais mes journées vers vingt-trois heures et en fin de semaine souvent à minuit.

Pourtant, Alberte m'aidait de son mieux, dès son retour, mais j'étais seule toute la journée pour assumer la charge écrasante de cette maison aux propriétaires esclavagistes.

Vision cauchemardesque  
Nous n'avions jamais  
entendu « monsieur » ou «  
madame » parler de la  
famille, mais depuis un  
mois environ il était  
question, à tout propos, de  
la tante Hélène ; souvent  
des querelles homériques  
s'élevaient entre eux à ce  
sujet, et des éclats de voix  
franchissaient les murs.

« Madame » s'était levée de très  
bonne heure ce matin-là ; je n'aimais

pas ça, elle furetait partout et trouvait toujours un prétexte pour me frapper.

— Monte le déjeuner à ton père ! grogna-t-elle. Lorsque je redescendis, elle était partie : « Elle n'a rien trouvé, sinon elle m'aurait attendue ! » pensai-je en respirant mieux.

« Monsieur » descendit à son tour, marqué du rictus des mauvais jours ; il montra tout de suite son caractère ombrageux en apprenant l'absence de sa femme.

Et vlan ! la porte, et bing ! les gifles.

La dernière ne fit qu'effleurer ma joue ; je m'étais sauvée à temps.

Enfin, « madame » rentra en coup de

vent et annonça à brûle-pourpoint : — Louis ! Il faut que j'aille à Conty cet après-midi voir la tante Hélène !

— Faites ce que vous voulez, c'est votre famille ! répondit-il sans aménité. Mais au fait, pourquoi cet après-midi ? demanda-t-il.

— C'est que... c'est qu'elle... est assez mal ! m'a-t-on dit, bégaya « madame » fort gênée.

— Vous avez donc eu de nouveau des renseignements en catimini ! C'est plus fort que vous ! hurla « monsieur ».

— C'est-à-dire que, Louis...

— Va pas de c'est-à-dire ! trancha « monsieur » hors de lui, et la porte de la

salle à manger claqua.

Je ne sus jamais d'où provenaient ces renseignements en catimini qui semblaient tant déplaire à « monsieur ».

Je servis le déjeuner en un temps record et, sitôt le café bu, « madame » s'habilla et disparut ; « monsieur » en fit autant quelques minutes plus tard.

Je n'étais pas mécontente de me retrouver seule.

À leur retour, le soir même hélas !, un interminable conciliabule eut lieu

entre eux dans le salon.

— La Marthe, ici ! ordonna « monsieur ».

Le ton du commandement était modéré, mais il fallait toujours se méfier, ce n'était pas forcément de bon augure. Je frappai distinctement les trois coups réglementaires.

— Entre ! continua « monsieur » d'une voix douce et sereine.

Bien carrés dans leurs fauteuils, le visage serein, l'un et l'autre me regardèrent longuement avant de m'enjoindre, en désignant le siège en face d'eux : — Assieds-toi, la Marthe !

Gauchement assise sur le bord du fauteuil, la timidité paralysant mon être, les mains — ces mains si vilaines — dissimulées sous le drapé de mon ample blouse grise, je restai perplexe devant leur attitude bienveillante, lorsque « madame » prit enfin la parole : — Je te présenterai demain à la tante Hélène, dont tu nous entends parler depuis quelques jours. Je ne t'explique pas qui elle est, tu ne comprendrais pas ! lâcha-t-elle de sa voix fielleuse.

C'était plus fort qu'elle, il fallait qu'elle fasse mal, qu'elle parle dans un esprit de dénigrement systématique. Je ne pouvais pas même lui dire que j'avais été mise au courant de la généalogie de la famille par grand-

mère, sachant par là-même que cette femme était une de mes grands-tantes.

— Nous partirons demain vers quinze heures ! dit-elle ; arrange-toi pour que ton travail soit terminé et que ton père ne soit pas ennuyé !

— Oui, mam !

— Arrange-toi également pour être présentable et ne pas me faire honte ! ajouta-t-elle.

— Oui, mam !

L'étonnement et l'embarras manifestes devaient se lire sur mon visage.

— Ne me regarde pas de tes yeux de veau, tu mettras les chaussures du

dimanche de ta sœur ?

— Oui, mam !

— C'est tout ! Tu peux disposer !

Elle accompagna l'injonction d'un geste de rejet qui m'était familier.

J'enrageais comme toujours en les quittant ; je n'en pouvais plus d'obéir avec un automatisme aveugle à cette autorité tyrannique ; j'allais devenir folle ou idiote ! Et cependant, que pouvais-je faire ?

Je retournai dans « ma » cuisine en rongant mes ongles pour ne pas hurler mon chagrin.

Le lendemain, vers quinze heures, nous prîmes l'autocar en direction de Conty, commune de quinze cents âmes, distante de quatre lieues environ d'Amiens.

Nous étions assises au fond du car : moi auprès d'un monsieur un peu gros ; à chaque cahot, il me renvoyait contre « madame » qui n'apprécia pas le contact :

— Tiens-toi un peu !

— Pardon ! Je l'ai pas fait exprès !

Et saisissant l'occasion j'ajoutai : — J'ai mal au cœur !

« Madame » fit arrêter à temps le véhicule et je descendis. J'étais

décidément incapable de voyager sans être malade : « C'est peut-être vrai que je suis bonne à rien ! » pensai-je.

Aucun reproche ne me fut pourtant adressé mais, quand je fus de nouveau incommodée, « madame » demanda à l'une des passagères de me céder sa place.

— Elle pourra profiter du vent coulis qui s'infiltré par la porte mal jointe ! prétextait-elle.

En fait seul le contact physique était rompu, j'étais toujours aussi mal à l'aise ; et de plus, je souffrais avec ces maudites chaussures pointues à talons qui n'étaient pas à ma pointure !

L'autocar s'arrêta sur la place de l'église. C'était le jour de marché : la foule grouillait sous le soleil.

— Terminus ! tout le monde descend, m'sieurs dames ! lança gaiement le chauffeur en quittant son siège.

J'appréhendais de me lever ; mes pieds endoloris s'étaient habitués à leur prison, mais à condition de ne pas bouger. J'aurais voulu pouvoir dormir, quelques minutes, là, à même la banquette.

— Alors, tu viens ?

Le ton de la voix mielleuse me laissa circonspecte ; sûr, elle avait

besoin de moi !

Je marchai sur des charbons, chaque pied serré dans un étau, le corps penché en avant. Ah ! le spectacle devait valoir son pesant d'or !

— Quelle allure ! Tu me fais honte ! Tiens-toi un peu, nous arrivons ! murmura « madame » en poussant une lourde porte rustique.

On entra directement dans une grande pièce lugubre aux murs jaunis et au sol de terre battue. Dans un désordre inqualifiable une vieille femme, visage informe, yeux éteints, cheveux épars, était assise dans un fauteuil près de la cheminée sans feu ; une seule fenêtre, aux rideaux grisâtres

et en lambeaux, donnait un semblant de clarté ; du plafond, des toiles d'araignées poussiéreuses pendaient comme des stalactites.

— Bonjour, tante, c'est Henriette ! Je te présente ta petite-nièce Marthe !

« Madame » se mordillait les lèvres en attendant une quelconque réplique, mais rien ; la vieille femme était enfermée dans son silence, profonde méditation avant l'ultime soupir.

Seul le bruit sec et régulier d'un carillon animait la pièce ; son tic-tac devenait cruel dans sa gaieté, semblant suivre au pas cadencé les bribes d'une vie qui s'échappait irrémédiablement.

Au bout d'une heure, le contact n'était toujours pas établi. Nous avons visité les deux seules pièces de la mesure, lorsque « madame » rompit le silence de sa voix aigrelette : — Nous devons partir, tante !

Puis, se retournant vers moi : — Aide-moi à la coucher ! Elle n'en a certainement pas pour longtemps, maintenant !

Je regardai cette pauvre femme, ma tante, espérant que déjà elle n'entendait plus.

Nous retraversâmes la place de l'église et reprîmes le dernier autocar en direction d'Amiens.

— Comment la trouves-tu ? me demanda « madame » pendant qu'assisés dans le véhicule nous attendions l'heure du départ.

— Elle est gentille ! fut la réponse ridicule qui me passa par la tête.

J'étais troublée par ce que je venais de voir et mon esprit était mobilisé par l'appréhension du retour, ce qui m'empêchait d'analyser sa question.

Tout en fulminant contre le chauffeur du car qui s'attardait, « madame » haussa les épaules et répandit son venin : — Ma pauvre fille ! Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour devoir subir une gourde pareille ?

« Mon Dieu, ne lui répondez pas ! »

C'était sa réflexion favorite, mais elle en disposait de bien d'autres tout aussi venimeuses et conventionnelles qu'elle aimait à lancer à la volée devant tout le monde. Je crois qu'elle ne supportait pas ma présence. Elle me détestait.

Les derniers voyageurs arrivèrent en courant ; une jeune personne, élégamment vêtue, nous salua en montant.

Quelle aisance avait cette jeune fille, guère plus âgée que moi !

— Mademoiselle Gilberte ! Venez

donc vous asseoir auprès de moi ! Toi, va dans le fond ! me glissa-t-elle à l'oreille. D'ailleurs tu me fais honte !

— Ne vous dérangez pas pour moi, mademoiselle !

— Laissez-la ! Elle préfère aller dans le fond ! Je la connais, vous savez ! dit « madame » d'un air patelin.

« Madame » buvait du miel ; elle avait montré à l'entourage qu'elle connaissait la fille du maire, au point de l'inviter à s'asseoir auprès d'elle, de converser avec elle.

Ah ! la mesquinerie provinciale !

Heureuse de l'occasion, je m'assis sur un strapontin, près de la portière ;

j'allais pouvoir respirer un peu d'air frais, à chaque arrêt, sans avoir à le quémander. Et je ne risquais plus de me cogner contre un flanc qui me rejetait.

Arrivée à la maison, je repris ma place à la cuisine où je retrouvai Alberte, curieuse de savoir.

— Comment ça s'est passé ? T'as vu la tante Hélène ?

— La Marthe, tu viens ! cria « monsieur ».

Je n'eus ni le temps de répondre à Alberte, ni celui de frapper à la porte du salon.

— Entre et assieds-toi !

— Merci, p'pa !

Je m'assis bien sûr de la même manière empruntée, prisonnière du sentiment de crainte que j'éprouvais face à eux.

Un sourire éclairait leurs visages.

Méfiant, je baissai les yeux pour éviter de répondre à ce qui ne pouvait être qu'un rictus moqueur. Et puis, à quoi bon les regarder !

Le silence était pesant. J'avais des fourmis dans les jambes et n'osais rectifier ma position ; l'inaction, la fatigue m'assoupirent légèrement : j'étouffai un bâillement, puis deux, puis trois.

« Madame » rompit enfin le calme en lançant son cri de guerre : — Écoute bien ce que je vais te dire, toi !

Elle pouvait y aller ! Ma tête vide était prête à absorber tout ce qu'elle allait lui jeter.

— Jeudi, nous retournerons à Conty, et tu resteras là-bas jusqu'à la mort de la pauvre tante Hélène !

— Oui, mam !

Elle se tamponna les yeux à plusieurs reprises sans parvenir à leur arracher une larme.

— Tu mettras tes chaussures, tu seras beaucoup plus à ton aise !

— Oh ! merci, mam !

Son attention délicate m'étonna bien un peu, mais je ne pus réprimer un sourire de contentement.

— Oh, arrête tes grimaces ! C'est parce que tu as l'air vraiment trop bête avec des talons !

Allons ! encore un coup d'épingle ! Il fallait qu'elle piétine tout, même les espérances. Elle excellait dans la douche écossaise ! Pourquoi ce sadisme ? « Bah ! si ça la soulage, pensai-je ; après tout, c'est son cœur qui s'encrasse. »

— Hem ! hem !

Elle s'éclaircit la voix avant

d'enchaîner : — Dès que la..., dès qu'elle sera morte (déjà on ne disait plus la pauvre tante Hélène), tu regarderas dans le premier tiroir de la commode ; tu sais : celle que je t'ai montrée dans la chambre ! D'ailleurs y'en a qu'une ! précisa-t-elle dédaigneusement. Tu trouveras une boîte bleue qui renferme des bijoux. Elle y est, je l'ai encore vue hier !

Je restai muette, interdite devant tant d'impudence. Comment, cette femme était allée voir sa tante uniquement dans la pensée de prendre ses bijoux !

Par grand-mère j'avais connu l'histoire de ces bijoux ; à l'époque, ils avaient défrayé la chronique de la

région : tante Hélène, très jolie femme, avait épousé un riche marchand de chevaux. Coquette et frivole, elle avait dépensé une fortune en toilettes et bijoux de toutes sortes. Ruiné, son mari était, assurait-on, mort de chagrin ; elle s'était donc retrouvée sur la paille. Mais, malgré son dénuement, elle ne s'était jamais séparée de certains symboles du temps de sa splendeur.

Jamais je n'avais vu un bijou à la maison. Un jour, en allant faire les commissions, j'avais collé mon nez à la vitrine du joaillier : il y avait des bagues dorées ornées de pierres de toutes les couleurs qui scintillaient au soleil, et puis des grosses montres

rondes, que les messieurs appelaient des oignons, et puis encore de longs colliers de perles toutes blanches qui brillaient. J'étais entrée dans le magasin pour voir de plus près ces splendeurs, les toucher peut-être, mais devant mon accoutrement, l'on m'avait chassée en me traitant de mendiante. J'avais pleuré le soir dans mon grenier.

— Tu as saisi, oui ou non ?

Je sortis de ma rêverie. Non, je ne pouvais pas répondre ; le sang frappait mes tempes à tout rompre ; je sentais le rouge de la honte me monter aux joues, gagner mon front, mes oreilles. Pour une fois que j'avais une tante, comme tout le monde, on allait m'obliger de lui

voler ses bijoux !

« Madame » aussi était rouge, cramoisie même, mais c'était de rage folle devant mon silence. Elle trépigna plusieurs fois avant de lancer : — Tu ne vas pas faire ta mijaurée. Voyez-moi ça cette hypocrite, cette fille ingrate ! La tante a des bijoux qu'on ne va tout de même pas laisser aux étrangers ! D'ailleurs tu n'es pas là pour juger tes parents !

— Mais je ne vous juge pas !

Qu'avais-je osé ? La réaction ne se fit pas attendre.

— Tais-toi, insolente ! Tes parents sont là pour commander et toi pour

répondre par oui ou par non aux questions qu'ils te posent ; tu as compris ? Mademoiselle se permet de raisonner, maintenant !

Oh non, je ne raisonnais pas ; j'en étais bien incapable, et elle le savait.

— Tu réponds, oui ou non ?

C'était un de leurs guet-apens ; il m'était impossible de choisir l'une ou l'autre réponse sans m'attirer quelque ennui.

Furieuse de mon silence, « madame » avait bondi sur moi ; comme elle était souple et agile, dans ces cas-là...

— Pas maintenant ! hurla « monsieur », muet jusqu'ici.

Elle s'arrêta net ; le bras en l'air, la bouche entrouverte, les cheveux défaits, ses yeux de jais exorbités par une folle colère.

Je me levai discrètement et quittai la pièce en murmurant :

— Merci, p'pa !

À Conty, je descendis seule du car ; le soleil boudait dans un ciel tourmenté.

— Tu te rappelles où c'est ?

— Oui, mam !

— Pense à la boîte bleue, surtout !

— Oui, mam !

Les pieds à l'aise dans mes sandales avachies, je marchais en redressant le torse : j'avais l'impression que tout le village devait me regarder porter ma valise et se dire : c'est la petite-nièce de la dame qui est en train de mourir.

La mort ne m'intriguait pas ; je ne l'avais jamais vue de près ; pour moi, on devait s'endormir comme ça, être enfin bien...

Dans un réflexe égoïste j'oubliai tout : j'étais libre ! libre ! libre ! Mon cœur semblait bondir dans ma poitrine. Les oiseaux s'égosillaient dans le seul arbre de la place, rien que pour moi.

J'imaginai mon arrivée ; je lui dirais : « Bonjour, tante ! comment allez-vous ? » Et elle m'embrasserait comme le faisait si bien grand-mère.

— Pense à la boîte bleue !

Le cri anxieux de « madame » me doucha à l'instant même où je poussais la lourde porte rustique.

Le spectacle qui s'offrait me ramena à la réalité : point de « bonjour tante », point d'embrassades. La pièce me parut plus lugubre ; le visage de la tante Hélène plus informe et ses yeux plus éteints : leur regard plongeait déjà dans l'au-delà.

Je restai sans voix devant la vieille

femme ; elle semblait être tombée en léthargie, lorsque sa tête s'affaissa soudain sur sa gorge.

J'étais paralysée par l'angoisse. Un doute affreux m'étreignit : si c'était ça, la mort ? À quoi reconnaissait-on un mort ? Je m'agenouillai à ses pieds, la tête désespérément vide, dans l'incapacité de me remémorer la moindre bribe de prière.

« Pourtant elle a les yeux ouverts ! Un mort a les yeux ouverts ou fermés ? Les lapins que j'ai vus morts avaient les yeux ouverts, parce qu'on les avait tués ! Mais ma tante, on ne l'a pas tuée ! Comment savoir ? »

Je me forçais à raisonner, essayant

de comprendre. Je commençais surtout à être prise de peur, une peur inconnue de moi, la peur de quelque chose que je ne voulais pas voir, la mort des autres.

La tante Hélène sentit-elle mon angoisse et voulut-elle la calmer ? La main, qui s'éleva faiblement et retomba sur ses genoux, m'apprit que la grande escamoteuse n'était pas encore passée.

Puis, ses lèvres bleuies, qui tranchaient sur son visage cireux, s'entrouvrirent par deux fois avant de laisser échapper d'une voix à bout de souffle : — Assieds-toi !

— Merci, tante !

C'était la première fois que je disais « merci tante » ! J'aurais voulu qu'elle me parle encore, rien que pour retrouver le plaisir ineffable que je venais d'éprouver.

Malheureusement je n'en eus pas l'occasion : le silence retomba, absolu, ponctué de l'incessant tic-tac.

La respiration de la tante se fit saccadée, bruyante, au moment où le carillon à l'effigie de Mazarin égrena six heures. Je pensai : « Combien d'heures auront le temps de sonner ! Les entendra-t-elle encore après ? »

J'allai chercher de l'aide auprès de

la voisine pour coucher tante Hélène dans la chambre.

La lueur vacillante de l'unique lampe Pigeon posée sur la table, près du lit de la moribonde, rendit plus sinistre la nuit de veille que je passai dans la salle, assise dans son vieux fauteuil crapaud.

Inexorables, les secondes s'envolaient bruyamment alors que la respiration qui venait de la chambre se faisait plus sourde, plus rauque, incompréhensible pour moi.

Le décor devint d'une funèbre fantasmagorie, ma peur s'opposa à tout

raisonnement.

Les pieds maintenus au sol par de solides mains surgies de dessous le vieux fauteuil, le cou enserré étroitement par d'autres, je voulais crier, mais aucun son ne sortait de ma gorge ; un épouvantable cliquetis de chaînes, suivi d'un énorme rire, me glaça.

Au comble de l'angoisse, je vis un éclair de feu illuminer la pièce, le temps nécessaire, à mes yeux hagards, d'apercevoir un squelette recouvert d'un drap transparent, muni d'une faux au tranchant brillant : il se tenait à côté de la cheminée et s'esclaffa en me regardant de ses yeux creux. Mon sang

se figea ; mon corps tendu à se briser tremblait avec une telle intensité, une telle violence, qu'il se débarrassa de ses entraves. D'un bond j'atteignis la porte de la chambre que je refermai d'un coup sec, avant d'arrêter le mouvement du carillon.

Dans la pièce obscure, le silence oppressant me pétrifia ; je n'osais regarder vers la cheminée, serrant les lèvres pour retenir mon souffle et mes cris.

Soudain, l'Angélus sonna au loin, et les coqs se répondirent dans le village encore endormi. La voisine entra, une chandelle à la main, et, m'apercevant debout dans la pénombre, elle se

précipita dans la chambre en se signant.

Le temps d'une prière, la femme ressortit, me prit gentiment par la main et me dit calmement : — Viens ! c'est fini !

— Qu'est-ce qu'est fini, madame ?

— Ta tante est morte ! Il y a longtemps, tu sais !

— C'est donc la mort que j'ai vue passer tout à l'heure, madame ? et je lui racontai en pleurant ma vision.

— Non ! N'aie plus peur ! Tu as fait un cauchemar en t'endormant dans son fauteuil ; et puis y'a eu un gros orage... Viens dormir un peu à la maison, tu

seras mieux !

Délivrée, je suivis la voisine chez elle, où je ne pus résister au confort du lit chaud et douillet qu'elle me proposait.

Combien d'heures avais-je cédé à la fatigue, à l'émotion ? Ce fut une exquise odeur de chocolat, montant du rez-de-chaussée, qui m'éveilla.

Agréablement surprise je me levai, mais aussitôt l'angoisse me saisit : la boîte bleue était restée dans le tiroir de la commode, dans la chambre de la tante Hélène. Comment faire ?

— Tu viens, mon petit ? As-tu bien

dormi ?

Trop, puisque j'allais repartir sans la boîte bleue !

Sur le chemin du retour je ne pensai plus qu'à ce qui m'attendait, à ce que j'allais devoir expliquer.

J'avais raison, ce fut le programme habituel : invectives, coups, le tout complété, une fois encore, d'un mois au pain sec et à l'eau. J'avais conscience de ne pas avoir été à la hauteur de leur attente, mais, au fond du cœur, j'étais satisfaite que « madame » ne puisse parader avec les bijoux de cette pauvre vieille, morte dans la solitude et l'indifférence.

Lorsque l'on parle mariage  
Le printemps rivalisait de  
merveilleux avec lui-même,  
le soleil faisait briller le  
jardin épanoui. Fragiles, des  
papillons couleur de lune,  
des libellules aux voiles de  
nacre donnaient un bal pour  
conte de fées, allant de  
corolle en corolle.

« Monsieur » faisait le tour du  
propriétaire depuis l'aurore quand il  
lança à la cantonade : — C'est une  
règle impérative ! Maintenant que nous  
sommes fin prêts, nous devons

reprendre notre standing et inviter très vite !

— Vous avez raison, Louis ! Et si nous commençons par la tante Émilienne et son fils Victor ?

— Riche idée que vous avez là ! Mais croyez-vous que votre fille soit mûre pour le mariage ?

— Qu'importe ! Si nous attendons encore ce sera trop tard ! Et toi, retourne à ta cuisine ! dit-elle en m'apercevant.

J'en avais suffisamment entendu pour prévenir Alberte, le soir même, que l'on voulait la marier à ce Victor dont grand-mère nous avait parlé en des

termes peu favorables.

La conversation s'éternisait entre « monsieur » et « madame », et nous n'avions pas encore reçu l'ordre de desservir.

À quelle heure allaient-ils monter dans leur chambre pour nous laisser terminer notre journée ? Tout en me posant la question, je collai mon oreille à la paroi qui nous séparait de la salle à manger, sans pouvoir suivre le fil de leur conversation animée, à peine glaner quelques suppléments d'informations sans intérêt. Qu'importe, nous en savions assez pour notre gouverne.

Les voix devinrent plus

perceptibles, la porte s'ouvrit et les premières marches de l'escalier craquèrent, d'abord sous les pas de « madame », puis, plus lourdement, sous ceux de « monsieur ».

Seules dans la cuisine, nous essayâmes de comprendre.

— D'après ce que nous avait expliqué grand-mère, commença Alberte, cette tante Émilienne doit avoir soixante-deux ans maintenant, et comme elle a eu son fils à vingt-huit ans, Victor en aurait trente-quatre...

— Mais tu ne vas pas te marier avec un si vieux monsieur ! criai-je peut-être un peu fort.

— D'abord je ne veux pas me marier, et encore moins avec un cousin ! Surtout celui-là !

Alberte venait à peine de terminer sa phrase que la porte de la cuisine s'ouvrit tout à coup.

— Vous parliez de quoi, toutes les deux ? demanda « madame » d'un ton courroucé.

— Je disais que je ne voulais pas me marier maintenant ! Et surtout pas avec Victor ! eut le front de répondre la grande sœur.

Involontairement, elle me dénonçait.

— Tu feras ce qu'on t'ordonnera ! rétorqua « madame ». Et monte dans ta

chambre tout de suite ! Ta sœur va terminer.

« Madame » tira méchamment les cheveux d'Alberte au passage et revint sur ses pas pour me gifler violemment.

— Ça t'apprendra à tenir ta langue, toi !

Le lendemain, au moment où je leur servais le petit déjeuner dans la salle à manger, « monsieur » poursuivit la conversation, sans s'occuper de ma présence.

— Nous pourrions les recevoir le 14 juillet, votre fille ne travaille pas ce jour-là !

— Très bonne idée, Louis ! Comme ça je pourrai étrenner ma nouvelle robe.

J'allais sortir de la salle lorsque « madame », m'apercevant, m'envoya du revers de la main de l'autre côté de la pièce.

— Allez ouste ! Tu n'as rien à faire ici, toi ! Va à ta place dans la cuisine !

— Mais je vous servais le petit déjeuner ! osai-je répondre.

— Et tu réponds, maintenant ?

J'eus tout juste le temps d'esquiver une nouvelle gifle et retournai dans la cuisine, à ma place, comme elle le disait si bien.

Qui était donc cette tante pour qu'il y eût un tel bouleversement dans la maison ? Nous n'étions qu'à la fin du mois de juin et déjà les préparatifs de la réception, plans de table et menus, occupaient toutes leurs conversations.

Le salon et la salle à manger furent retournés de fond en comble. Je dus cirer de nouveau meubles et parquets avant de remettre les tapis de laine, qui venaient d'être enlevés pour l'été.

— Mais, au fait, Louis ! Ce sont des tapis de laine.

— Qu'importe, répondit « monsieur », ils n'ont certainement pas les mêmes ! Et puis ils ne les ont jamais vus.

Chaque jour, il y eut du changement dans la disposition des meubles et des bibelots, jusqu'au grand branle-bas de la réception.

Alors, les complications pour dresser la table ne cessèrent de croître ; d'abord dans le choix de la nappe : en fallait-il une blanche, damassée ou brodée, recouvrant ou non les pieds de la table ? Puis dans celui de la vaisselle : assiette en porcelaine blanche, ou à motif ? avec ou sans filet doré ? Pour un peu ils nous auraient fait empiler trois assiettes, pour montrer qu'ils avaient trois services différents. Enfin l'on récidiva avec la verrerie, et l'argenterie... Fallait-il sortir les couteaux en argent ?

L'apparence prévalait, seul le décorum comptait. Il leur était indispensable d'en faire accroire, persuadés que de la sorte ils se valorisaient auprès des autres.

Je passerai sous silence l'installation de la desserte et la répétition du service, qui dura jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Quand, au-dessus de mon lit, la sonnerie retentit, j'étais encore toute fourbue et mes premières pensées furent pour la réception : « Vivement ce soir ! comment va se passer la

journée ? » En hâte je descendis de mon grenier. « Monsieur » et « madame » étaient levés. L'excitation était à son comble.

— Elles n'ont même pas pensé à me demander comment elles seront vêtues, ces deux-là ! hurla « madame » en m'administrant, dès mon entrée dans la cuisine, une paire de gifles que je ne sus pas éviter.

Puis, continuant sur sa lancée, elle admonesta son mari qui, furieux, envoya son déjeuner à travers la porte-fenêtre ; heureusement, ils avaient décidé cette fois-là de prendre leur repas dans la véranda.

« Cela commence bien ! » pensai-je

en ramassant les morceaux de la vaisselle.

Ensuite « madame » reprit sa hargne dans le commandement : — Alberte ! tu mettras ma robe verte ; avec une ceinture ça ira ! D'ailleurs tu pourras la garder, je l'ai assez vue.

Je regardai Alberte qui ne répondit pas ; elle m'avait dit un jour en repassant la fameuse robe : — J'ai horreur du vert, pourvu qu'elle ne me la donne pas lorsqu'elle en aura assez...

— Toi, la Marthe ! Ta sœur te prêtera sa robe du dimanche, et tâche de ne pas la salir !

— Non, mam !

— Maintenant, venez dans la salle que je vous explique : Alberte, tu te mettras à ma gauche, en face de la tante Émilienne, ta future belle-mère.

— Mais maman...

— Il n'y a pas de mais ! coupa tout de suite « madame », tu obéis, un point c'est tout.

— Toi, la Marthe ! Tu te placeras à côté de ton père qui te surveillera ; et tu feras le service.

Au premier coup de sonnette, « monsieur » et « madame » s'empressèrent d'aller ouvrir. Leurs éclats de voix nous parvenaient à la cuisine, où nous attendions que l'on

nous appelât.

— Chère tante ! Quelle joie de te revoir ! Depuis si longtemps ! Mais tu ne changes pas !

— Toi non plus tu ne changes pas, Louis !

— Tu reconnais Henriette ? lança « monsieur ».

— Si je la reconnais, bien sûr ! Toujours aussi jolie ! Et quelle robe, dis donc !

— Mais entre, Victor ! entre ! Je vais te présenter nos grandes filles, continua « monsieur » en conduisant ses invités au salon.

« Madame » n'avait pas perdu son

temps ; à la cuisine, elle nous avait catéchisées : — Dès que votre père vous appellera, vous irez au salon faire une révérence, et toi, la Marthe, tu reviendras aussitôt ici. Vous ne devez répondre à aucune des questions qui pourraient vous être posées ; nous nous en chargerons ; du reste, je vous suivrai !

— Mesdemoiselles ! Vite, nous vous attendons ! cria « monsieur » d'un air qu'il croyait enjoué.

— Allez-y, et attention ! réitéra « madame ».

— Chère tante, nos jeunes filles ! dit fièrement « monsieur » en nous prenant affectueusement par les épaules.

Souriante, avenante, la grand-tante demanda à Alberte : — Quel âge as-tu, mon petit ?

— Vingt ans ! répondit « madame » qui était revenue précipitamment dans le salon.

— Et toi, quel âge as-tu ? demanda Victor en me regardant de ses grands yeux bleus.

— Notre petite Marthe n'a pas encore quinze ans ! répondit « monsieur » avant même que sa femme n'ait pu prendre la parole.

— Elle est grande, pour son âge ! On dirait qu'elle fait du sport ! continua Victor qui me regardait avec une

affection qui déplut visiblement à « monsieur » et à « madame ».

— N'aviez-vous pas aussi un fils ?  
questionna la tante Émilienne.

— Mais oui, tante, Pierre suit des études ! répondit vivement « madame » en faisant mine d'être préoccupée.

— Ce qu'elle est grande pour son âge ! insista Victor en me souriant.

« Madame » était furieuse. Ses yeux lancèrent des éclairs dans ma direction et, passant derrière moi, elle me pinça rageusement le dos, en faisant semblant de rajuster la robe que je portais.

Je sortis du salon et allai m'épancher dans la cuisine lorsque Alberte, qui

avait surpris le geste de « madame », vint me rejoindre un instant : — Ne pleure pas, tu vas la déchaîner !

— Je n'en peux plus de tant de haine ! J'ai failli crier tellement elle m'a fait mal, tu sais !

— Il te faut encore un peu de patience, me dit Alberte, ne perds pas courage !

De nouveau seule dans la cuisine, j'attendis avec appréhension le premier coup de sonnette pour affronter les critiques qui ne manqueraient pas de tomber dru sur moi.

Jamais nous n'avions vu une telle débauche de victuailles : entrée, turbot,

gigot d'agneau, légumes, pintades en gelée, salade, fromages, fruits, petits fours, le tout accompagné de crus prestigieux de Bourgogne et du Bordelais.

Tout semblait réussi.

« Monsieur » exultait en voyant se confirmer les résultats qu'ils avaient espérés : la tante, les yeux papillotants, était cramoisie, alors que Victor, oubliant toute convenance, avait dû sortir dans le jardin.

— C'est le moment de servir le champagne ! glissa « monsieur » à sa femme.

— Tu entends ? Ton père te parle !

me lança méchamment « madame » en avançant le manche de son couteau.

Néanmoins, se sentant tout à coup observée par Victor qui rentrait, elle ajouta : — Tu ne veux vraiment pas que je t'aide ?

— Elle est courageuse, votre Marthe, et bien stylée, lança Victor à la volée.

— Écoute, Victor, rétorqua « madame », les réceptions sont une joie indicible pour nos filles, mais principalement pour notre petite Marthe qui ne veut jamais qu'on l'aide.

— C'est que malheureusement la

petite n'est pas douée pour les études, enchaîna « monsieur », alors nous essayons de notre mieux de compenser cette lacune en lui donnant une bonne formation générale.

— Je vois, fit la tante tout à coup fringante, vous avez la chance d'avoir des filles, et vous savez vous en servir !

Ces derniers propos exaspérèrent visiblement et les sourires se figèrent avant de laisser place à des visages impassibles.

Un ange passa.

— Je plaisantais ! précisa la tante. Je sais combien vous devez aimer vos

enfants, et combien l'absence de Pierre doit vous faire souffrir.

— Si nous prenions le café ? Passons au salon, je vous en prie, minauda « madame ».

Me rejoignant à la cuisine, elle me pinça jusqu'au sang et retourna au salon en souriant : elle s'était défoulée une fois encore.

La porte était à peine refermée sur les invités que déjà les invectives se répandaient sur l'une et l'autre.

— Bien sûr ! Elle a tout fait pour se faire plaindre, celle-là ! hurla « madame » en m'administrant une gifle d'une telle intensité que je tombai à

terre.

— Et toi, grande gourde ! continua-t-elle en tirant Alberte par le bras, tu ne vois pas que l'on veut te marier avec un bon parti ?

— Mais maman, je ne veux pas me marier avec Victor, pleurait Alberte.

— Tant que tu seras sous notre coupe tu obéiras ! hurla à son tour « monsieur » en frappant sa fille aînée comme une brute.

Cela n'arrive pas qu'aux autres Vienne, Prague, Varsovie, ces villes dont on parlait tellement à la TSF n'avaient pour moi aucune réalité. De même les discours enflammés de certains tribuns politiques, ou les développements oratoires, plus prosaïques, de tous les super-champions de la III<sup>e</sup> République : Blum, Daladier, Flandin, Gamelin,

Herriot, Lebrun, Reynaud,  
Sarraut, Weygand,  
m'échappaient totalement.  
*Radio-Paris*, que nous  
devions écouter  
religieusement sous la  
véranda, ne m'intéressait  
pas.

Le vendredi 1<sup>er</sup> septembre 1939, «  
monsieur » laissa tomber d'une voix  
grave : — Cette fois-ci, c'est une  
certitude, nous allons entrer en guerre  
dans les jours à venir. Vous voyez,  
Henriette, si j'ai eu raison de prendre  
certaines précautions...

— Je n'ai jamais été contre votre idée de prendre des précautions ! lâcha « madame » avec agressivité ; d'ailleurs Louis, tout ce que vous faites est bien ! enchaîna-t-elle très vite en changeant de ton.

De toute évidence, « madame » avait quelque chose à demander à son mari ; je ne m'étais pas abusée, puisqu'elle ajouta : — Que comptez-vous faire de votre fils ? Le ferez-vous revenir à la maison ?

— Il n'en est pas question ! hurla « monsieur » en sortant de la pièce. Il est bien où il est. J'avais quel âge, moi, en 14, lorsque je suis parti pour défendre mon pays ? ajouta-t-il en se retournant.

— Mais Pierre n'a que seize ans !  
osa « madame ».

— Et après ? L'expérience le  
matera, votre protégé. D'ailleurs, il ne  
craint rien !

« Madame » se leva à son tour et  
ferma le poste de TSF avant de  
rejoindre son mari dans le salon, d'où  
rien de leur conversation ne filtra.

De retour à la cuisine, je questionnai  
Alberte qui, en vacances, m'aidait aux  
soins du ménage.

— Qu'est-ce que c'est que la guerre  
?

— La guerre, répondit la grande  
sœur qui avait fait quelques études et

avait la chance de lire, est une bataille sanglante entre pays qui apporte la misère et la mort.

— Qu'est-ce qu'on peut faire, quand il y a la guerre ?

— Défendre son pays pour préserver les libertés !

Chacun de ces mots étant une énigme pour moi, Alberte m'expliqua patiemment la définition du mot « liberté ».

— Qu'est-ce qu'on peut faire alors, pour défendre son pays ? insistai-je.

— Toi, rien ! Ce sont surtout les hommes qui partent lorsqu'il y a la guerre.

— Est-ce que Pierre... ?

— Oui ! si la guerre est déclarée, il va partir si on ne le fait pas revenir, répondit Alberte avant que j'aie terminé ma phrase.

— Et « monsieur » ?

— Je ne crois pas ! Grand-mère m'avait dit que s'il y avait une autre guerre, il n'irait pas parce qu'il est grand mutilé de 14-18.

— Qui est-ce qui va dire que c'est la guerre ?

Je n'eus pas le temps de recevoir la réponse, la voix de « madame » se faisant entendre.

— Alors, la Marthe ! tu es sourde

maintenant ? Il ne te manquait plus que ça !

Malgré les « certaines précautions » déjà prises, le lendemain, dispensées du ménage de la fin de semaine, nous dûmes passer la journée, chacune de notre côté, dans les files d'attente interminables, pour ne pas rapporter qu'une partie des provisions des listes que « monsieur » et « madame » avaient rédigées et qui s'allongeaient au fur et à mesure de leurs réflexions.

De nombreux commerçants, devant l'affolement de certains de leurs clients, les rationnaient, et je fus étonnée d'entendre échanger des insultes entre ces gens chapeautés et

gantés pour quelques kilos de sucre ou quelques boîtes de conserves.

Le dimanche 3 septembre 1939, nous retournâmes Alberte et moi, chacune de notre côté, chez les commerçants qui durent être heureux à l'époque d'écouler leurs vieux stocks au prix fort.

Une grande épicerie avait installé, comme lors des braderies annuelles, un poste de TSF dans son magasin, dont le haut-parleur diffusait sur le trottoir les communiqués officiels entre les chansons de charme de Tino Rossi et de Rina Ketty.

Dès mon arrivée, je remarquai la tristesse de la foule massée sur le

trottoir. Beaucoup de femmes sanglotaient en s'appuyant sur leur voisine. Un vieil homme, que je reconnus être un proche voisin et qui se singularisait par ses manières excentriques, m'apostropha : — Il a quel âge, ton père ?

— Je ne sais pas, monsieur ; mais il est pas vieux.

— T'as des frères ?

— Oui, monsieur, j'en ai un.

— Eh bien ils vont partir tous les deux à la guerre ! Deux de plus, deux ! cria-t-il à la volée.

Un peu effrayée je me détachai légèrement de lui, sans perdre ma

place dans la file d'attente, lorsqu'il se mit au garde-à-vous et que, d'une voix chevrotante, il entonna la *Marseillaise*.

Pas très aimé, on le regarda sans aménité ; pourtant, il ne faisait de mal à personne. Je le trouvais même émouvant, ce vieux bonhomme courbé, la tête dodelinante, les yeux hagards, qui, de sa voix mouillée, poursuivait frénétiquement : — Aux armes citoyens ! aux armes citoyens ! aux armes citoyens !

« Mais les gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux » : une femme sortit de la file d'attente et emmena le pauvre bonhomme, prenant à témoin la foule : — Voyez où nous

mène cette déclaration de guerre ! Cet homme perd la raison ! Et ce n'est pas terminé !

« La guerre est donc déclarée ! Qu'est-ce que je fais ici ? » Je quittai la file et m'en retournai à la maison en pleurant à gros sanglots.

Dès mon arrivée, « madame » cria :  
— Et les courses ?

— C'est la guerre ! dis-je en pleurant de plus en plus fort.

— Et alors, on ne mangerait pas parce que c'est la guerre ?

Je retournai prendre ma place dans la queue, qui s'était allongée pendant mon absence, déçue et très étonnée que

l'on ne fit rien alors que les hostilités étaient déclarées.

Dans le salon, où les housses recouvraient les fauteuils de style, quatre havresacs contenant des provisions, un peu de linge et une couverture roulée, passée sous le rabat du sac, étaient prêts en cas de départ hâtif. Quelques jours après, les masques à gaz, distribués par la municipalité, vinrent s'adjoindre aux bagages.

Jusqu'en décembre 1939, j'entendis parler de la « drôle de guerre ».

L'hiver, exceptionnellement rigoureux, passa sans qu'il y eût vraiment de changement dans notre vie.

Pendant les mois de janvier, février, mars et avril 1940, les communiqués, que nous devions écouter religieusement, annonçaient des escarmouches et, dans les dernières semaines, on parla de la mainmise allemande sur le Danemark et sur la plus grande partie de la Norvège.

Cette situation tragique nous rapprochait, Alberte et moi et, lorsque « monsieur » et « madame », plus déchaînés que jamais, étaient montés dans leur chambre, nous avions de longues conversations pendant

lesquelles ma sœur m'expliquait les communiqués que nous avions entendus. Je m'angoissais sans très bien savoir pourquoi.

Le 10 mai 1940, à quinze heures, sous un soleil resplendissant, j'étais seule comme tous les après-midi et je m'occupais dans le jardin lorsqu'un vrombissement assourdissant, venant du ciel, m'obligea à lever la tête : des avions n'en finissaient pas de tourner au-dessus d'Amiens. Brusquement, avec un sifflement strident, des bombes larguées depuis des Messerschmitt dont je distinguais parfaitement les croix gammées fendirent l'air et s'écrasèrent dans d'épouvantables déflagrations.

Je ne crois pas avoir eu peur ; même lorsque, soulevée, je retombai brutalement à terre, ou lorsque je fus projetée contre les murs ; cela ressemblait, en plus bruyant, aux corrections qui m'étaient souvent infligées !

Après environ une heure de fracas et de coups, quand je pus enfin me maintenir debout, j'attrapai havresac et masque à gaz et partis droit devant moi, alors qu'une nouvelle vague d'avions attaquait.

Je ne sais vraiment pas où j'allais ! J'allais défendre mon pays pour préserver les libertés, comme me l'avait trop bien expliqué Alberte.

Une voisine qui courait en sens inverse pour s'abriter dans une cave me cria au passage : — Où vas-tu ainsi ?

— Je pars à la guerre !

— Rentre chez toi ! Vite ! Vite !

Comme je continuais mon chemin imperturbablement, la femme fit demi-tour et, me prenant par la main avec fermeté, m'emmena en courant vers l'abri le plus proche.

Lorsque je repense à cet instant, c'est toujours avec une pointe de regret.

Le calme provisoire étant revenu après cette hystérie meurtrière, comme tout le monde je rentrai à la maison : la porte, soufflée par les explosions, était

grande ouverte. Alberte me rejoignit bouleversée par la vision épouvantable de notre ville, partiellement en feu, qu'elle venait de traverser.

« Monsieur » et « madame » rentrèrent à leur tour et décidèrent que nous passerions la nuit dans la cave. Une nouvelle alerte, suivie de près par un bombardement effroyable, leur donna raison.

De toute la nuit il n'y eut aucun répit, ni durant la journée et la nuit du lendemain, ni les jours suivants ; ce ne fut que le 18 mai 1940, vers quatre heures du matin, que les bombardements cessèrent enfin pour laisser place à la canonnade et à la

mitraille, dans le bruit lancinant des avions qui survolaient inlassablement Amiens.

Nous ne vivions plus qu'à l'heure solaire, et c'est sans doute vers dix heures que « monsieur » décréta : — Il faut partir, et vite !

— Mais, Louis ! Où voulez-vous aller ?

— C'est moi qui commande ! Vous prenez vos sacs et vous me suivez !

Après cinq cents mètres difficiles

sur les boulevards extérieurs, dans le tohu-bohu d'une foule éperdue de peur, une vision apocalyptique s'offrit à nos yeux : à quelque cent mètres de nous, des chars crachaient un feu nourri sur la ville, alors que les avions qui la survolaient, au ras des arbres encore debout, mitraillaient sans pitié tout ce qui bougeait.

L'instinct de conservation était-il le plus fort, ou la peur provoquée par ce déchaînement de cris horribles de haine, d'injures et aussi de souffrances ? Toujours est-il qu'au lieu de me sauver comme beaucoup qui furent tués à bout portant, je me jetai face contre terre, sur le bas-côté, et restai immobile, alors que je sentais sous

mon ventre, dans mes entrailles, la terre trembler. Elle tremblait, ébranlée par les chenilles des engins motorisés qui passaient non loin de ma tête enfoncée dans la terre meuble.

Le feu et la mitraille semblaient s'être éloignés depuis longtemps quand je me retournai sur le dos ; je restai un long moment le regard perdu dans la sérénité du ciel, me souvenant : « La guerre est une bataille entre pays qui amène la misère et la mort » ; je sentais que la réalité devait dépasser cette définition, mais je n'avais pas le courage d'affronter cette réalité.

Après les hurlements de douleur et de peur, après les gémissements des blessés à l'agonie, il ne restait dans l'air, à présent, que l'odeur âcre de la poudre et celle, horriblement fétide, de la mort sous le soleil brûlant.

Enfin, je me tirai de ma torpeur et me relevai, avec appréhension, pour découvrir le tableau cauchemardesque exécuté en si peu de temps, au lance-flammes et à la mitrailleuse, par ce peintre monstrueux qu'est la guerre.

Partout des morts pétrifiés dans la peur et la douleur ; partout des

fragments anonymes d'êtres humains, des sacs, des valises éventrées, des charrettes à bras renversées, des objets hétéroclites, des voitures qui n'en finissaient pas de se calciner ; d'un garage tout proche, il ne restait que deux pans de mur : ses portes à glissière s'étaient refermées sur une tête, dont la langue démesurément longue adressait une dernière grimace à la face du monde. À la cime d'un platane, une voiture d'enfant, transpercée de balles de part en part, était suspendue — farce de mauvais goût — au moignon déchiqueté de l'unique branche épargnée.

Un silence mortel sous le soleil implacable, indifférent à la

désespérante bêtise de l'homme, planait sur ce charnier.

J'étais anéantie. Que pouvais-je faire ? Où aller ? Alberte avait-elle réussi à échapper à cette horreur, était-elle parmi ces « bienheureux » ? Abattus dans leur jeunesse ou dans leur vieillesse, avaient-ils connu le bonheur de vivre avant de voir combien l'homme, cette espèce douée d'après elle de raison, peut être cruel, féroce, sanguinaire ?

Je pensai à ma vie, courte, déjà si longue pourtant ; puis je revis la tante Hélène, ses derniers moments, la faux, le squelette, et m'enfuis à toutes jambes à travers champs.

Enfin j'arrivai à la maison ; une fois de plus, la porte était défoncée ; persuadée d'être seule, j'entrai dans un amas de verre, de plâtre, d'objets brisés, de rideaux arrachés : là aussi l'ouragan guerrier avait marqué des points.

Dans l'angle de ce qui avait été le salon de ses orgueilleux propriétaires, je vis Alberte en larmes, stupéfaite autant que moi ; elle se précipita dans mes bras.

— Où étais-tu ? me demanda-t-elle en hoquetant. Je t'ai cherchée en vain ! Je te croyais parmi les morts !

— Moi aussi, je te croyais morte !

Nous n'étions jamais très loquaces l'une et l'autre ; non par indifférence, mais nous éprouvions toujours une certaine gêne à exprimer nos sentiments ; il est vrai que nous n'étions pas habituées aux ébats affectifs. Je me décidai à lui demander : — Et eux ?

— Dans le jardin ! me dit-elle dans un souffle.

J'allais traverser la cour, encombrée elle aussi de débris de toitures, de fenêtres, de branches d'arbres, du verre des vitres de la véranda, lorsque je reconnus la voix de « madame » : — Nous avons de la chance, ils ne sont pas tous morts !

De quelle santé pouvait-elle bien s'enquérir ?

— Si on en tuait un pour demain ? continua-t-elle. Ceux-là sont trop abîmés, on les donnera.

Elle ne pouvait parler que des lapins ! Elle pensait tuer un de ces malheureux rescapés, après tout ce que nous venions de voir ?

Ne m'avait-elle pas dit : « Et alors ! On ne mangerait pas parce que c'est la guerre ? »

Nous n'avions vraiment pas la même conception de la vie, elle et moi !

J'eus envie de repartir, avec Alberte si elle le voulait, mais pour aller où ?

Un avion qui survolait la maison d'un peu trop près leur changea les idées : « monsieur » et « madame » rentrèrent en courant, prolongeant d'un brin la vie du lapin choisi.

— Tiens, la Marthe ! Où étais-tu ? lancèrent-ils de concert. Tu nous as fait faire du mauvais sang ! ajouta « madame » sans aucune conviction.

Une nouvelle alerte coupa court à toute explication, j'en fus contente, et nous nous précipitâmes dans la cave.

Une escadre d'avions passait tout simplement au-dessus de la ville ; la bombarder était devenu sans intérêt : Amiens s'était offerte à l'ennemi comme un fruit mûr ; il n'y avait même

plus de maire, de police, de médecins, de pompiers ; le préfet avait donné l'exemple en s'enfuyant l'un des premiers.

Je pensais à tous ces morts inutiles, toutes ces monstruosité, lorsque « monsieur » reprit le commandement cher à son cœur : — Nous allons vivre dans la cave en attendant que je prenne une décision pour l'avenir !

— Mais enfin, Louis ! Quelle décision voulez-vous prendre encore ? Nous pourrions commencer à nettoyer la maison au lieu de rester là, à je ne sais quoi faire !

Rien ne les ferait jamais changer de comportement, quoi qu'il puisse

arriver. L'un et l'autre voulaient toujours avoir le dernier mot. La discussion devint virulente.

— Nous allons surtout essayer de partir d'Amiens ! coupa net « monsieur ».

— Alors ! Ça vous reprend ! Où voulez-vous aller, maintenant ? hurla « madame » encore plus fort.

— J'ai déjà fait la guerre, moi ! Et j'en sais plus que vous autres à ce sujet !

— J'ai vu ce que vous étiez...

— Taisez-vous ! Nom d'un tonnerre ! On marche au-dessus !

Quatre soldats allemands dévalèrent

l'escalier en braillant ; puis, avant même de regarder de notre côté, ils vidèrent plusieurs bouteilles de vin qui étaient à leur portée, en brisèrent un grand nombre à coups de revolver, et s'effondrèrent au fur et à mesure sur le sol.

Comment cela allait-il se terminer ? Il était difficile de l'imaginer. La peur m'avait figée, plaquée contre le mur et auprès de « madame » dont je sentais le corps se détacher du mien, malgré l'instant tragique.

Sans relâche, d'autres groupes de soldats allemands, s'exclamant de leur voix gutturale, passaient, s'arrêtaient, repartaient dans un bruit insupportable

de bottes.

Nous n'osions pas changer de position. Tout à coup, le soupirail laissa pénétrer les premières lueurs de l'aurore ; allaient-elles nous apporter celles de l'espoir ?

« Monsieur » se détacha légèrement du mur, fit un simple geste de la main, et chacune de nous enjamba l'un des soudards effondré sur la dernière marche : nous nous retrouvâmes à l'air libre sur le trottoir.

Le temps de donner la liberté aux quelques lapins rescapés et « monsieur » nous rejoignit.

Les soldats allemands occupaient

Amiens ; présents à tous les coins de rues, ils nous entourèrent : nous ne pouvions plus que nous rendre. Solidement encadrés, nous rejoignîmes les quelques milliers de malheureux prisonniers civils dont nous faisons partie. Un tri s'opéra, les moins valides furent dirigés sur des camps extra-muros, dont bien peu revinrent. Pour notre part, nous fîmes partie de ceux qui travaillèrent dans les hôtels et les restaurants sous la surveillance et les ordres des nazis.

Par le plus grand des hasards — qui faisait bien mal les choses -, nous nous retrouvâmes tous les quatre au service du général d'un état-major allemand.

« Monsieur » et « madame » y perdirent hargne et arrogance. Je ne peux pas parler de dignité, ils n'en eurent jamais.

La fêrule de l'occupant était lourde, les conditions de vie difficiles à tout point de vue ; traités en vaincus nous étions méprisés, ce qui pour ma sœur et moi ne changeait pas grand-chose. Mais pour eux, si vains d'eux-mêmes, la différence était cruelle. Était-ce pour nous vraiment une revanche ? Pas tout à fait, car l'opresseur était allemand. Nous eûmes quand même de bons moments en les voyant éplucher des carottes, laver par terre, plonger les mains dans les eaux grasses. La peur visible dans leurs dos courbés, leurs

mains tremblantes, leurs yeux baissés les avait rendus muets. Quel repos !

Entraînées aux gros travaux, Alberte et moi supportions cette existence abrutissante sans grande difficulté. Comme les autres, nous avons souffert du manque total d'eau ; seuls les Allemands en avaient, mais ils ne nous en donnaient que pour faire leur cuisine. Pour nous laver, ils allèrent jusqu'à nous distribuer du vin. Quant à la nourriture, elle ne valait pas grand-chose, alors que nous leur cuisinions des merveilles gastronomiques.

Il y avait six mois que nous menions cette vie quand arrivèrent les SS. Avec eux tout changea : ils commencèrent

par piller la cave du restaurant, puis se livrèrent au saccage de l'établissement ; ce fut à cause d'un tel désordre que, sans nous être donné le mot, nous en profitâmes pour nous évader.

Durant notre absence, la maison n'était pas passée au travers des pillages organisés qui firent, dans certains cas, plus de dégâts que les bombardements.

Les travaux allaient recommencer et j'allais de nouveau incarner tous les corps de métiers, sous les instructions de « monsieur » le chef suprême.

Cette fois, les difficultés ne

résidèrent pas seulement dans un travail sans relâche, mais dans la recherche des matériaux nécessaires. Il fallut en effet déployer des trésors d'ingéniosité pour contenter nos perpétuels insatisfaits, lesquels avaient retrouvé toute leur agressivité et leur impudence.

Le jardin n'existait plus en tant que tel : plus un brin d'herbe, plus une plante, plus un bulbe, et les jeunes arbres plantés au printemps de l'année précédente avaient été rongés à mort par les lapins mis en liberté avant notre départ... alors que nous allions nous-mêmes connaître la captivité, juste retour des situations !

En revanche la vie n'avait pas perdu ses droits, et si certains avaient pris la clé des champs, en creusant des terriers sous les murs mitoyens, d'autres s'étaient contentés de procréer ; si bien qu'après des semaines de chasse, nous nous retrouvâmes à la tête de trois cents lapins de races bizarrement mêlées. Bonne aubaine, en cette période de restrictions, pour ne pas dire de disette ! Mais il fallait les nourrir, ces charmantes petites bêtes, et, à partir du moment où tous les lapins furent capturés, les ennuis commencèrent.

Je partais dès le lever du couvre-feu pour chercher de l'herbe, mais je devais aller de plus en plus loin à

cause des nombreux amateurs de pissenlits. L'hiver arrivait et il devint de plus en plus problématique de les nourrir chaque jour, malgré ma bonne volonté et mon désir de ne pas les voir périr.

Quant au fourrage, il était introuvable et « monsieur » comme « madame » durent se rendre à l'évidence et se séparer de la majorité de ces malheureuses bêtes.

En conséquence, du jour au lendemain, les lapins se transformèrent, par la magie du troc, en sucre, en beurre, en œufs, même un jour en bicyclette, et en diverses denrées alimentaires qui vinrent

remplacer, sur les planches vides des placards — de nouveau fermés à clef-, les « certaines précautions » disparues bien évidemment en raison du pillage. Alberte, qui avait obtenu l'autorisation de garder le vélo pour s'occuper du ravitaillement, s'était ingéniée à se faire des relations principalement avec des fermiers de Longueau, et ce premier hiver sous l'occupation allemande se passa sans trop de privations.

La ville d'Amiens avait beau être dotée de batteries de DCA par l'occupant, les bombardements reprirent ; les cocardes avaient remplacé les vtatiskas, mais les résultats furent tout aussi dévastateurs,

tant les progrès dans l'armement vont vite. Nous allions donc vivre entre deux alertes, plus souvent avec bombes que sans, et cela jusqu'à la fin de la guerre.

L'existence devenait invivable, comme si nous étions responsables des difficultés matérielles provoquées par la guerre.

Je continuais à aller chercher de l'herbe pour les quelques lapins sauvés provisoirement, ce qui me permettait de partir en même temps qu'Alberte, heureuse d'avoir réussi à trouver du travail pour, m'avait-elle dit un jour, « essayer de nous sortir toutes deux de cette maison infernale ». À nous

retrouver chaque matin ensemble un long moment, une certaine connivence s'était rétablie entre nous ; c'est ainsi qu'à la fin du mois de juillet, ma sœur, qui ne désirait pas passer ses vacances à la maison, annonça à « monsieur » et à « madame » : — Nous aurions la possibilité d'avoir davantage de ravitaillement en aidant à la moisson ; je connais une ferme de Longueau qui manque de bras !

— Qui « nous » ? demanda « madame », qui admettait difficilement le loisir que son mari accordait à leur fille de s'exprimer avec une certaine liberté depuis sa majorité, et surtout depuis qu'elle rapportait du ravitaillement.

— Marthe et moi ! répondit calmement Alberte.

— Mais elle n'a pas de bicyclette pour y aller, celle-là ! prétextait « madame » en guise de refus. Et tu ne peux pas la faire seule ? ajouta-t-elle.

— On pourrait lui en prêter une, continua Alberte imperturbable, sans répondre à la question de sa mère.

— Qui « on » ? poursuivit « madame », rouge de colère.

— La fermière, bégaya Alberte assez embarrassée.

— Gourde comme elle est, elle sera incapable de monter sur un tel engin ! ricana « madame », visiblement hors

d'elle.

— Marthe a appris sur la mienne et elle se débrouille très bien, insista la grande sœur.

— Ah, je vois ! Tu la soutiens, celle-là ! Et qui s'occupera des lapins, alors ?

— Nous rapporterons un sac d'herbe tous les soirs et entretiendrons les cages normalement.

— Et la maison ? T'espères pas que ce sera moi ?

— Mais maman, nous ferons le travail en rentrant et le matin avant de partir, si vous le permettez.

— Soyons pratiques ! lança «

monsieur » qui n'avait encore rien dit ;  
ça va nous rapporter quoi, au juste ?

— Un litre de lait par jour et une  
demi-livre de beurre par semaine,  
répondit Alberte toujours calme.

— Chacune ? glapit « madame » qui  
espérait encore la victoire du non.

— Pas moins de deux litres ! hurla «  
monsieur ».

Cette discussion de marchands de  
tapis était écœurante ; je repris mon  
travail à la cuisine sans écouter  
davantage et sans espoir de réussite.

Pourtant Alberte parvint à les

convaincre, et, le 1<sup>er</sup> août, après leur avoir monté leur déjeuner, comme chaque matin depuis le retour de captivité, et arrosé le jardin, soigné les lapins, épluché rutabagas et autres légumes, nous partîmes à bicyclette, heureuses de cette première journée de liberté qui s'offrait, inconscientes cependant de la besogne qui nous attendait.

Qu'est-ce que six kilomètres lorsqu'on a vingt-deux et dix-sept ans ? Nous arrivâmes donc très vite à la ferme, une grande pièce aux murs blanchis à la chaux, aux poutres apparentes enduites de coaltar, et au sol de terre battue.

Il n'y eut que peu de présentations ; ces gens à l'abord fruste avaient l'esprit lucide et observateur, et la gentillesse à fleur de lèvres ; sans plus de façon, le maître nous dit : — Commencez par prendre des forces ! Il y a tout ce qu'il faut sur la table et dans l'armoire. Vous viendrez nous rejoindre dans le champ du bout.

— C'est dans l'armoire à cause des mouches, ajouta sans ambages la fermière.

— T'as entendu ? Dans l'armoire..., murmurai-je à Alberte alors que nos hôtes partaient déjà aux champs en nous laissant seules chez eux et, ce qui nous étonna plus encore, avec les clefs

sur toutes les portes.

Cependant, comme notre éducation avait surtout développé notre timidité, nous ne bûmes qu'un fond de bol de café sucré qui nous sembla un délice, et nous rejoignîmes nos fermiers à l'orée d'un grand champ de blé doré qui frémissait sous les rayons d'un soleil en majesté.

— Déjà ! Mais vous n'avez rien mangé, mes petites ! lança le maître. Les travaux des champs ça creuse, et il faut manger si vous voulez tenir.

— Nous n'avions pas faim, monsieur, répondit Alberte en baissant la tête, mais nous vous aiderons.

— Pâles comme vous êtes, il faut manger ! Dis donc ma femme, tu t'en occuperas, hein ?

— Oui, oui ! répondit la fermière en souriant.

La journée se passa comme dans un rêve. Pas un mot plus haut que l'autre, aucune ironie malgré notre incompétence notoire, toujours le sourire aux lèvres, ne sachant que dire ou que donner pour nous encourager. Nous étions au paradis malgré le travail harassant.

Tout allait pour le mieux et, chaque soir, au soleil couchant, nous revenions à la maison avec les deux litres de lait et le sac d'herbe que nous avions ramassée pour les lapins pendant l'heure de sieste, qu'il nous aurait pourtant été nécessaire de faire, en raison de la chaleur exceptionnelle de cet été-là.

Malheureusement, là aussi il nous fallut aller chercher de plus en plus loin ces pissenlits, ce plantain, ce trèfle, et le surmenage aidant, l'accident arriva.

Nous allions à bicyclette l'une derrière l'autre, à une vitesse excessive c'est un fait, mais nous roulions sur le

bas-côté de la route nationale en dos d'âne, parsemée d'innombrables nids-de-poule causés par les bombardements et par le passage répété des engins motorisés, lorsqu'un camion à gazogène voulut nous doubler.

Bien que ralentissant à notre hauteur, le véhicule accrocha le sac d'herbe arrimé au porte-bagages de ma bicyclette : je fus alors projetée en l'air et retombai lourdement devant le camion qui s'était arrêté net, pendant que mon vélo poursuivait son chemin un moment encore.

Alberte, affolée, se précipita, les fermiers qui avaient vu la scène accoururent et je fus emmenée par le camion jusqu'à la pharmacie de Longueau qui me prodigua les premiers soins.

Tout cela n'aurait été qu'un mauvais souvenir s'il ne m'avait fallu revenir le soir à la maison, handicapée, et surtout donner des explications qui, bien entendu, ne plurent pas.

— Marthe a été renversée et a dû être soignée à la pharmacie de Longueau ! expliqua Alberte dès notre arrivée.

— Et après ? siffla « madame ».

— C'est assez grave et je crois qu'il faudrait...

— Il faudrait quoi ? coupa « madame ». Que je fasse son travail, sans doute ?

— Votre travail sera fait ! osa Alberte. Mais Marthe pourrait peut-être aller se reposer maintenant.

— Non ! fit « monsieur » qui n'avait pas encore parlé. Elle fera son travail, et toute seule !

— D'ailleurs, tu as du repassage, toi ! dit « madame » à Alberte.

— Décidément, elle aime se faire plaindre, celle-là, ajouta « madame » en claquant la porte.

Tout mouvement m'était insupportable tant j'étais courbatue, et les pansements qui adhéraient aux diverses plaies — principalement à celle ouverte du coude droit, qui aurait dû être recousue — contribuèrent à ma souffrance.

Après avoir péniblement effectué mes travaux ménagers pendant qu'Alberte repassait le linge de la semaine, ma sœur monta avec moi, m'accompagna au grenier, m'aida à me dévêtir et à me coucher, avant de redescendre dans sa chambre, dont l'entrée m'était interdite sous le grotesque prétexte d'un risque d'homosexualité entre nous. Grotesque si ce n'avait été odieux. Heureusement

ignorante de tout, je ne compris que beaucoup plus tard leur perversité.

Après une nuit sans sommeil, fiévreuse, ankylosée, dans l'impossibilité de me vêtir, je descendis retrouver Alberte qui avait terminé notre travail du matin.

Nous étions en avance et nous entendîmes les sonneries du réveil depuis la cuisine.

— Comment te sens-tu ? demanda ma sœur.

— Pas très bien, mais je ne veux pas rester ici.

— Je leur monte le petit déjeuner, je t'aide à t'habiller et nous partons, ajouta Alberte en prenant le plateau.

Puis, se tournant vers moi, elle poursuivit : — Tu devras serrer les dents pour démarrer, car je pense qu'elle va essayer de te garder à la maison, et ce ne sera pas pour te reposer.

En sortant, levant légèrement les yeux, nous vîmes deux têtes hilares guetter mon départ. Aussi, serrant les dents, les mains crispées sur le guidon de la bicyclette qui avait été réparée par le fermier, je démarrai sans laisser échapper une plainte malgré des douleurs intolérables.

Mes nerfs avaient donné leur maximum. Contre ma volonté, passé le coin de la rue, je m'effondrai sur la route et, après quelques larmes de détente, nous repartîmes à pied toutes deux, heureuses quand même de nous évader de cet enfer.

Ce qui fit que nous arrivâmes très en retard à la ferme ; nous nous attendions à des remarques ; ils n'en firent aucune : bien au contraire, ils nous marquèrent davantage de sympathie.

Ces gens de la terre, ces paysans, ces gens de basse extraction comme disaient avec dédain « monsieur » et « madame », ces humbles nous traitèrent avec bonté ; je restai au foyer pour

aider à de menues tâches ménagères, et ce fut la fermière qui changea mes pansements.

Le soir, nous partions plus tôt pour pouvoir rentrer avec l'herbe et les deux litres de lait qui nous avaient été donnés malgré un travail réduit.

Pour moi, la moisson était terminée ; je n'étais plus en état de la faire.

La pendule capricieuse  
Josépha, la fille cadette des  
fermiers de Longueau,  
venait de sortir de la maison  
quand « monsieur » hurla :  
— Comment ? On leur a  
prêté nos filles  
gratuitement, pendant  
quinze jours, pour faire leur  
moisson, et maintenant ils  
voudraient nous faire payer  
le lait et le beurre, que de  
plus nous sommes obligés  
d'aller chercher chez eux ?

Mais ils se paient notre tête  
! C'est bien terminé, avec  
ceux-là !

— Mais papa, osa Alberte, il y a plus de deux mois que les moissons sont terminées, et nous avons toujours deux litres de lait par jour et une demi-livre de beurre par semaine, sans payer ! Et ils ont offert une bicyclette à Marthe !

— Et puis après ! Je ne les ai pas reçus ici, ces paysans, ces gens de basse extraction. Je ne veux plus que vous y alliez et je ne veux plus les voir chez moi !

— Mais papa, continua Alberte,

blanche de peur, le frère de Josépha est mon filleul de guerre et...

— Ah ! Nous y voilà ! coupa « monsieur ». Mademoiselle flirte à présent, c'est pourquoi elle fait sa difficile avec le riche Victor !

— Je vous jure, papa, que je ne flirte pas : je ne le connais même pas, je lui écris seulement.

— À qui as-tu demandé la permission pour écrire ? s'écria « madame » en administrant une gifle d'une telle violence à sa fille qu'elle projeta Alberte sur la porte de séparation, dont la vitre vola en éclats.

— Voilà à quoi ont servi les

moissons ! continua « monsieur ». Je vais lui écrire, à ton cul-terreux ! Et dès ce soir !

— Oh ! Louis ! Ménagez vos expressions.

— Vous, taisez-vous ! Je sais ce que j'ai à faire et à dire, et je ne vous ai rien demandé.

Après une telle réflexion de son mari, je pouvais m'attendre au pire ; elle allait se venger de l'affront.

En effet, elle se jeta sur moi et d'un coup de poing m'envoya de l'autre côté de la pièce : — Tu ramasses les morceaux de verre, et vite, ou tu en as encore autant ! hurla-t-elle en me

menaçant de nouveau de son poing levé.

Déchaînée et s'étant placée de sorte que je fus obligée de passer devant elle avec les morceaux de verre, elle prétextait que je l'avais effleurée volontairement et m'envoya une bourrade : j'allai heurter le mur de mon bras le plus accidenté, lâchant sur-le-champ les fameux morceaux qui s'éparpillèrent dans toute la pièce.

Par la suite, « monsieur » trouva un autre filleul de guerre, beaucoup plus intéressant, pour Alberte : le fils du quincaillier d'Amiens chez lequel ils m'envoyaient porter des colis, et me faisaient ramener en remerciement du

matériel pour leurs éternels travaux.

La soirée n'avait été que hurlements, jusqu'à ce que « monsieur » et « madame » regagnent leur chambre.

— La Marthe !

Je montai en tremblant. Qu'allaient-ils encore inventer ? Je frappai.

— Oui ! feula « madame ».

— Tu as touché à la pendule ! hurla « monsieur » à peine étais-je entrée.

— Non, p'pa ! Je n'ai pas touché à la pendule.

Cette pendule avait continuellement

des caprices : elle avançait, retardait, s'arrêtait, et c'était bien entendu toujours moi qui en étais cause.

— Comment ? Tu oses mentir à ton père ?

Une gifle m'envoya dans les bras de « monsieur », qui lui-même me renvoya aussitôt dans les griffes de sa femme, transformée en harpie.

À force de subir ce jeu de massacre, hébétée je répétais machinalement : — Je n'ai pas touché à la pendule ! Je n'ai pas touché à la pendule ! Je n'ai pas touché à la pendule !

« Si seulement je connaissais le mal dont souffre leur maudite pendule. Je

leur mentirais en disant que c'est moi, et je serais débarrassée au plus vite, car ils ne vont pas me lâcher ainsi. C'est bien parti pour durer. »

Je ne savais pas comment les convaincre de ma bonne foi, et, comme une nouvelle volée m'envoyait contre le mur, j'ajoutai à mon refrain : — J'ai seulement allumé le feu comme vous me l'aviez demandé, je vous le jure !

— On ne jure pas, ici ! Surtout quand on ment ! tonitrua « madame », puis un dernier coup de pied me fit dévaler l'escalier, et je me retrouvai sur le paillason, dans un état de morne torpeur.

Alberte, qui avait eu le temps de

terminer la remise en ordre et même d'éplucher les légumes pour le lendemain, m'attendait ; scandalisée, elle me releva et me soutint jusqu'à la cuisine.

— Il faut absolument que je te trouve du travail, afin que tu sortes d'ici toi aussi !

— Où veux-tu que j'aïlle travailler ? Tu sais bien que je sais à peine lire et écrire. Et puis ils ne me lâcheront jamais.

— Sauf si tu leur rapportes de l'argent.

— Bien sûr, mais quel travail ? Je ne peux faire que des ménages et ils ne

voudront pas que j'aïlle ailleurs !

— Tu ne voudrais pas être vendeuse dans une pâtisserie, par exemple ? Je peux en parler à mon patron, me dit Alberte.

— Regarde-moi bien, Alberte ! Regarde mes mains. Regarde mon accoutrement. Je n'ai même pas de chaussures.

Et j'éclatai en sanglots.

— Calme-toi, Marthe ! Nous allons arranger ça. Tu sais qu'ils me laissent dix pour cent de mon salaire depuis ma majorité ? J'ai tout mis de côté, je vais d'abord t'acheter des chaussures avec mes tickets de rationnement, ensuite

j'essaierai de trouver du tissu au marché noir et je te ferai une robe. Courage ! On s'en sortira, tu verras.

Puis elle m'aida à monter au grenier.

Courbatue, déprimée au plus haut degré, la plaie de mon coude saignant et me causant de violents élancements, je ne pus m'endormir et, malgré le froid, passai la nuit assise sur mon lit-cage, l'esprit torturé par des questions auxquelles je ne trouvais pas de réponses. « Comment en finir ? Partir, mais où ? Avec quel argent ? Et chez qui, puisque je ne saurai jamais le nom et l'adresse de celle qui m'avait tant aimée, maman Cathy ? »

Des coups de poings frappés brutalement contre la porte du grenier m'annoncèrent, comme au théâtre, la levée du rideau sur une nouvelle tragédie. Elle allait s'avérer plus horrible, plus marquante, plus longue aussi que ne l'avaient été les précédentes.

Comme ils ne descendaient habituellement de leur chambre que vers onze heures, le lever de « monsieur » à cinq heures était déjà de très mauvais augure, mais « madame » levée également, c'était un cataclysme qui allait s'abattre sur la maison ; je m'en aperçus aussitôt.

Elle m'attendait, de pied ferme, sur le pas de la porte de la cuisine, avec sa tête des plus mauvais jours ; au moment où je m'excusais pour passer, elle m'empoigna avec une force décuplée par la fureur pour m'envoyer dans la véranda où se trouvait son mari.

À peine ma tête avait-elle fortement heurté le mur qu'un coup de pied, assené avec une sauvagerie peu commune, me projeta dans le coin de la pièce.

Là allait commencer la tragédie.

— Tu as touché à la pendule de la chambre de tes parents ! vociféra « monsieur ».

— Non, p'pa ! Je n'ai pas touché à la pendule ! répondis-je en me relevant.

Un nouveau coup de pied me fit aussitôt retourner à terre, et cette fois-ci je restai où j'étais tombée.

Alors, telle une furie, la bave de la haine dégoulinant au coin de ses lèvres, « madame » me saisit par les cheveux, me redressa et me jeta au bourreau.

Sans discontinuer, de coups de pied en coups de poing, toujours relevée par cette harpie et renvoyée à la brute, défigurée, souffrant de toutes les régions du corps, anéantie, je ne pleurais plus : j'attendais sans angoisse, avec une détermination

farouche, qu'ils en finissent, mais vite.

Enfin, « monsieur », un couteau de cuisine à la main, essaya de me faire fléchir, au moyen de ce qu'il appelait sa force de dissuasion, et de m'arracher des supplications, mais c'était déjà trop tard : j'étais décidée à me laisser aller, je n'en pouvais plus, lorsque Alberte, revenant de son travail, entra dans la maison en hurlant : — Arrêtez ! Arrêtez ! Je connais la raison de l'avance de votre pendule.

— Alors, parle ! Et vite ! Sinon, tu vois, tonna « monsieur » en simulant le geste irrémédiable.

— Ce n'est pas Marthe qui...

— C'est donc toi ! clama l'énergumène de femme en giflant violemment sa fille aînée, avant qu'elle ne pût terminer sa phrase.

— C'est le chauffage ! parvint quand même à dire Alberte au travers de la cacophonie de vociférations.

— Explique-toi ! Et pas de mensonge ! réussit à brailler « monsieur » malgré les hurlements d'hystérie de sa femme échevelée.

— Il faisait très froid dans votre chambre et, en allumant le chauffage...

— Ça suffit ! hurla « monsieur » en jetant à terre le couteau qui avait failli me tuer.

Satisfaits des explications qu'Alberte avait été demander à l'horloger, « monsieur » et « madame » allèrent se détendre au salon, après quatorze heures d'excitation poussée jusqu'à la folie.

Une heure après, nos petits-bourgeois, gantés et chapeautés, s'en allèrent pour ne revenir que très tard.



## La pose du lapin

Quand il arrivait à « monsieur » et à « madame » de s'entretenir de la tante Jeanne et de sa jolie fille Marthe, qui avaient tout perdu dans la tourmente de la guerre, c'était avec un certain sentiment de compassion mêlé du mépris hautain qu'ils dédiaient aux plus faibles.

Nous n'avions d'ailleurs jamais revu ni la tante, ni la cousine Marthe, depuis que « madame », jalouse à tort ou à raison, avait refusé avec fermeté de les héberger à la suite de leur malheur. Les « pauvres femmes », comme les appelait « monsieur », s'étaient retirées chez des amis qui avaient accepté, eux,

de les recevoir dans leur maison bretonne, malgré l'exigüité du logement.

Quant à « la veuve éplorée », ainsi nommée par « monsieur » et « madame » depuis qu'ils l'avaient spoliée de sa maison, et son fils Henri, réformé pour je ne sais quelle raison de santé, ils avaient également tout perdu dans les bombardements qui rasèrent le quartier de Rouen où ils s'étaient retirés ; aussi n'en parlait-on même plus.

En revanche, les conversations s'éternisaient sur la tante Émilienne et sur Victor, le bel héritier : il fallait s'occuper sans faiblesse de garder, au sein de la famille, l'immense propriété

qui faisait tant d'envieux. La guerre n'avait en aucune manière atteint cette branche fortunée, et le fameux bien au soleil ne devait, sous aucun prétexte, quitter le patrimoine grand-paternel par le jeu d'une quelconque mésalliance. Ne racontait-on pas dans toute la ville que Victor recevait souvent de très jolies femmes et principalement une jeune aventurière, d'une élégance exquise, avec laquelle il s'affichait ?

Certes, nous ne pouvons pas rivaliser avec le charme, l'élégance et la séduction de telles femmes, mais, à entendre « monsieur » et « madame », ils avaient à vendre à ce grand dadais la jeunesse et la pureté de leurs filles. Et ils se promirent de le recevoir plus

souvent pour l'amener à se déclarer.

Cependant, comment effacer la dernière bévue ? En effet, quelques jours après la fameuse réception, ils avaient reçu la tante avec un notaire de leurs amis et annoncé le mariage, pour eux évident, de Victor avec l'une de leurs filles, sans même en prévenir les deux intéressés. Il en était résulté un froid dans leurs relations.

Qu'importe ! C'était du passé, affirmaient « monsieur » et « madame », toujours prompts à prendre leurs désirs pour des réalités. La guerre avec ses restrictions était arrivée à temps, et ils pensaient triompher en usant d'un stratagème.

— Dès demain, Alberte ira chez la tante lui porter un de nos lapins. Ainsi elle passera la fin de la soirée avec Victor, cela chaque dimanche jusqu'à ce qu'il se décide.

— Vous avez là une très bonne idée, Louis ! Ils seront obligés de revenir nous voir pour nous remercier, et ils seront contraints, en devenant nos obligés, à prendre une autre attitude vis-à-vis de nous.

— D'autre part, votre fille finira bien, si elle est intelligente, par plaire à Victor ! ajouta « monsieur » en regardant intensément Alberte ; sinon, j'ai un autre projet, tout aussi valable et plus facile à réaliser, dont je vous

entretiendrai lorsque nous serons seuls.

Pendant un certain temps l'on ne parla plus guère de Victor, et Alberte continua à porter, chaque dimanche, le lapin à la tante, et à passer de très bonnes soirées, m'avait-elle confié, jusqu'au jour où « monsieur » demanda à sa fille : — Où en es-tu avec Victor ? On ne va pas donner tous nos lapins !

— Tante m'a dit de vous remercier, mais...

— Mais quoi ? coupa « madame ». Elle veut sans doute qu'on les fasse cuire pour elle ?

— Elle m'a dit qu'ils avaient tout ce

qu'il leur faut, lâcha tout à coup  
Alberte.

— Quoi ? Et c'est maintenant que tu nous le dis ? C'est une plaisanterie, ou quoi ? Cela fait onze lapins que tu leur portes ! Qu'est-ce qu'elle en fait ? grimaça « monsieur ».

— Ils les ont donnés ! répondit la grande sœur, sans se démonter.

« Madame » écumait de rage ; elle bondit sur sa fille qui se sauva dans le jardin, tandis que « monsieur » hurlait à son tour : — Reviens immédiatement ! Et vous, ne la frappez pas maintenant ! Tout n'est peut-être pas perdu !

Au retour d'Alberte, peu rassurée, il

demanda, feignant le calme : — Voyons ! À qui ont bénéficié les lapins que ton père et ta mère leur ont offerts ?

— Tante les donne à une de ses voisines qui a tout perdu à la suite des bombardements, et qui est restée veuve avec sept enfants !

— Qu'est-ce qu'on en a à faire, de cette veuve ? C'est pas notre affaire ! graila « madame ». Quoi qu'il en soit, votre tante ne manque pas d'audace ! Faire la charité avec le bien des autres, avec tout ce qu'elle a ! Ça ne m'étonne pas de votre famille, d'ailleurs ! jeta « madame » d'un ton méprisant en direction de son mari.

— Ma famille ! Ma famille ! hurla «

monsieur ». Faudrait-il encore que la vôtre existe pour qu'on puisse les comparer ?

— Et toi, que fais-tu le soir avec Victor ? demanda « madame » à Alberte, afin de détourner la conversation qui visiblement l'embarrassait.

— Rien. Après le dîner nous parlons de philosophie et du travail.

— Du travail ! rugit « madame ». Sait-il seulement ce que c'est ?

— Laissez-la ! cria « monsieur » à sa femme qui s'apprêtait déjà à foncer. Demain, je vais leur rendre visite et vous verrez qu'on n'aura pas donné les

lapins pour rien !

— Je vous retrouve enfin, Louis !  
gloussa « madame » en emmenant son  
mari au salon.

Elle claqua la porte sur eux. Le soir  
même, quand ils furent dans leur  
chambre, Alberte me donna des détails.

— Victor m'a dit, entre autres, qu'il  
nous aime bien toutes les deux parce  
que nous sommes ses cousines, mais  
qu'il n'a jamais eu l'idée de se marier  
avec moi. Il m'a aussi appris qu'il  
devait épouser, prochainement, une très  
jolie jeune femme, dont il m'a montré  
la photo ; mais attention ! ajouta-t-elle  
vivement, la nouvelle n'est pas encore  
officielle.

— Tu dois être malheureuse, alors ?

— Non ! Pourquoi ? Je n'ai jamais voulu me marier avec Victor, tu le sais bien ! répondit Alberte énervée.

— C'est à cause de ton filleul ?

— Pas davantage ! Tout simplement parce que je ne veux pas me marier ; j'ai une autre idée en tête.

— Laquelle ? demandai-je.

— Je ne peux pas t'en parler maintenant, mais tu seras la première à être mise au courant.

J'étais persuadée que ma sœur me cachait quelque chose, mais quoi ? Comment le savoir ? Allait-elle s'en aller et m'abandonner dans cet enfer ?

Chaque matin nous continuâmes de partir ensemble : elle pour aller à son travail, moi afin d'aller chercher de l'herbe pour les lapins.

Pourtant, depuis quelques semaines, Alberte était différente : le long du chemin, elle me parlait avec réticence et me quittait invariablement au premier coin de rue, prétextant un rendez-vous ; je n'avais pas osé la questionner.

En dehors des bombardements sporadiques de nos alliés, qui nous tendaient les nerfs jour et nuit, la vie à Amiens avait repris son cours, et dans

les longues files d'attente, devant les étalages presque vides, les ménagères discutaient paisiblement et même plaisantaient. Pour certains, et surtout pour certaines, la guerre était terminée.

À la maison, la vie avait elle aussi repris son cours, son rythme d'insultes, de brimades, de sarcasmes, de corrections, et même de privations de nourriture, comme si celles imposées par le rationnement ne suffisaient pas.

Heureusement, je n'avais pas oublié Anglesqueville et nos astuces ; lorsque « monsieur » et « madame » m'envoyaient la nuit dans les champs, à bicyclette, arracher des betteraves fourragères pour le repas du lendemain

— sans se soucier d'ailleurs des conséquences qu'aurait pu entraîner cette violation du couvre-feu -, je commençais par en manger à satiété ; je puis assurer que ce n'est pas si mauvais que cela, lorsque l'on a faim et que par chance l'une de ces racines est un peu sucrée et tendre.

En effet, nous devions économiser les tickets de rationnement en vue d'une grande réception, née de l'idée farfelue de « monsieur » : m'offrir à Victor en remplacement d'Alberte.

— Elle est mineure, celle-là, et n'a qu'à obéir ! J'aurais dû y penser avant ! soupira « monsieur » d'un air satisfait.

J'étais mineure, mais « monsieur »

oubliait que Victor avait son libre arbitre.

Arriva le jour où, revenant de l'une de ses promenades, « monsieur » annonça la bouche en cœur : — Henriette ! Ça y est ! J'ai réussi quand même à rencontrer Victor et sa mère : grâce à ma diplomatie, ils sont d'accord pour venir déjeuner à la maison le premier dimanche du mois prochain.

— Vous leur avez dit pourquoi ? demanda « madame ».

— Bien sûr que non ! Ce sera la surprise au dessert.

Depuis une semaine, l'hystérie

battait son plein ; il ne restait que huit jours avant la réception qui devait être, proclamaient ces gens cupides, décisive, lorsqu'un bristol, glissé un soir sous la porte, annonça en style télégraphique : « Impossible venir à votre réception la semaine prochaine ; regrettons sincèrement. À bientôt. Victor. »

— Trop, c'est trop ! Nous faire ça ! hurla « madame » en relisant le bristol et en le passant à son mari.

— Comment se fait-il qu'il ne soit pas venu lui-même ? pensa tout haut « monsieur ».

— Et dire que nous avons dépensé tous les tickets de rationnement du

mois prochain pour cette réception !  
cria « madame » en trépignant de  
colère. Tu vas pouvoir te débrouiller  
pour en retrouver, toi ! ajouta-t-elle en  
direction d'Alberte.

— Peut-être sont-ils fatigués ? osa «  
monsieur ».

— Comme toujours, vous allez  
soutenir votre famille ! hurla « madame  
» hors d'elle.

« Ça y est ! pensai-je, les hostilités  
reprennent. » Leurs armistices étaient  
toujours de courte durée !

La fureur de cette femme atteignait  
son paroxysme ; visiblement, elle avait  
besoin de se défouler : de coups de

pied en coups de poing, je regagnai mon coin dans la cuisine.

Le lendemain du jour de la réception, l'excitation poussée jusqu'au délire fit que, malgré les portes fermées, je les entendais s'invectiver, se reprochant encore leur extraction, lorsque la sonnette de l'entrée retentit.

Comme par enchantement, les voix se transformèrent, elles devinrent douces et harmonieuses : — Victor ! Quelle joie de te voir ! Comment va tante ? demandèrent nos hypocrites personnages.

— Vous avez eu notre carte ? s'étonna Victor sans même penser à donner des nouvelles de sa mère.

— Non ! Rien de grave, j'espère ?  
s'enquit « monsieur ».

Et sans attendre la réponse, il lui proposa : — Viens au salon te détendre ! Ça te fera du bien !

— Merci, Louis. Mais je ne resterai pas longtemps.

— Tu as des ennuis ? Tu es tout pâle ! Entre vite !

La porte du salon se referma doucement sur eux.

Ainsi « monsieur » et « madame » avaient vu sombrer leurs espérances. Ils venaient d'apprendre le prochain mariage de Victor avec Jacqueline. Avec quelle rancœur ils commentèrent

ce mariage « en grande hâte » de Victor avec une simple fille de commerçant : une roturière allait fouler les allées de la propriété si chère à leur cœur, et, plus grave, elle allait mettre au monde un héritier !

C'en était donc terminé. Il n'y avait plus d'espoir de récupérer le bien de la tante à son décès, présumé prochain en raison de sa santé précaire.

« Madame » en tomba malade : une affection hépatique aiguë n'améliora pas le teint de son visage déjà bilieux, et pas davantage son caractère. Bien entendu, elle ne voulut absolument pas s'aliter, désirant tout surveiller et tout commander comme à l'ordinaire.

Quant à « monsieur », il ne décoléra pas et décida de fermer définitivement sa porte, et, par là même de cesser toute relation avec cette dernière branche de l'arbrisseau généalogique.

Ainsi, la rupture consommée avec la tante Jeanne et la cousine Marthe, devenues des assistées dénuées d'intérêt, fut-elle suivie de celle avec la tante Émilienne et le cousin Victor, ce qui nous plongea de nouveau dans l'isolement le plus complet.

La vocation d'Alberte  
Comme chaque matin,  
nous étions parties Alberte  
et moi sur nos bicyclettes,  
mais pour la première fois  
ma sœur ne me quitta pas  
au coin de la rue. Arrivée au  
carrefour, elle ne prit pas  
non plus la direction de son  
bureau, mais elle  
m'accompagna jusqu'au  
champ où j'allais ramasser  
de l'herbe pour les lapins.

Nous ne nous étions pas adressé la

parole le long du trajet, peut-être à cause d'un fort vent debout ; aussi, après avoir mis pied à terre, je m'empressai de la questionner : — Tu ne vas pas au bureau, aujourd'hui ?

— Non ! J'ai donné ma démission depuis quelques jours : je vais quitter Amiens à la fin du mois. Je voudrais d'ailleurs t'en parler.

Sans savoir pourquoi, j'appréhendais les paroles qui allaient suivre ; j'avais l'intuition d'un danger et lui criai avant même qu'elle ne commençât sa phrase : — Emmène-moi si tu pars ! Je t'en supplie !

— Sois raisonnable, Marthe. Je ne peux pas t'emmener où je vais.

Assieds-toi, je t'en prie ! Je vais te l'expliquer calmement : je dois entrer en religion le 1<sup>er</sup> octobre prochain. J'ai enfin trouvé un havre de paix et de bonheur, Dieu m'a aidée !

J'étais consternée. Alberte partait à la fin du mois et me laissait seule avec ces brutes. Le dernier maillon de la chaîne se détachait. J'avais deux ans à attendre avant d'atteindre ma majorité, deux ans à subir la tyrannie de ces monstres de cruauté. Ce n'était pas possible, je ne le supporterais pas, ma vie se terminerait avant. « Mon Dieu ! Pourquoi ne m'aidez-vous pas, moi aussi ? »

Je ne voulais plus l'écouter. Dans un

réflexe de survie, je pensai uniquement à mon chagrin et me sauvai sans me retourner.

Seulement, le soir même, alors que « monsieur » et « madame » étaient montés dans leur chambre, ma sœur essaya de me convaincre, m'expliquant de nouveau les raisons de son départ, de sa « vocation », disait-elle ; elle m'agaçait avec son mysticisme que je ne comprenais pas. Je ne pus que lui dire : — Tu m'avais pourtant promis d'attendre ma majorité pour partir. As-tu pensé à ce que je vais devenir ?

— Je t'écrirai chez le révérend père Jacques : je l'ai mis au courant de la situation, me dit Alberte en guise de

consolation. En allant faire les commissions, tu pourras avoir de mes nouvelles et suivre mes conseils, si tu le veux bien.

Nous étions à la mi-septembre 1943. Chaque matin nous faisons le chemin ensemble jusqu'aux champs puis, après m'avoir aidée à ramasser de l'herbe, Alberte allait passer sa journée en prières.

Rien dans son comportement ne laissait prévoir son intention, et la réussite pour elle semblait être à portée de main lorsque la visite intempestive d'une de ses anciennes collègues vint malheureusement tout gâcher.

— J'aurais voulu rencontrer Alberte avant son départ et je ne l'ai pas vue à l'église ! dit naïvement une jeune femme après s'être présentée comme étant Mme Papis.

Vivement intéressés dès le début de cette éloquente conversation, « monsieur » et « madame » sommèrent la jeune femme de venir s'expliquer plus complètement au salon.

Peu après le départ de la visiteuse, à ma grande déception, « madame » décida qu'elle irait elle-même chercher le journal que j'allais acheter tous les soirs.

En fait, « madame » alla retrouver sa fille chez les religieux de Saint-François-d'Assise, où elle était en prière : elle la sortit vivement, et sans attendre la corrigea. Il est difficile de penser que personne alors ne se soit élevé contre les coups de pied et les coups de poing que « madame » assena, dans la rue, à sa fille de vingt-quatre ans.

Lorsque Alberte déboula dans la cuisine, elle était maculée de sang coagulé depuis les narines jusqu'au menton, le visage tuméfié sous une chevelure en désordre, les vêtements partiellement déchirés. « Monsieur » l'attendait pour prendre la relève de sa femme qui s'affaissa lourdement dans

un fauteuil en se lamentant sur son sort.

Quoique habituée à ces crises de folie furieuse, aussi bien venant de l'un que de l'autre, j'étais pétrifiée. Alberte tomba à genoux, les mains jointes, implorant la clémence de ses bourreaux, mais en vain : « monsieur », la relevant par les cheveux, la plaqua d'un coup de poing contre le mur, où je me tenais sans oser bouger.

— Plutôt la tuer que la laisser partir là ! hurla la brute rendue furieuse en serrant le cou de sa fille.

Reposée, « madame » arriva dans la pièce et, devant ce tableau horrible pour les yeux d'une mère normale, elle se contenta de dire : — Louis ! Arrêtez

! Vous risquez de perdre votre pension ; cette fille n'en vaut pas la peine !

Profitant alors de la confusion jetée par l'arrivée de « madame », ma sœur se sauva promptement, sous les hurlements de haine des deux monstres déchaînés.

Écumant de rage d'avoir perdu leur proie, l'un et l'autre sillonnèrent la ville à la recherche de leur chose, leur bien sur lequel ils estimaient avoir le droit de vie qui, ce jour-là, faillit devenir le droit de mort.

Déjà plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis la fuite d'Alberte et, comme pour Pierre, je n'entendis plus prononcer le nom de ma sœur.

À la maison, il ne leur restait plus que la Marthe ; elle allait payer au centuple, comme « monsieur » et « madame » le lui avaient promis, le dernier affront infligé par leur fille aînée.

Tout d'abord, je n'eus plus le droit de sortir de la maison ; « monsieur » alla jusqu'à ramasser dans les champs l'herbe pour les lapins. La clef de la porte d'entrée, la seule qui restait ordinairement dans la serrure, disparut dans la poche du maître.

Évidemment, j'aurais pu m'échapper par l'une des fenêtres qui donnaient sur la rue, mais pour aller où ? Avec quoi ? Et comment ? Forcément, alentour

tout le monde savait, mais personne ne voulait s'en mêler !

Taillable et corvéable à merci, plus encore s'il est possible, et dans l'obligation où je me trouvais d'attendre leur bon vouloir, je me couchais souvent après minuit, si bien que les réveils devenaient de jour en jour plus pénibles : je commençais à ressentir des malaises dus à une extrême fatigue, tant physique que psychique.

Un matin d'hiver, descendue le front ruisselant de sueur, au bord de l'évanouissement, je m'allongeai dans le salon, indifférente même aux risques que je prenais, tellement j'avais besoin

de dormir, ne fût-ce que quelques minutes.

Vaincue par ce bien-être irrésistible, les minutes devinrent par malheur des heures ; aussi, le petit déjeuner n'étant pas monté à temps, c'est « madame » qui me retrouva — ô scandale ! — sur « leur » canapé.

M'attrapant alors par les pieds, la harpie m'arracha sans pitié du siège moelleux et me traîna jusqu'à la cuisine en hurlant : — Tu n'as pas droit au canapé ! Tu entends ? C'est là ta place, fainéante ! Tu seras au pain sec le mois prochain !

Et ils tinrent parole, comme toujours pour les mauvais traitements, ce long

mois de décembre 1943. Je mangeai donc ma ration de pain sec, exceptionnellement assise à leur table, midi et soir, ne devant me contenter que du fumet de leurs assiettes qu'ils laissaient parfaitement vides à la fin de leurs repas.

Malheureusement, les astuces pour améliorer ce régime étaient difficiles, même impossibles, sans sortir. Il y avait bien à la cave, dont la porte était elle aussi fermée à clef, les carottes et les pommes de terre du jardin, mais c'était « madame » qui me distribuait ces légumes comptés que je devais éplucher et dont elle assurait la cuisson.

Heureusement, ce n'était pas elle qui s'occupait de la nourriture des lapins, et je pus croquer quelques carottes blanches, jusqu'au jour où je découvris la cachette où « monsieur » et « madame » gardaient leurs clefs, notamment celle du placard aux « certaines précautions ».

À peine venaient-ils de sortir que, sans plus attendre, j'ouvris la porte du fameux placard et découvris des boîtes de conserve bien alignées ; oui, mais sur une feuille de papier quadrillé collée sur la porte intérieure du placard, elles figuraient en nombre et qualités ; des paquets de biscuits, combien tentants, mais hélas intacts et eux aussi notés sur la liste ; et, ô

miracle ! des kilos de sucre !

Il me fallait très vite découvrir la faille : « Ils n'ont certainement pas compté le nombre de morceaux dans chaque paquet. »

Je commençai donc par prendre un sucre par kilo, puis deux, et très vite ce furent trois, quatre. J'abusai, mais me rappelant l'histoire de la mouche qui m'avait piégée, je me dis que cette fois je recevrais une volée pour quelque chose.

Au bout de quelques jours, lorsque « monsieur », qui était le seul à ouvrir ce placard, s'aperçut de la supercherie, il n'eut plus qu'à frapper. Ce qu'il ne manqua pas de faire, sans discrétion.

Je l'avoue sans honte, je ne regrettais pas mon larcin.

De ce jour, les clefs disparurent de la cachette éventée ; de toute manière, je n'aurais jamais osé continuer.

Tandis que « monsieur » allait ramasser l'herbe pour les lapins, je m'occupais seule des travaux du jardin. Mais peu avant le renouveau du printemps, il changea d'avis : — Tu prends ta bicyclette et tu vas chercher l'herbe, mais attention ! Suis ta route !

Puis il passa le dos d'un couteau sur sa gorge, en signe d'avertissement.

J'étais habituée à ce chantage. Depuis longtemps la mort ne me faisait plus peur ; seul le moyen employé pour me la donner pouvait encore m'impressionner.

J'allai donc directement aux champs et j'en revins aussitôt, ainsi que les jours suivants, sachant pertinemment que l'un ou l'autre épiait mes allées et venues.

Alberte était partie depuis six mois, et je n'avais bien entendu aucune nouvelle d'elle, puisque je ne pouvais pas aller chercher le courrier qui devait m'attendre chez les religieux.

Que devait-elle penser ?

Un matin semblable aux autres, le facteur glissa sous la porte une lettre, dont le nom de l'expéditeur provoqua les hurlements de « madame ».

— Louis ! Votre maudite fille a le cynisme de nous écrire. Que faisons-nous ?

— Donnez-moi cette lettre ! ordonna son mari en tendant la main.

Je m'étais faite toute petite dans le salon où, à genoux, je briquais les cuivres des chenets, espérant attraper des nouvelles de la grande sœur.

Mais, après une lecture silencieuse, « monsieur » passa la missive à sa

femme. Dès les premières lignes, elle lança en s'asseyant : — Je savais bien qu'elle reviendrait pour tendre la main, celle-là !

Alberte allait donc revenir, mais quand ? Pour l'instant, impossible de sortir de cette pièce sans éveiller leur attention. Je ne pouvais pourtant pas demeurer davantage dans le salon, et me levai d'un coup.

— Regardez-la, celle-là, qui nous épie ! glapit « madame » en se jetant sur moi.

Alberte débarqua un dimanche soir du printemps 1944 sous une pluie

battante, et la conversation s'engagea sur le pas de la porte : — Peut-on savoir ce que mademoiselle vient chercher ? demanda la mère à sa fille, d'une voix hautaine.

— Je ne viens rien chercher ! répondit calmement Alberte. J'ai compris, pendant le noviciat, que je n'étais pas prête pour la vie au couvent.

— Tu as surtout voulu goûter la liberté ! Mais crois-tu qu'on va te nourrir à ne rien faire ? ricana « madame » en laissant entrer sa fille trempée de pluie et grelottante.

— Je repars demain pour Paris, où j'ai trouvé une place de stagiaire à l'hôpital de la Salpêtrière, dit ma

grande sœur sans se départir de son calme. Je venais seulement pour vous en prévenir et, si vous le permettez, passer la nuit sous votre toit.

— Tu sais où est ta chambre ! furent les derniers mots que j'entendis de la cuisine où je me tenais.

Nous nous demandâmes par la suite pourquoi ils avaient accepté sans plus d'explications de recevoir leur fille aînée, maudite quelque six mois auparavant.

Dès que « monsieur » et « madame » furent montés dans leur chambre, à ses risques et périls, Alberte vint me rejoindre. Alors elle m'expliqua que, n'ayant aucune nouvelle de moi, elle

avait craint le pire et préféré attendre mon départ pour prononcer ses vœux, quitte à ne suivre pour l'instant que ce qu'elle appelait « une vocation civile ».

Cet aveu me toucha au plus profond du cœur, et ce n'est qu'après d'autres effusions qu'Alberte me fit part d'une surprenante nouvelle : elle avait vu Pierre. Notre frère était vivant.

— Je l'ai retrouvé à Paris dans un hôpital, où il est en rééducation à la suite de ses blessures de guerre. Il m'a dit avoir été très heureux chez les jésuites, loin des sévices, vexations et corrections de la maison, mais il a été déçu que « monsieur » et « madame »

n'acceptent pas qu'il y poursuive ses études qui ne leur coûtai<sup>ent</sup> rien puisqu'elles étaient entièrement prises en charge par les bons pères.

— Ce « jamais » répété si souvent par « monsieur », quand nous étions cachées derrière les rideaux, c'était donc ça ! rappelai-je à Alberte.

— Oui ! fit-elle tristement.

Le refus de principe d'un père irascible qui préféra conduire son fils à Brest et signer pour lui un engagement comme mousse au mois d'avril 1939 alors que les bruits de guerre prenaient de l'ampleur, qui pourrait comprendre ça ?

— Dès le début de la campagne de Norvège, poursuivit Alberte, Pierre est donc parti comme les autres malgré son jeune âge. D'une certaine façon, il a eu de la chance puisqu'il fut du nombre des quelques rescapés, repêchés par les marins britanniques après plus de trente-six heures dans une mer glaciale, agrippés à une épave de l'un des navires français coulés pendant la bataille de Narvik.

— Qu'est-il devenu ? demandai-je.

— Les jambes brisées, il a d'abord été soigné dans un hôpital anglais, puis renvoyé en France où, sa guérison à peine achevée, il a rembarqué pour poursuivre la guerre.

— Pourquoi est-il de nouveau à l'hôpital ?

— Des mauvaises suites de ses opérations ! Il faudra peut-être encore des années avant qu'il puisse marcher normalement.

Alberte éclata en sanglots.

Très tôt le lendemain, Alberte repartit pour Paris sans les revoir. Mais nous avions eu le temps de parler de mon futur départ, et de le préparer. La date avait été fixée : le 29 septembre, veille de mes vingt et un ans. Quand ils s'inquiéteraient de ma fuite, ils ne pourraient plus rien contre moi, je serais majeure. Je réussis à la décider de venir me chercher à la gare.

C'était une forme d'espoir pour moi.

Une nuit d'apocalypse avant  
la joie Depuis quelques  
jours, les bombardements  
avaient repris avec plus de  
vigueur, plus d'horreur  
aussi. Amiens et les  
alentours, déjà cruellement  
meurtris, étaient de  
nouveau victimes de la  
frénésie de destruction qui  
s'était emparée de tous.  
Mais n'étions-nous pas en  
guerre ?

Dans l'après-midi, des avions de

reconnaissance de la Royal Air Force étaient passés plusieurs fois au-dessus de la ville, alors que les batteries de la DCA crachaient rageusement vers le ciel un tir de barrage assourdissant. Suivis de sifflements stridents qui vous prenaient aux entrailles, les Spitfire plongeaient en piqué sur leurs objectifs — les voies de communication, les nœuds ferroviaires et la gare de triage de Longueau — avant de remonter brusquement en chandelle et de disparaître, leur mission accomplie.

À coup sûr un bombardement allait encore avoir lieu ; pourtant, j'allai me coucher normalement sous les combles, et j'étais si fatiguée que je m'endormis aussitôt.

Alors que la nuit recouvrait la ville d'une douce tiédeur, les premières déflagrations ébranlèrent mon lourd sommeil. Je me levai et regardai par la lucarne les bombardements, impressionnants ballets féeriques s'ils n'avaient été porteurs de misère et de mort : la danse des fusées éclairantes bleues et rouges, les avions virevoltant au-dessus d'une terre en feu, les bombes explosant un peu partout ; parfois l'une d'elles, éclatant en l'air, illuminait les milliers de « nuages » créés par les canons de la DCA. C'était un spectacle inoubliable de beauté et de folie qui dura trois quarts d'heure. Enfin il s'arrêta, puis reprit. Quoi qu'il en fût, je finis par me recoucher et me

rendormis malgré tout.

Le lendemain matin, je partis comme chaque jour ramasser de l'herbe à lapins ; la vie suivait son cours. Au retour, j'allai attendre des heures derrière les files interminables : le ravitaillement devenait de plus en plus problématique.

La journée avait été relativement calme, mais, vers vingt et une heures, même scénario que la veille : le ciel s'enfla des avions lourdement chargés de leurs engins de mort et de misère, et les canons de la DCA les pourchassèrent.

Apparemment, c'étaient les mêmes objectifs qui subissaient un pilonnage,

un broyage systématique. Il dura une heure interminable, au bout de laquelle l'embrasement de la région me donna une vision de l'enfer.

De Longueau — il s'agissait effectivement de cette commune de la Somme -, il ne restait que ruines fumantes d'où furent retirés plus de deux cents blessés, atrocement mutilés hélas !, et presque autant de morts, parmi lesquels toute la famille des fermiers chez lesquels Alberte et moi avions aidé à la moisson quelque trois ans auparavant, soit quatorze personnes.

Alors, « monsieur » et « madame » m'envoyèrent avec une liste de noms

participer à l'horrible défilé de la reconnaissance des corps. Je dus regarder les cadavres, souvent défigurés et démantelés, d'hommes, de femmes et d'enfants que je ne connaissais même pas, mais dont certains auraient pu faire partie de leur liste.

Ensuite je dus les représenter au service funèbre qui eut lieu, trois jours plus tard, en plein air, sous un soleil de plomb : deux heures de marche derrière des dizaines de camions réquisitionnés pour le transport des cercueils — minces caisses de bois blanc entassées les unes sur les autres sur les planchers des véhicules.

Je rentrai le soir fourbue, morne, écoeürée. Comme ils étaient absents, j'en profitai pour me retirer dans mon refuge.

Assise sur le bord de mon lit, j'éprouvai une terrible impression de malaise ; le vrombissement des avions continuait, la ronde infernale se poursuivait et les tirs de DCA semblaient plus rageurs que jamais. Les sens empreints de l'horreur que je venais de vivre, je me remémorai ma première vision cauchemardesque sur les boulevards, le 18 mai 1940. Je me levai d'un bond et allai respirer un peu d'air à la lucarne de mon grenier.

Depuis les premières lueurs du jour, la guerre battait son plein dans la région ; à en croire ce que l'on disait, la libération était proche. Les bombardements anglo-américains n'en continuaient pas moins de pilonner et d'écraser systématiquement chaque quartier de la ville.

La canonnade et la mitraille semblaient se rapprocher. Les soldats allemands devenaient plus rares. Peu de monde sur les trottoirs pour faire la queue aux boutiques, mais, aux premières balles tirées par un partisan, du toit d'une maison, sur deux sentinelles encore en faction à l'entrée de la caserne, les gens déguerpirent en hurlant, préférant la vie, même

provisoire, à quelques grammes de pain.

Les Allemands ripostèrent à cette attaque surprise par un feu nourri ; je me sauvai à mon tour et entrai dans un immeuble, dont l'une des fenêtres arborait avec insolence et bravade — fallait-il que les occupants du lieu fussent sûrs d'eux — un drapeau tricolore confectionné de morceaux d'étoffes différentes.

Méfiantes, deux femmes armées de mitraillettes me fouillèrent avant de me faire monter et de m'intimer l'ordre de coudre des brassards sur une douzaine de blousons posés sur une table.

Dans la pièce se tenaient quelques

jeunes gens de mon âge, armés de fusils.

L'excitation était à son paroxysme, et une saine émulation patriotique m'envahit soudain. Je me souvenais de la réponse de ma sœur lorsque je lui avais demandé ce qu'il fallait faire en temps de guerre : défendre son pays pour préserver les libertés !

À travers les persiennes fermées, on pouvait voir les soldats allemands sortir des abris réservés habituellement aux civils, et monter en catastrophe dans des camions, hérissés de mitrailleuses, qui foncèrent vers le centre de la ville où leur armée se repliait.

Déjà le bruit caractéristique des lourds véhicules à chenilles écrasant le macadam nous arrachait les tympans ; les membres des FFI, avec lesquels je venais de partager un instant de fièvre, s'en allaient, heureux, vers « leur » guerre.

Ce 31 août 1944, je rentrai bien involontairement en retard à la maison, sans ravitaillement, et pourtant on ne me fit pas la moindre réflexion.

Une lettre de la mairie, qui plus est signée du maire en personne, voilà pour « monsieur » de quoi se pavaner au milieu d'un cercle d'admirateurs en

se targuant d'avoir des relations.

— La Marthe ! Viens ici et assieds-toi ! me dit « monsieur » calmement.

De telles belles manières vis-à-vis de moi cachait sans aucun doute quelque chose ; ce fut donc étonnée et sur mes gardes que je m'approchai.

— Mon ami le maire, entonna aussitôt « monsieur » avec emphase en lisant l'énoncé de la lettre qu'il avait en main, a besoin de bonnes volontés pour la première retraite aux flambeaux qui se déroulera dans la nuit du 13 au 14 juillet prochains.

— Si tu es raisonnable, coupa tout de suite « madame », nous t'y

laisserons aller.

Impassible, me demandant ce que cela pouvait bien cacher, j'attendais la suite éventuelle.

— C'est tout ! ajouta « madame » sèchement. Tu peux retourner dans ta cuisine !

Je me levai, saluai sans dire un mot, et quittai le salon où ils se tenaient pour reprendre mon travail.

Comme nous étions à la fin du mois de juin 1945, si je calculais bien — pour arriver au 29 septembre — il ne me restait plus que trois mois à patienter.

La canne et la fuite La sonnerie au-dessus de mon lit venait de m'arracher à mon lourd sommeil ; pour me donner du courage, je comptai les jours sur un vieux calendrier des postes que je cachais entre le sommier et le matelas de mon lit. Chaque soir je cochais la journée écoulée. Encore soixante-dix-huit jours !

Aussitôt descendue, je préparai

d'abord leur petit déjeuner et commençai ma dure journée, sans faillir à mon emploi du temps qui devait être scrupuleusement suivi.

Debout depuis cinq heures du matin, j'en avais déjà accompli, des tâches ! La journée semblait devoir s'achever sans heurts, c'était assez exceptionnel pour que je m'en étonne.

J'attendais qu'ils se décident à regagner leur chambre pour terminer mon travail et, avec un peu de chance, pour aller me reposer avant minuit.

Assise sur le rebord de l'évier, un chiffon à la main en cas d'entrée intempestive de « monsieur » ou de « madame », je luttais contre la fatigue

lorsque j'entendis : — La Marthe !

J'arrivai en courant, et, avant que j'aie pu frapper à la porte du salon, « monsieur » demanda : — As-tu terminé ton travail ?

— Oui, p'pa ! Et j'attends que...

— Tu t'habilles et tu vas à la retraite aux flambeaux à la mairie ! coupa « monsieur ».

— Et ne rentre pas trop tard ! ajouta « madame ».

— La Marthe !

— Oui, p'pa !

— Montre-toi bien au maire surtout !

J'avais complètement oublié cette

retraite aux flambeaux, mais « monsieur » et « madame » avaient sans aucun doute leurs raisons de m'y envoyer.

Tout le long de la route je pleurai tant j'étais fatiguée ; il était près de vingt-deux heures lorsque j'arrivai à la mairie, ne sachant que faire ni à qui m'adresser. Les regards amusés et étonnés achevèrent de me désorienter.

Un groupe d'hommes entra, porteur d'outils divers pour préparer les lampions du premier défilé nocturne d'après-guerre.

Tout était prêt, et l'orphéon lançait

déjà les premiers accords, quand le bourdon de la cathédrale d'Amiens vibra des douze coups de minuit et les cloches des alentours, qui avaient retrouvé leur liberté, sonnèrent à toute volée, faisant naître les larmes dans la foule : cinq ans qu'elle attendait ça !

Le défilé s'ébranla. À l'avant du cortège, un bonnet phrygien sur la tête, j'étais fière et heureuse de porter bien haut un lampion qui se balançait joyeux ; j'oubliai ma fatigue.

Le long de la traversée de la ville, des centaines de badauds applaudirent à tout rompre lorsque nous hurlâmes en chœur, plutôt que nous ne chantâmes : « Dansons la carmagnole ! Vive le son,

vive le son ! »

Sitôt les derniers lampions éteints, le cœur gros, je quittai la mairie alors que la fête allait vraiment commencer ; mais n'avais-je pas l'ordre de ne pas rentrer trop tard ?

J'arrivai en courant lorsque, parvenue à l'angle de la rue, stupéfaite, je reconnus la voix de « monsieur » qui hurlait : — Je la tuerai !

Il ne pouvait être question que de moi. Ne m'avait-on pas donné une autorisation en bonne et due forme ? Une fois encore, qu'avait voulu dire ce « ne rentre pas trop tard » ?

J'arrivai à la hauteur de la maison

transie de peur, ne sachant où aller, quand j'identifiai le pas de « madame » qui approchait de la porte d'entrée. Prise de panique, plus morte que vive, je sonnai. Trop tard !

La porte ouverte brutalement claqua contre le mur, tandis que j'étais happée par les cheveux et envoyée, comme un ballot, au bout du couloir. « Monsieur » attendait, debout, armé de l'une de ses grosses cannes en buis.

Un instant je regardai vers la porte de sortie. Trop tard là aussi. « madame » avait devancé mon idée et, me montrant la clef qu'elle faisait tourner au bout de son doigt, elle ricana : — Ne compte pas te sauver, toi !

La canne martela mon dos, meurtri dès les premiers coups, pendant que deux poignes de fer enserraient mes mains. Me lâchant sans crier gare je tombai, mais, malgré la douleur, je trouvai la force de me relever et de grimper l'escalier jusqu'à ma chambre, où j'entendis presque aussitôt le grincement de la clef tourner dans la serrure.

Deux jours, deux longs jours, je souffris horriblement, debout contre le mur, ne pouvant pas même m'y accoter tant j'étais contusionnée, dans l'impossibilité de m'asseoir ni de m'allonger, fiévreuse, sans même une goutte d'eau, sans rien. Je retrouvai toutes les prières apprises pour faire

ma première communion, suppliant Dieu de m'arracher à cet enfer, attendant la mort comme une délivrance.

Enfin la porte s'ouvrit presque avec douceur et j'entendis dans un brouillard cotonneux : — Tu peux descendre !

Je n'appréhendais plus rien. J'étais prête à mourir. Je souffrais trop. Péniblement je réussis à descendre l'escalier, chaque marche m'arrachant une plainte malgré moi, et allai retrouver ma cuisine.

Pas un mot ne me fut dit ; je surpris

néanmoins leur conversation et compris qu'ils s'étaient renseignés sur ce qu'était une retraite aux flambeaux.

La canne avait marqué mon corps pour de longs mois, mais, pour la vie, elle avait gravé une rancœur tenace au fond de mon âme. Ce jour-là, j'ai eu le désir de les tuer.

Soixante-dix-sept jours plus tard, comme la petite aiguille de la grande horloge de la gare d'Amiens marquait dix heures, fébrile, la tête rentrée dans les épaules, la face vultueuse, la démarche pesante, je franchis le

portillon d'accès au quai avec un billet pour Paris, tandis que les haut-parleurs diffusaient les avertissements qui préludent aux départs imminents.

Alors, mains pendantes comme des oreilles de cocker, les pieds au supplice dans de méchantes chaussures, une musette quasi vide pour seul bagage, j'arpentai le quai, le long du convoi en partance pour la capitale. J'avisai une voiture de troisième classe. Sans aller plus avant, je montai dedans, envahie d'une tristesse indicible, à la limite de la défaillance ; mon corps s'écrasa contre la portière qui se ferma avec éclat.

Sur le moment je restai là, à regarder ce quai, sombre et bourdonnant, où je ne voyais que des mains qui s'agitaient, des mouchoirs flottant au bout de bras qui se balançaient, des larmes de joie ou de peine que l'on écrasait furtivement, des baisers lancés à la volée vers l'être aimé, des sourires, et même des éclats de rires : c'était cela, un départ. Mon cœur saignait plus encore à la vue de ce spectacle devenu cruel pour moi, et vite je m'en détachai.

Je laissai vaguer mon imagination au rythme de la respiration haletante de la locomotive sous pression, des derniers avertissements ponctués du sempiternel « en voiture », des portières qui n'en

finissaient pas de se fermer et de se rouvrir. Et, comme s'il partait à regret, le train bondé s'étira insensiblement, lentement, longuement sur les rails.

Courant, trébuchant, quelques retardataires s'engouffrèrent prestement dans les ultimes voitures encore à leur portée pendant que, replet, la face rubiconde sous sa casquette avachie, le chef de gare accompagnait un moment, à pas comptés, la locomotive, sa vieille amie de vingt ans, tout en tortillant dans ses grosses mains velues le fanion d'un rouge fané qu'il venait d'abaisser.

Appuyée à la portière, parmi tous ces gens qui se bouscullaient,

s'interpellaient, écrasaient des pieds à grand renfort de jurons, riaient à tout bout de champ, je ne retenais que le bruit mat des dernières portières que l'on fermait lestement.

Le rapide glissa sur les rails, puis se dandina au gré des caprices de la voie cependant que la locomotive, joliment parée d'une majestueuse capeline de fumée noire pailletée de feu, tressaillit au contact de l'aiguillage et adressa alors une succession de sifflements joyeux. Le train dépassa le dernier poste et ralentit son allure.

La belle locomotive émit un sifflement rauque, presque une plainte ; les freins bridèrent l'énorme convoi

dans un long crissement ; les tampons jouèrent un moment du tam-tam ; après force soubresauts, enfin maté, le train s'immobilisa au stop de l'aiguillage, juste à l'orée d'un grand bois merveilleusement décoré de ses plus beaux roux.

Épouvantée, une nuée de passereaux s'égaila avec des cris perçants ; derrière sa clôture, un âne poussa un braiment à fendre l'âme ; au loin, un coq s'évertuait à convaincre ses belles qu'il était grand jour.

Puis tout redevint paisible sous la voûte azurée de cette belle journée de fin septembre. Un sifflement strident et prolongé déchira le calme envoûtant

pour aller se déployer en échos modulés dans les airs. Au même instant, ébranlée par un de ces soupirs dont seule elle avait le pouvoir, la lourde locomotive arracha bruyamment d'une épaulée vigoureuse voitures et wagons, puis s'élança.

J'étais partie.

La ville d'Amiens s'estompait dans le lointain.

Cahotée durement, manquant de tomber, mes mains agrippèrent les montants de la portière, tandis que mon front brûlant cherchait un peu de fraîcheur contre la vitre.

J'étais partie. Une ronde infernale

tourna dans ma tête et j'eus envie de crier, comme si mes bourreaux pouvaient m'entendre : « Oui, j'ose m'enfuir moi aussi ! »

Ce fut un long monologue intérieur : « La vente de la bicyclette, cette bicyclette-brouette qui ne me servait qu'à transporter les charges trop lourdes à mes bras, m'a payé mon voyage. Je l'ai vendue. J'ai osé.

« En troisième classe, je sais ! Mais qu'importe ! du moment que je ne suis plus votre bête noire, "madame", ni votre souffre-douleur, "monsieur". Le mot de "liberté" est magique. Et je l'ai prise, cette liberté que j'ai attendue dix-sept ans.

« Ces derniers coups de canne, qui me laissèrent dans l'incapacité de me mouvoir normalement pendant de longs jours, m'ont été salutaires, ils m'ont confortée dans ma décision, prise de longue date, de me sauver, comme Pierre et Alberte.

« Le 14 juillet 1945 restera le plus abominable des jours que j'ai vécus avec vous. C'est celui où vous avez eu la joie sadique de m'infliger un traitement inhumain : vous qui me teniez les deux mains, "madame", tandis que vous me frappiez comme une brute, "monsieur". Vous n'avez pas oublié, je pense !

« Terminés les mois au pain sec

mangé exceptionnellement à votre table, devant vos assiettes bien garnies ; terminés les coups de pied au ventre, "monsieur", qui me terrassaient et vous permettaient, "madame", de me relever en me tirant par les cheveux pour me présenter au bourreau ; terminés les coups de poing, les gifles, les pinçons infligés chaque fois que vous m'obligiez, l'un ou l'autre, à passer devant vous ; terminés les sévices de toutes sortes que, par pudeur, je préfère ne pas dévoiler ici ; terminée surtout la découverte sur votre visage de tigresse, "madame", vous qui m'avez enfantée, des stigmates de la haine... »

À l'image de ces souvenirs, mon cœur s'emballa soudain, ma raison

s'affola, je me cognai la tête contre la vitre qui heureusement résista, puis, de rage impuissante plus encore que de douleur, j'éclatai en lourds sanglots. Mes pleurs acides autant qu'amers esquissèrent alors de curieuses arabesques contre la portière poussiéreuse, lorsqu'une voix m'arracha à mes pénibles souvenirs : — Vous avez mal, mademoiselle ?

Oh ! oui, j'avais mal ! Mais personne n'aurait pu imaginer à quel point, et je ne répondis pas. Par habitude, j'élevai le bras à la hauteur des yeux, comme pour me protéger des coups.

Le contrôleur s'étonna, sembla s'inquiéter même ; il se ressaisit,

vérifia mon titre de transport et, avec mansuétude, m'emmena dans un compartiment dont plusieurs places étaient libres.

Fatiguée, je pris la place dans le coin, qui était libre, heureuse de conserver la possibilité de sortir sans déranger personne. À nouveau, j'appuyai mon front contre la vitre, je fermai les yeux : « Là-bas, gare du Nord, ma soeur m'attend. »

Une nouvelle vie commençait !